

L'INASSOUVISSEMENT

Stanisław Ignacy Witkiewicz

L'INASSOUVISSEMENT

*Avant-propos et traduction du polonais,
entièrement revue, par Alain van Crugten*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*

Titre de l'original
Nienasycenie (1930)

© 1970 Éditions L'Âge d'Homme,
puis 2019 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-556-9

Dédié à la mémoire de Tadeusz Miciński

*«Ja wybierając los mój,
wybrałem szaleństwo.»*

«Moi, en choisissant mon destin,
j'ai choisi la folie.»

TADEUSZ MICIŃSKI

*Préface à la première édition
en langue française (1970)*

Pourquoi *L'Inassouvissement*, dont le succès, au moment de sa publication en Pologne en 1930, ne fut pas exceptionnel, fait-il en 1970 figure de révélation, au point qu'on a entrepris de le traduire dans plusieurs langues? Cela tient sans doute au fait que l'œuvre fut écrite dans une langue de diffusion internationale réduite, mais la personnalité de l'auteur en est probablement la cause principale. On ne peut pas vraiment le ranger au nombre des génies méconnus – comme il le désirait presque consciemment lui-même – car le nom de Stanisław Ignacy Witkiewicz et son surnom Witkacy étaient bien connus entre les deux guerres en Pologne. Mais il fit parler de lui davantage comme théoricien de l'art et de la culture et comme polémiste que comme auteur dramatique ou romancier. Ses essais sur la peinture et le théâtre, et particulièrement sa théorie artistique de la Forme Pure, soulevèrent un intérêt assez grand parmi les spécialistes, c'est-à-dire dans les milieux de la critique artistique et littéraire.

Si l'on s'intéressait bien plus à ses théories qu'à son œuvre créatrice, c'est sans doute parce que Witkiewicz, dans sa rage individualiste, était bien plus préoccupé de prouver au monde entier qu'il avait raison que d'imposer ses pièces sur les scènes polonaises, par exemple. Ce n'était certes pas le meilleur moyen de faire connaître son œuvre puisque, chose caractéristique, on *parla* beaucoup plus de lui que l'on n'écrivit à son sujet. Personnage connu et même célèbre, controversé ou pas pris au sérieux, il resta une vedette de

l'actualité artistique bien plus par ses frasques et ses excentricités de «play-boy» de la bohème que par le retentissement de ses romans ou de son théâtre. Il puisait dans cette situation un motif d'aigreur mais, par goût de l'originalité, par haine de l'esprit de compromis – et aussi, disons-le, avec un brin de masochisme intellectuel – il se refusait à modifier une attitude de hauteur intransigeante, qui éloignait de lui le succès ou même la simple reconnaissance de sa valeur d'artiste.

L'Inassouvissement est le troisième roman de Witkiewicz. Le premier en date, *Les 622 Chutes de Bungo*, attend toujours depuis 1910 qu'on veuille bien le publier¹. Le deuxième, *L'Adieu à l'automne*, n'a pas connu d'autre édition que celle de 1927. Quant à *L'Inassouvissement*, il ne fut réédité qu'en 1957, soit dix-huit ans après la mort de l'auteur. Ce fut le succès immédiat et le livre devint rapidement introuvable. Un quatrième roman, *L'Unique Issue*, demeuré inachevé, fut enfin publié en 1968.

La chose se présente au demeurant de façon absolument identique pour son théâtre. Ignoré du grand public de l'entre-deux-guerres, ce mélange détonnant de surréalisme, d'expressionnisme et même (mais oui!) d'existentialisme connaît depuis une dizaine d'années une fortune prodigieuse sur toutes les scènes polonaises et commence à jouir d'une réputation enviable à l'étranger.

Tout cela fait que ce Witkacy, mal aimé de ses contemporains, est à présent l'un des auteurs les plus lus, les plus joués, les plus commentés de Pologne, au point que certains critiques n'hésitent pas à le qualifier de classique.

Toute la production de Witkiewicz est profondément authentique, en ce sens qu'il s'agit d'un exemple rare d'identification quasi totale de l'homme et de l'œuvre – en dépit de toutes les dénégations indignées de l'auteur, dont nous avons un échantillon particulièrement imagé dans la préface du présent ouvrage. Il est bien évident que Witkacy applique à toutes ses créations, romanesques comme dramatiques, une large dose de déformation artistique de la réalité. Cette déformation est, du reste, l'un des principes essentiels de sa

1. Ce roman a paru en 1972.

fameuse théorie esthétique de la Forme Pure. Il n'empêche que nous nous trouvons chez Witkiewicz face à une œuvre de caractère vraiment obsessionnel, dont *L'Inassouissement* est sans doute l'illustration la plus caractéristique.

On y retrouve pêle-mêle toutes les questions qui ont hanté l'existence entière de Witkacy, et cependant il ne s'agit pas du tout d'une autobiographie, bien qu'on y reconnaisse le cadre dans lequel l'auteur a passé la majeure partie de son existence (les montagnes du sud de la Pologne et la ville de Cracovie), bien qu'il ait mis beaucoup de lui-même dans le portrait du jeune Genezyp Kapen, bien qu'on puisse déceler à la fois chez la princesse Irina et chez la petite théâtreuse Persy des traits qui rappellent son ancienne maîtresse, l'actrice Irena Solska, et enfin bien qu'il soit incontestable que le génie infirme Putricide Bèlezs est une caricature à la fois réjouissante, tragique et féroce de son ami, le compositeur Karol Szymanowski¹. Si tout cela n'est évidemment pas suffisant pour donner à l'œuvre un cachet autobiographique, il est toutefois remarquable que son incontestable originalité lui est conférée par un autothématisme intégral : quand il ne prend pas lui-même la parole, l'auteur est néanmoins partout présent à travers les réactions, les discours et les pensées de ses personnages. *L'Inassouissement* est un roman comme on n'en a probablement jamais écrit, parce qu'il est, jusqu'en ses moindres détails, le reflet déformé, mais fidèle, d'une personnalité fascinante qui s'y livre totalement.

C'est donc un roman psychologique ? Sans nul doute, et c'est d'ailleurs beaucoup plus que cela. Dès la première phrase, nous sommes confrontés à l'une des principales hantises de Witkiewicz : le complexe d'Œdipe. Le vieux brasseur Kapen, père à la fois adoré, craint et détesté, divinité familiale aux dimensions gigantesques qui, au-delà de la mort, continue à déterminer despotiquement la destinée de son fils, semble sortir tout droit de l'arsenal de Freud. De même, cette mère encore jeune et jolie, envers laquelle Zypcio

1. Le personnage de Tengier (Bèlezs dans la version française) est également une transposition de Tadeusz Langier (1877-1940), photographe, économiste et avocat polonais, ami et collaborateur de l'auteur.

se comporte en amant jaloux. Et la petite sœur Liliane, qui voue au même Zypcio une affection exclusive et rien moins qu'incestueuse, reportant ainsi sur lui ses sentiments envers le père défunt. Cette insistance sur les relations œdipiennes est un lointain écho des problèmes qui ont agité Witkiewicz jusqu'à un âge anormalement avancé.

L'Inassouvissement permet aussi de constater quelle importance les rapports érotiques ont revêtu dans l'existence de Stanisław Ignacy Witkiewicz. C'est à dessein que nous n'utilisons pas le mot «amour», car le lecteur prend rapidement conscience de ce que, chez Witkiewicz, il ne peut être question de ce sentiment élevé, voire sublime, quelque nostalgie que l'un ou l'autre personnage en éprouve par moments. Mais «l'amour» n'est ici que la lutte acharnée, cruelle, sans merci, que se livrent une femelle et un mâle et dont ce dernier sort toujours vaincu et humilié. Héritage lointain des misogynes Schopenhauer et Strindberg, à travers les symbolistes de la Jeune Pologne, qui influencèrent la jeunesse de Witkacy, mais aussi extrapolation d'expériences personnelles cuisantes, qui firent de lui un «pessimiste sexuel intégral». Les descriptions érotiques sont, au demeurant, curieusement froides, détachées, dépourvues de toute sensualité, malgré le vocabulaire parfois extrêmement précis et cru : c'est un ton d'entomologiste, sarcastique et sans illusions, que Witkiewicz utilise pour observer le manège inexorable de la mante religieuse. Il ne se départit pas de son ironie mordante pour décrire les plus invraisemblables perversions sexuelles : cela lui a parfois valu des reproches de pornographie, reproches peu fondés car, s'il y a effectivement chez lui une obsession sexuelle, elle n'est jamais utilisée dans un autre but que celui d'illustrer l'un des points essentiels de sa philosophie de la vie : la tragique, l'invincible incompréhension entre l'homme et la femme.

Autre thème toujours présent : l'obsession philosophique. Witkacy ne se considérait ni comme un romancier, ni comme un dramaturge, ni comme un peintre, mais comme un philosophe. «Il n'était pas de ceux qui pratiquent la philosophie, il la vivait de tout son être», disait de lui le professeur Roman Ingarden. Cette passion de la méditation métaphysique, de la réflexion sur les fins dernières

de l'homme, est présente à chaque page du roman. Elle entraîne l'auteur dans de continuelles digressions et citations savantes, où se rencontrent au petit bonheur des échos de ses innombrables lectures. Cela rend parfois la tâche du lecteur un peu ardue, mais Witkiewicz est incapable de procéder autrement ; sur ce plan également, l'œuvre est le reflet fidèle du psychisme de l'auteur : nous y suivons la démarche de la pensée de cet homme tourmenté, métaphysicien par toutes les fibres de son être, qui est périodiquement assailli par l'angoissant mystère que constitue la présence de l'homme dans l'infini de l'univers. Cette angoisse est pour Witkiewicz une torture, mais elle est également tout ce qui confère à l'être pensant sa dignité d'homme. Et c'est au nom de cette dernière qu'il attaque sans cesse la civilisation actuelle, qu'il accuse de vouloir ignorer le « Mystère de l'Existence », afin d'abolir entièrement le sentiment individuel.

C'est ainsi que l'action – fort réduite – de *L'Inassouvissement* se déroule sur un arrière-plan politique et social, qui est un tableau visionnaire de l'Europe et du monde, conforme aux théories sociales et culturelles qu'il a tirées de son credo philosophique. Ne soyons donc pas surpris que ces vues soient marquées du pessimisme le plus noir. La philosophie de l'histoire de Witkiewicz relève de la tendance qu'on a nommée en Pologne le *catastrophisme*. Il est absolument convaincu que notre civilisation en est arrivée à sa phase ultime : tout concourt à automatiser l'individu pour en faire le rouage d'une énorme machine, pour le fondre dans la masse anonyme, bête et heureuse, où il perdra toute personnalité. Il y perdra même tout droit au nom d'homme car, en fait, c'est l'apparition d'une nouvelle espèce biologique que prophétise Witkacy.

L'Inassouvissement se place donc également dans la perspective d'un genre littéraire apparu dans le premier tiers de ce siècle : l'utopie pessimiste, dont le prototype reste aux yeux de tous *Le Meilleur des mondes* de Huxley. Mais *L'Inassouvissement* est antérieur de quelques années ; de plus, il est la démonstration en forme de roman d'idées publiées dans une série d'essais en 1918 ! Bien que l'action se passe (probablement, car ce n'est précisé nulle part) vers l'an 2000, cela ne tient nullement du roman d'anticipation habituel, ne serait-ce que parce que Witkiewicz se moque bien des apparences réalistes, de la

vraisemblance et des anachronismes possibles. Cela nous donne cette curieuse Pologne du *xxi*^e siècle, miraculeusement demeurée au stade de la « démocratie libérale » au milieu d'une Europe communiste et face à une irrépressible invasion asiatique, qui apporte au continent européen une idéologie encore plus communautaire (!) en même temps qu'une théosophie abrutissante, qui procure le bonheur dans l'incapacité de penser. Curieuse Pologne future, où l'on roulera encore en fiacre et où la cavalerie fera encore la loi sur les champs de bataille. C'est l'une des impressions étranges que laisse ce livre peu ordinaire : toute cette situation futuriste est placée dans un décor qui reste celui de la Pologne des années 1920.

Il faut y voir aussi une caricature de la situation polonaise de l'entre-deux-guerres. Witkacy a eu par ailleurs des mots très durs et parfois injustes pour stigmatiser l'atmosphère politique et culturelle de son pays, qu'il accusait de médiocrité incurable. Mais dans l'éventail des régimes possibles – le bolchévisme qui a gagné l'Europe occidentale, le capitalisme à la mode américaine (déjà mort à l'époque du roman), le « libéralisme » fascisant du Syndicat de Salut National, l'égalitarisme à la chinoise – Witkiewicz n'a pas fait son choix. Il ne prend parti que pour l'Individu, et c'est ce qui explique l'importance donnée au personnage colossal de Salopinowicz. Malgré l'immense force brutale qui s'en dégage, c'est une figure foncièrement tragique. Car l'une des qualités les plus saisissantes de *L'Inassouissement* est de nous plonger, comme la tragédie grecque, dans un climat de certitude absolue, inéluctable : dès le début, l'Individu est condamné à périr, le futur n'existe plus pour lui. Ou bien il doit mourir, comme Salopinowicz, ou bien il doit devenir un robot, comme Genezyp. *L'Inassouissement* est la tragédie de l'humanité tout entière et le sort de Genezyp est exemplaire : en lui meurt l'humanité ancienne et naît l'homme nouveau. Celui-ci n'intéresse plus Witkiewicz, c'est pourquoi tout le poids de la fin du récit repose sur Salopinowicz.

Mais une autre transformation capitale, disséquée de magistrale façon, se produit en Zypcio : le passage progressif vers la folie. Nous suivons pas à pas l'évolution impitoyable de la schizophrénie dans ce cerveau d'adolescent tourmenté. Nous voyons avec un intérêt grandissant et une sorte d'horreur froide le « type des tréfonds »

prendre lentement possession de lui. Witkacy atteint ici au plus haut niveau de l'observation psychologique et même psychanalytique. Il n'est pas exagéré de dire que *L'Inassouvissement* se situe, à ce point de vue, dans la lignée internationale du roman psychologique moderne, dont Proust, Kafka et Joyce sont les illustrations les plus marquantes. Ici encore, nous retrouvons, déformé par l'imagination du romancier, un problème personnel de l'auteur : la crainte de la folie. Witkacy souffrait en effet de terribles dépressions périodiques, entrecoupées de phases d'exaltation intense. Il s'agit vraisemblablement d'une forme de maladie mentale, la psychose maniaco-dépressive, dans laquelle le degré de conscience du malade reste fort élevé, ce qui, par conséquent, amène ce dernier à nourrir une grande inquiétude à propos de ses propres troubles. On peut juger, d'après d'innombrables passages de *L'Inassouvissement*, de la passion avec laquelle Witkiewicz analysait la moindre de ses réactions psychologiques aux divers événements de l'existence. On reste stupéfait devant la justesse de mainte observation subtile et raffinée. Mais cela peut aussi donner le frisson : quelles tortures morales a dû endurer un homme qui a passé le plus clair de son temps à se poser des questions angoissées : « Qui suis-je et pourquoi suis-je ? Que pensé-je et pourquoi pensé-je ainsi ? »

Que dire enfin de la forme de ce roman, sinon qu'elle n'a absolument rien de traditionnel et que là aussi se manifeste l'absolue originalité de son auteur ? Witkacy se préoccupe peu de la structure du roman. Mieux, il considère celui-ci non comme une œuvre d'art, mais comme « un sac où l'on peut tout fourrer ». Effectivement, il y fourre tout pêle-mêle, sans se relire, suivant toujours l'inspiration du moment, qui le fait souvent se lancer dans de longues chaînes de digressions. La phrase n'est ni harmonieuse, ni bien balancée. Elle est souvent longue, surchargée de subordonnées, complexe et difficile à suivre. Compliquée, comme l'esprit de son auteur, elle semble toujours vouloir exprimer en une fois tout ce qui se presse dans ce cerveau de génie inaccompli. Mais elle est aussi entrecoupée de parenthèses, qui sont autant de commentaires, de clins d'œil au lecteur, d'apartés ironiques et même d'explications philologiques, de remarques qui éclairent ses problèmes d'écriture.

La langue est l'un des éléments les plus remarquables de cette œuvre magistrale. L'aspect disparate de son vocabulaire peut étonner, voire choquer. L'ingrédient le plus marquant en est un jargon philosophico-scientifique, qui rend la compréhension parfois pénible, d'autant plus que l'on y rencontre quantité de termes inventés par lui ou utilisés dans un sens qui lui est particulier. Mais surtout, Witkacy joue avec maestria des contrastes violents de vocabulaire. Avec le langage hyperintellectuel voisinent les phrases les plus banales (des clichés dont il souligne la valeur ironique par des guillemets ou des caractères italiques), les termes en langues étrangères (française, allemande, anglaise, russe¹), mais aussi les expressions les plus triviales, les mots les plus brutaux. À cet égard, on pourrait voir en Witkacy un précurseur polonais de Céline ou de Sartre. Cela était d'une grande audace en 1930, mais le comble de l'audace fut sans doute d'avoir ainsi carrément abordé les questions sexuelles sur le mode grotesque. Le sentiment du grotesque est du reste l'une des impressions d'ensemble qui marquent le plus fortement le lecteur de *L'Inassouissement*. Witkiewicz n'abandonne jamais sa féroce ironie critique, qui est en même temps pour lui un bouclier contre la désespérance métaphysique qui l'assaille.

La force expressive de cette langue est également rehaussée par le besoin irrésistible qu'a l'auteur de jouer avec les mots et les sons. Ses jeux de mots ne sont pas tous de la meilleure veine, mais son œuvre fourmille d'inventions linguistiques, parfois délirantes, qui poussent maintes fois le traducteur au désespoir. Évidemment, tout ce cocktail savoureux, mais parfois indigeste, est de qualité irrégulière. On peut lui reprocher les longueurs, les répétitions, l'emploi abusif d'un certain vocabulaire qu'on pourrait appeler « la catégorie de la laideur et de la terreur ». Mais on s'en voudrait de pratiquer la moindre coupe dans un texte qui est si visiblement le miroir d'un psychisme exceptionnel. Songeons à la puissance de

1. Dans notre traduction, la plupart des expressions russes ont été transposées en français, alors que nous avons laissé les citations en allemand et en anglais. D'autre part, les citations en français sont souvent approximatives; le traducteur s'est permis d'en corriger quelques-unes.

ces évocations de visions et d'impressions tactiles: cette obsession de l'abîme où l'on tombe, de la muraille d'éboulis à laquelle on se heurte, de l'objet qui grandit dans l'imagination survoltée pour atteindre des dimensions cosmiques. Songeons aussi à ces courtes mais splendides descriptions des montagnes et des forêts, où l'on retrouve en Witkacy le peintre coloriste, amoureux de la nature, mais qui avait renoncé à la fixer sur la toile, parce qu'il désespérait d'arriver jamais à en rendre l'inaccessible beauté.

En définitive, *L'Inassouissement* est un très grand livre. Avant tout parce qu'il est, sous son enveloppe fantastique et grotesque, l'œuvre vraie et passionnée d'un homme extraordinaire, dont la vie tout entière a été marquée par l'Inassouissement: une insatiable métaphysique qu'il chercha désespérément et par tous les moyens à apaiser en tentant de rendre plus intense chaque instant de l'existence.

ALAIN VAN CRUGTEN
Bruxelles, 1970

La traduction de 2019

Il est un phénomène bien connu, qui peut paraître étrange : une traduction vieillit plus rapidement qu'une œuvre littéraire originale. Ici, la chose s'explique. La première traduction de *L'Inassouissement* datait de 1970. Pour des raisons de concurrence éditoriale qu'il n'est pas nécessaire d'exposer, ce travail ardu a dû être effectué à grande vitesse et, en outre, il était l'œuvre d'un traducteur débutant. Le même traducteur, quarante-neuf ans plus tard, fait son *mea culpa* ! Cette première version méritait d'être entièrement revue et améliorée, c'est chose faite. À part les erreurs, imprécisions et omissions qui ont été décelées et corrigées, une chose essentielle a été modifiée : le nom de la plupart des personnages de fiction.

Dans l'arsenal du grotesque, qui est l'une des caractéristiques du style de Witkiewicz, la parodie et le jeu de mots (parfois risqué) occupent une grande place. C'est ainsi que dans toutes ses œuvres, dramatiques ou romanesques, il donne à la plupart de ses personnages des noms parodiques et bouffons. On racontait aussi que, dans la vie courante, ce grand mystificateur et blagueur aimait affubler ses amis et connaissances de noms qu'il avait inventés dans ses œuvres.

Au contraire de ce qui a été fait pour les traductions ultérieures de théâtre et de romans, dans la première traduction de *L'Inassouissement*, les noms polonais concoctés par Witkiewicz étaient conservés, ce qui faisait perdre au lecteur ignorant la langue polonaise l'une des dimensions grotesques du récit. Un seul exemple : l'un des héros principaux, le général-quartier-maître *Kocmołuchowicz*

est devenu ici *Salopinowicz*, le mot polonais *kocmotuch* désignant une femme sale, «souillon» ou « salope ».

En revanche, Witkiewicz était friand de néologismes, on a conservé l'adaptation française (compréhensible) de la plupart d'entre eux. Quelques notes explicatives ont été ajoutées, notamment celles qui concernent certaines personnes, souvent contemporaines de l'auteur, qui sont probablement inconnues de la plupart des lecteurs francophones, ceci pour éviter qu'on les confonde avec les personnages fictifs. On trouvera aussi dans les notes la traduction des assez nombreuses citations en langue allemande figurant dans le texte original.

ALAIN VAN CRUGTEN

Préface de l'auteur

Sans entrer dans la question de savoir si oui ou non le roman est une œuvre d'art (pour moi, non), je voudrais évoquer le problème des rapports du romancier avec sa vie et son entourage. Le roman est pour moi avant tout la description de la durée d'un certain fragment de réalité, inventée ou véridique, c'est indifférent, mais de la réalité définie ainsi : la chose principale en est le contenu et non la forme. Cela n'exclut évidemment pas le fantastique le plus débridé dans le thème et dans la psychologie des personnages. Il s'agit seulement que le lecteur soit obligé de croire que c'est ou que ce pourrait être ainsi et pas autrement. Cette impression dépend aussi de la façon de présenter les choses, c'est-à-dire de la forme des différentes parties et phrases, et de la composition générale, mais les éléments artistiques ne constituent pas dans le roman un ensemble qui agit directement par la forme et la construction ; ils servent plutôt à amplifier le contenu « vital », à suggérer au lecteur un sentiment de réalité des personnes et événements décrits. Cependant, la construction de l'ensemble est, selon moi, chose secondaire dans le roman, un produit accessoire de la description de la vie, qui ne doit pas à l'avance avoir une influence déformante sur la réalité selon des exigences purement formelles. Il serait évidemment mieux qu'il en fût ainsi et que la construction fût présente, mais son absence ne constitue pas un défaut majeur dans le roman, au contraire de ce qui se passe dans les œuvres d'Art Pur, où, sans valeur formelle de l'ensemble, il ne peut tout simplement être question d'une

expression artistique, où, si elle est absente, il n'y a pas du tout d'œuvre d'art, mais tout au plus une réalité déformée et un chaos d'éléments purement formels non reliés entre eux.

C'est pourquoi un roman peut être n'importe quoi, indépendamment des lois de la composition, à commencer par une aventure a-psychologique présentée de l'extérieur, jusqu'à quelque chose qui se rapproche d'un traité philosophique ou social. Bien sûr, il faut quand même que quelque chose s'y passe : les idées et leur lutte entre elles doivent être montrées sur des hommes vivants et non accrochées à des mannequins. S'il devait en être ainsi, il vaudrait mieux écrire une brochure ou un traité. L'opinion que le roman doit absolument être la présentation d'une tranche de vie réduite, dans laquelle l'auteur, portant des œillères comme un cheval peureux, évite toute digression réelle et même *apparente*, me semble erronée. À l'exception de quelque bêtise d'écrivain et de plates considérations inutiles sur des individus inintéressants, tout est justifié, même les plus grands écarts à l'égard du « thème ». La flatterie des goûts les plus bas du public moyen, la peur d'avoir des idées personnelles ou la crainte de ne pas être apprécié d'une certaine clique font de notre littérature (à quelques petites exceptions près) cette eau tiède qui donne tout simplement envie de vomir. Antoni Ambroźewicz prétend à juste titre que la littérature n'a existé chez nous qu'en fonction de la lutte pour l'indépendance – depuis que nous avons obtenu celle-ci, la littérature semble agoniser sans espoir. Prière de ne pas me soupçonner de mégalomanie, ni du désir de convaincre le public que mes romans sont l'idéal et tout le reste des bêtises. Je suis loin (et même très loin) de penser cela. Mais j'affirme que la critique actuelle, par la faute d'une fausse conception de son devoir social et du désir d'enseigner de petites vertus à de petites gens, ne veut pas voir les problèmes menaçants et leur solution possible, et freine l'évolution de notre littérature. Ce qui est gênant n'est pas dit ou expressément mal compris et mal interprété. La fausseté et la lâcheté caractérisent toute notre vie littéraire, et ceux-là même qui s'attaquent avec raison à divers phénomènes hautement désagréables (par exemple Słonimski) sont impuissants par manque de certains concepts de base et par la faute d'un anti-intellectualisme délibéré.

Le manque de formation intellectuelle de la plupart des critiques, l'absence chez eux d'un système de concepts pour juger de la valeur d'une œuvre, joints à la production massive de la médiocrité et à l'inondation du marché par la traduction de camelote étrangère, tout cela donne une triste image de décadence littéraire. Que peut-on exiger du public si la critique elle-même se situe à un niveau inférieur à la moyenne? Je ne me battraï pas ici pour des idées générales avec chaque critique en particulier (cette polémique paraîtra dans un livre séparé sous le titre *Dernière pilule pour mes « ennemis »*). Je veux me limiter à un seul problème: celui de la relation entre la vie privée d'un auteur et son œuvre.

Dans l'introduction à *L'Adieu à l'automne*, j'ai écrit une phrase que je veux citer ici littéralement: « Ce qu'écrit mon deuxième "ennemi" acharné Karol Irzykowski à propos de la critique d'une œuvre d'art à travers son auteur, est très juste. Tripoter dans l'histoire personnelle de l'auteur à propos de son œuvre est indiscret, incorrect, indigne d'un gentleman. Malheureusement chacun peut se trouver en butte à ce genre de saloperie. C'est tout à fait désagréable. » En réponse à cette déclaration, j'ai rencontré les réactions suivantes à mon roman. Monsieur Emil Breitner a intitulé sa critique « pseudo-roman », et il a ensuite indiqué à la fin que mon livre était une « confession ». Il eut la prudence de ne pas ajouter « confession idéologique », afin que cette remarque reste ambiguë. Donc, chaque lecteur moyen pense (et c'est là-dessus que compte monsieur B. pour me blesser et me faire du tort) que je relate simplement des faits tirés de ma vie, sur lesquels il (monsieur B.) possède des informations secrètes, et donc: que j'ai été violé par un certain comte sous l'influence de la cocaïne, que j'ai été entretenu par une riche Juive à Ceylan, que j'ai cocaïnisé une ourse dans les Tatras, etc. On ne me soupçonnera pas d'avoir été fusillé par les communistes, car il n'y a pas de Sovièts en Pologne et malheureusement je vis encore et je continue à écrire, pour le moment. À la suite de telles critiques et cancan, il arrive des choses comme celle-ci: une dame dont je viens de terminer le portrait me dit: « J'avais tellement peur de vous. Je me disais: comment vais-je pouvoir tenir une heure avec un homme terrible (!) comme vous? Mais vous êtes tout à fait normal et même

bien élevé. » Les mères ont peur de commander le portrait de leurs filles à ma firme, même des hommes adultes s'assoient avec des mines hésitantes « sur l'appareil », comme s'ils s'attendaient au moins à ce que je leur arrache des dents par surprise ou que je leur crève les yeux à coups de crayon au lieu de les dessiner.

Autre chose : Karol Irzykowski (je m'occuperai de son livre *La Lutte pour le fond* dans la brochure évoquée plus haut) écrit une critique visiblement délibérément ambiguë (il emploie l'expression « écrivain de génie » – c'est tout comme « cercle carré », ou peut-être pire), dans laquelle il utilise le mot « cynisme » dans un sens peu clair pour le lecteur moyen, puis il ajoute (lui justement, au sujet de qui j'ai écrit la phrase citée plus haut, à cause de ses propres critiques) que mon roman est beaucoup trop fondé sur des expériences personnelles. Comment ces messieurs osent-ils penser de telles choses ? Est-ce sur la base d'horribles ragots dont je suis l'objet ? Ils sont libres d'imaginer ce qu'ils veulent (Dieu soit avec eux), mais écrire cela dans une critique littéraire, c'est le comble de l'impudence. J'ai l'impression que je suis une exception dans ce cas : je n'ai encore rien lu de semblable au sujet de quelqu'un d'autre. Je ne peux retirer les expressions que j'ai employées plus haut, car ces messieurs eux-mêmes « y collent », si je puis m'exprimer ainsi. Car enfin, le réalisme d'une description quelconque n'implique pas le moins du monde la copie directe d'une réalité donnée – il peut être par exemple la preuve du talent réaliste d'un auteur. Mais s'il s'agit de moi, même cela, qui pourrait être un compliment, est perfidement transformé en reproche, et par-dessus le marché en reproche personnel, sans fondement, et nuisible pour ma vie privée. Comment appeler cela autrement ? C'est d'autant plus étrange que pas un seul fait dans *L'Adieu à l'automne* ne correspond à la réalité. Peut-être ces messieurs escomptent-ils que l'auteur calomnié de la sorte devant le public cesse d'écrire, ou tout au moins perde sa liberté d'expression, au détriment de son travail.

Un phénomène semblable, mais moins désagréable, est le pâté de citations choisies arbitrairement, en mélangeant habilement les paroles des héros avec des phrases de l'auteur ; ce texte falsifié est alors présenté comme son idéologie. Il ne s'agit pas d'être louangé

à tout prix, mais combattu loyalement – mais même cela est très difficile à obtenir chez nous. «À quoi ça sert de discuter avec un idiot?», comme disait Jan Marduka. Mais il vaut tout de même mieux avoir affaire à un critique idiot qu'à un malhonnête. On voudrait pouvoir croire au moins à leur bonne volonté, mais cela aussi est parfois tout bonnement impossible. Il n'y a pas d'auteur qui ne fasse appel à l'introspection et à l'observation des autres gens pour écrire son roman. Car enfin, le trait essentiel du romancier doit être la capacité de se représenter les états de personnages imaginaires ou la transposition d'une réalité donnée, dans laquelle un fait minime doit pouvoir suffire pour cristalliser autour de lui toute la conception. Il serait difficile que quelqu'un vivant dans une certaine atmosphère ne s'en nourrisse pas. Ce qui importe, c'est la façon d'utiliser cette nourriture. Il y a une certaine limite de netteté dans le dessin des types (des signes particuliers, comme dans les passeports) au-delà de laquelle on peut dire approximativement que tel auteur présente vraiment un homme réel. Mais pour cela, il faut le vouloir, dans quelque but secret : vengeance personnelle, réclame ou politique. J'affirme que ceci m'est tout à fait étranger et que toute interprétation de cette sorte, autant en ce qui me concerne qu'en ce qui regarde la réalité sociale actuelle, sera considérée par moi comme une saloperie délibérée à mon égard dans le but de me nuire personnellement. Il est dommage que la polémique sur ce même thème entre Kaden-Bandrowski et Irzykowski se soit embourbée dans les invectives personnelles, sans avoir dissipé les ténèbres qui entourent la création littéraire. Si c'est ainsi qu'ils discutent – notre plus grand écrivain actuel est celui qui est considéré comme la plus grande autorité en matière de critique –, cela prouve que tout va très mal dans nos sphères littéraires.

S. I. W. 4. XII. 1929

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉVEIL

L'éveil

Genezyp Kapen ne supportait d'entraves à la liberté sous aucune forme – depuis sa plus tendre enfance, il éprouvait à leur égard une aversion invincible. (Malgré cela, par quelque miracle inconcevable, il avait enduré pendant huit ans le dressage d'un père despote. Mais cela, c'était comme si on avait remonté un ressort: il savait qu'un jour il allait obligatoirement se détendre et cela l'incitait à tenir bon.) À l'âge de quatre ans à peine (déjà!), il suppliait sa mère et ses gouvernantes, lors des promenades d'été, de l'autoriser à caresser quelque gros chien qui tirait féroce sur sa laisse, ou un quelconque petit chiot mélancolique, gémissant doucement à l'entrée de sa niche – seulement le caresser et lui donner quelque chose à manger, s'il ne pouvait être question de le délivrer de ses liens pour lui rendre la liberté.

Au début, on lui permit d'emporter de la maison un peu de nourriture pour ses amis malheureux. Mais bientôt cette manie excéda les proportions réalisables, même pour les moyens de sa famille. On lui défendit ce plaisir, le seul, l'essentiel. Cela se passait principalement chez eux, à la campagne, à Ludzimierz, au pied des Beskides et des Tatras. Mais un jour, à l'occasion d'un séjour dans la capitale régionale K., son père l'avait emmené à la ménagerie. Après d'infructueuses prières afin qu'on libérât de leur cage des singes hamadryas, les premières bêtes qu'il avait aperçues là-bas, il se jeta sur le gardien et le frappa longuement au ventre de ses petits poings, se blessant ainsi à la boucle de son ceinturon. À jamais resta

gravé dans la mémoire de Zypcio le bleu du ciel de cette journée d'août, froid et si cruellement indifférent aux souffrances des pauvres animaux. Et ce soleil délicieux, alors qu'ils (et lui-même) se sentaient si misérables... Et il y avait pourtant au fond de tout cela une sorte de hideux délice... Cela se termina par des pleurs spasmodiques et une grave crise de nerfs. Pendant près de trois nuits et trois jours, Genezyp ne dormit pas. De monstrueux cauchemars le tourmentaient. Il se voyait sous la forme d'un singe gris qui s'écorchait à ses barreaux sans parvenir à rejoindre un autre singe tout semblable. Ce dernier avait quelque chose de bizarre: il était rouge et bleu, et horrible au-delà de toute expression. Zypcio ne se rappelait pas s'il avait vu cela en réalité. La fusion et l'union d'une douleur suffoquante dans la poitrine et du pressentiment d'une volupté défendue, répugnante... Cet autre singe, c'était aussi lui-même et simultanément il se regardait donc lui-même, de côté. Il ne comprit jamais comment cela avait pu se passer. Ensuite un soleil gigantesque, de grands chats paresseux, des serpents et des condors tristes – tous devenaient lui-même et en même temps ils n'étaient pas du tout lui. (En réalité, il n'avait aperçu ces créatures que fugitivement, tandis qu'on le traînait vers une autre sortie et qu'il se débattait avec des sanglots secs.) C'est dans un monde étrange de tourments interdits, de honte douloureuse, d'odieuse douceur et d'excitation mystérieuse qu'il passa ces trois jours, en étant cependant de toute évidence couché dans son propre lit. Lorsqu'il se réveilla après tout cela, il était faible et mou comme une petite chiffonnette, mais par contre il avait acquis un juste mépris de soi et de toute faiblesse en général. Quelque chose en lui se durcit contre lui-même: c'était l'embryon d'une création consciente de la force pour elle-même. Un oncle prodigue, la honte de la famille, habitant à Ludzimierz, dit: « Les gens qui sont bons avec les animaux sont ordinairement des monstres envers leurs proches. Il faut élever Zypek sévèrement, si nous ne voulons qu'il devienne un être dénaturé. » Et c'est bien ainsi que l'éleva ensuite son père, qui ne croyait du reste pas le moins du monde aux bons résultats de cette méthode – il agissait ainsi, au début surtout, uniquement pour sa satisfaction personnelle. « J'ai connu deux demoiselles dites "de bonne famille" qui furent

éduquées au couvent – disait-il – l’une devint une p..., et l’autre une nonne. Et leur père à toutes deux était sans doute possible le même homme.»

Lorsque Genezyp arriva à l’âge de sept ans, les manifestations de cette sorte se calmèrent apparemment tout à fait. Tout s’enfonça à l’arrière-plan. À cette époque, il s’assombrit et se livra, entre autres, à des jeux différents de ceux des autres enfants. Il allait à présent se promener seul ou en compagnie de son cousin Toldzio, qui l’avait introduit dans le monde nouveau des perversions autoérotiques. Il y avait des moments terribles, quand une musique excitante jouait dans le parc tout proche et que les jeunes garçons, dissimulés dans les buissons, s’échauffaient mutuellement à se dire de subtiles horreurs et à expérimenter diverses odeurs. Jusqu’à ce qu’enfin, hors d’eux-mêmes, les joues brûlantes et les yeux révoltés par un inexprimable désir, blottis l’un contre l’autre, ils eussent tiré de leurs pauvres petits corps sains le frisson infernal de la volupté inconnue, éternellement mystérieuse, inaccessible. Ils essayèrent de l’approfondir de plus en plus souvent – mais ils n’y arrivèrent pas. Et ils essayèrent encore – encore plus souvent. Ils sortaient alors des fourrés, pâles, les yeux et les oreilles rouges, ils s’esquivaient comme des voleurs, pleins d’un étrange malaise, presque une douleur, quelque part, là... Les petites filles qui jouaient gaiement leur faisaient une impression bizarrement désagréable. Il y avait là de la tristesse et de la crainte, et le regret de quelque chose d’inconnu, désespéré, terrifiant et malgré tout agréable. Une sorte de supériorité sordide sur tout et tous les emplissait d’un orgueil abominable. Ils regardaient les autres garçons avec mépris et avec une honte secrète, et la vue de beaux jeunes gens flirtant avec des dames adultes les emplissait d’une haine mêlée de jalousie humiliante, dans laquelle se glissait cependant une sorte d’indicible charme, celui de se hausser au-dessus de la vie quotidienne normale. Tout cela, c’était la faute de Toldzio (c’est du moins ce qu’il pensa par la suite). Car pour le moment il était précisément cet ami le plus proche, le plus vrai, qui avait été le premier à posséder l’étrange secret de ce plaisir inquiétant et avait consenti à l’enseigner à Zypcio. Mais pourquoi donc Zypcio se mit-il à ne plus l’aimer du tout *ensuite*? Cela dura

deux ans, avec des interruptions. Mais à la fin de la deuxième année, leur amitié commença à se gâter. Peut-être justement pour cela. À cette époque-là, les plaisirs secrets furent accompagnés de nouveaux phénomènes... Zypcio s'effraya. Peut-être une maladie terrible? Peut-être le châtement du péché?

À cette époque également, sa mère commença à lui enseigner la religion, contre la volonté de son père. Pourtant on n'y parlait pas de *cela* comme de l'un des péchés. Malgré tout Zypcio avait toujours l'impression qu'en se livrant aux pratiques de Toldzio, il commettait quelque chose de puérilement *ungentlemanlike*, quelque chose *de mal, d'indigne d'un gentleman*. Mais ce mal était d'une tout autre dimension que les leçons non étudiées, la colère contre ses parents ou les taquineries à l'égard de la petite sœur, qui d'ailleurs, en dehors de cela, n'existait absolument pas pour lui. D'où lui venait ce sentiment du mal et pourquoi il était ensuite envahi par la tristesse et les remords, voilà ce qu'il ne pouvait comprendre. Il se décida à faire une démarche résolue: avec le courage d'un condamné, il alla trouver son père et lui raconta tout. Horriblement battu et terrifié par la perspective de devenir idiot plus encore que par les coups, il prit une ferme résolution et cessa les odieuses pratiques. Il appréciait en effet en lui-même cette raison, qui, dans les discussions sur les mystères de la nature avec les enfants de son âge, le plaçait au-dessus d'eux et même au-dessus du pervers Toldzio, son aîné d'un an, qui par-dessus le marché était comte – alors que lui-même n'était que baron, et encore, un baron «suspect», ainsi que le lui avait révélé le même Toldzio.

Une période de sain abrutissement commença alors. Les batailles, les courses, le sport sous toutes ses formes chassèrent de son esprit le souvenir de ces phénomènes intéressants malgré tout «du point de vue des sciences naturelles» (?). Son père n'avait en effet pas fourni de théorie qui pût les expliquer de façon satisfaisante. Mais la manie de délivrer les chiens enchaînés revint avec une force redoublée. Maintenant c'était devenu un sport – c'était aussi une noble épreuve de courage. Souvent il revenait à la maison mordu, les vêtements déchirés, maculé de boue de la tête aux pieds. Une fois, il dut porter le bras en écharpe pendant

deux semaines, ce qui lui gâcha une série de bagarres de toute première importance avec les « Jeunes Turcs » de la partie adverse. Cet incident affaiblit un peu son ardeur dans ce domaine. Il organisa de moins en moins souvent des expéditions salvatrices, mais il en fit tout de même encore. Et cela se passait toujours lorsqu'il avait précisément envie de quelque chose d'autre... Satisfactions compensatoires.

Puis advint la période dite de sublimation. Mais elle fut brutalement interrompue par l'école. Le travail, mortel pour certaines natures (d'ailleurs fort peu nombreuses), contraignant, presque mécanique, qui dégoûte de la science plutôt qu'il n'incite à prendre intérêt à ses mystères, interrompit la meilleure époque de la vie du jeune garçon, celle où le pressentiment de l'inconnu se joint à l'éveil des sentiments pour les jeunes filles (ou plutôt pour « l'unique »), formant une vapeur de bizarrerie (pas encore d'étrangeté) métaphysique encore inconsciente flottant par-dessus l'existence quotidienne normale. Zypcio, malgré ses dispositions évidentes, étudiait avec difficulté. La contrainte annihilait en lui tout zèle spontané. Pendant tout l'hiver, son esprit ployait sous le fardeau du travail, tandis que les courtes vacances à la campagne étaient également remplies par le sport maintenant obligatoire et les divertissements champêtres. À part les jeunes gens de son âge qu'on lui choisissait comme compagnons, il ne voyait jamais personne et ne se rendait nulle part dans les environs. Lorsqu'on approchait de l'automne et qu'il commençait enfin à se détendre un peu, ça repartait comme avant, et ça dura ainsi jusqu'au baccalauréat.

Il avait promis à son père qu'il rentrerait tout de suite après l'examen et il tint sa promesse. Il évita ainsi les abêtissantes cérémonies d'après-bac, et pur, et innocent, mais avec le pressentiment des infernales possibilités de l'existence, il arriva devant le petit manoir – « le palais de ses pères » – situé au pied des montagnes non loin de Ludzimierz. C'est là seulement que tout commença.

Information: Comme on le sait déjà, il avait appris dès avant d'aller à l'école qu'il était baron et que son père, propriétaire d'une gigantesque brasserie, était « inférieur » à sa mère, qui était comtesse

et avait du sang hongrois. Il était passé par une courte période de snobisme, mais n'en avait retiré aucune satisfaction : du côté de sa mère tout semblait être bien (quelques héros, des Mongols, des tueries sauvages sous Ladislas IV) mais les ancêtres de papa ne satisfaisaient pas son amour-propre. C'est pourquoi, guidé par un heureux instinct, à partir de la quatrième déjà (c'est en classe de troisième qu'il avait commencé à fréquenter l'école) il était devenu démocrate et avait dédaigné ce discutable complexe de ses origines. Cela lui valut beaucoup d'estime et lui avait permis de transformer une certaine humiliation en valeur positive. Il fut heureux de cette trouvaille.

Il s'éveilla dans l'après-midi après une courte sieste. Il s'éveilla non seulement de ce sommeil-là, mais aussi de l'autre, celui qui durait depuis cinq ans ! Un désert le séparait de l'époque irresponsable des luttes enfantines. Comme il regrettait que cela ne pût pas durer éternellement ! Cette importance de toute chose, cette unicité et cette nécessité, et simultanément le sentiment que ce n'était pas sérieux sur le plan de la réalité – et la légèreté et l'insouciance qui en résultaient, même face à la catastrophe des batailles perdues. Tout cela était perdu à jamais !... Mais ce qui devait arriver par la suite semblait encore plus intéressant, oh ! beaucoup plus – infiniment plus ! Un autre monde. Et sans qu'il sût pourquoi, le souvenir des perversions enfantines apparut alors avec tout le fardeau du remords pour ces « crimes », comme s'ils allaient réellement *peser* sur toute son existence future. Peut-être en était-il ainsi, en fait. Après toutes ces années, il éprouvait la même envie, mais il se retenait. Il était freiné par une timidité face aux femmes, qui lui étaient encore inconnues. Complètement inconnues, puisque hier encore...

Information : Au pensionnat, il était tenu dans une discipline de fer barbelé, et pendant les vacances la compagnie n'était de loin pas celle – oh non – qu'il aurait désirée ! Il avait cependant çà et là entendu dire des choses par des camarades qui pouvaient davantage s'abreuver de réalité. Mais là n'était pas l'essentiel.

Donc *tout existe* quand même. Cette constatation n'était pas aussi banale qu'elle pouvait le paraître. L'ontologie subconsciente,

animale, principalement animiste, n'est rien à côté du premier éblouissement de l'ontologie conceptuelle, du premier jugement existentiel. Le fait de l'existence en lui-même n'avait jusqu'alors rien représenté d'étrange pour lui. Et pour la première fois, il comprenait à présent l'insondabilité abyssale de ce problème. Les jours de la lointaine enfance qui ne reviendraient plus lui apparurent indistinctement, dans un monde puérilement enchanté et puérilement doré, lumineux sous la poussière d'une nostalgie surnaturelle: le palais familial de sa mère en Galicie orientale, et un nuage, comme chauffé à blanc, sous lequel s'embusquait un orage, et les grenouilles coassant dans les carrières d'argile près de la briqueterie, et le grincement d'un puits rouillé. Il se rappelait aussi le petit poème d'un certain camarade, avec qui on lui interdisait de jouer:

*Ô les après-midi étranges, calmes, chauds
Et les fruits savoureux pleins de profondeur,
Dans la fraîcheur et l'ombre du puits oublié,
Et puis les folles soirées et les nuits...*

C'était précisément cela qu'exprimait pour lui ce piètre petit poème, *cela*: l'énormité de la vie et l'incompréhensibilité de chaque instant et l'ennui terrible et la nostalgie de quelque chose de si grand qu'on ne peut l'embrasser. Le jour où, pour la première fois, ce copain à la cervelle d'oiseau lui avait lu cette bêtise dans les w.-c. de l'école, elle n'exprimait encore rien. Dans l'éclair d'une révélation du présent, le passé s'illumina comme un monde différent, inconnu jusqu'alors. Cela dura une fraction de seconde et s'évanouit à nouveau, en même temps que le souvenir, dans les fourrés secrets du subconscient. Il se leva, s'approcha de la fenêtre et appuya sa tête contre la vitre.

Le grand soleil jaune d'hiver descendait rapidement, heurtant presque le double sommet du Grand Mont. Une lumière aveuglante fondait toute chose en une masse palpitante d'or et de cuivre embrasés. Les ombres violettes s'allongeaient démesurément et, à proximité du soleil, la forêt se transformait: un pourpre noir alternait à chaque seconde avec un vert pâli et aveuglé. La terre n'était

plus cet endroit quotidien qu'on connaît et dont on sait les rapports avec le monde humain : c'était comme une planète aperçue d'un lointain télescopique. Avec la dentelure sculptée des montagnes qui s'élevaient sur la gauche, loin derrière les pentes abruptes du Grand Mont, elle semblait s'incliner vers la nuit qui s'avavançait à travers les espaces interstellaires – une nuit « funèbre », pensa Genezyp sans savoir pourquoi. Le soleil, dont le mouvement était désormais perceptible, devenait par instants un disque vert sombre bordé d'or rouge. Soudain, hésitant, comme craintif, il toucha la ligne des forêts lointaines, qui fut comme le tranchant d'une lame sanglante. Le velours rouge noirâtre vira au bleu sombre lorsque l'ultime rayon, fractionné en un faisceau irisé, perça pour la dernière fois les lourdes masses de sapins. Son regard lancé dans l'infini, attiré par la lueur aveuglante, se heurta soudain à la résistance rude d'un monde glacial, infiniment plus réel. Genezyp ressentit une sorte de douleur sourde dans la poitrine. L'étrange seconde de compréhension d'un mystère était passée et la vraie quotidienneté levait le masque et montrait son visage gris plein d'ennui. Que faire de cette soirée ? Cette question lui rappela les interrogations précédentes et il tomba dans une rêverie profonde, si profonde qu'il en perdit tout sentiment de l'heure présente. Il ne savait pas que parfois c'était précisément cela le plus grand des bonheurs.

La princesse se dressa (se cabra) dans son imagination, comme si elle était vivante. Mais cette image n'était pas le reflet de la réalité d'hier. Quelques gravures indécentes lui revinrent en mémoire, qu'il avait aperçues dans la bibliothèque d'un ami de son père, un jour qu'il avait profité de l'inattention de ces messieurs pour jeter un coup d'œil dans un tiroir mal fermé. Il vit, comme sur une estampe obscène, son corps nu inondé d'un torrent de cheveux d'un roux foncé. Une série de singes au sourire de mauvais augure se promenaient en cercle autour d'elle avec une grâce éhontée (chacun d'eux tenait un petit miroir elliptique) ; c'était de toute évidence la personnification d'un dessin de cercles concentriques, qui devaient symboliser les sphères de la vie selon leur importance. Celui-ci était-il le cercle central, vraiment le plus important ? Deux points de vue inconciliables se dessinaient, qui le plaçaient devant une

irritante alternative. On aurait pu grossièrement l'énoncer ainsi : soit le programme idéaliste de son père, soit le désir de jouir des plaisirs défendus, ce qui pour une raison inconnue se liait dans son esprit avec l'idée de sa mère. Genezyp ressentait cela presque physiquement, dans la poitrine et au creux de l'estomac. Un instant auparavant tout cela n'existait pas et à présent tout le passé, le temps de l'école et l'enfance, était devenu lointain, lié en un tout indivisible, mais seulement par un effet négatif, à cause de l'absence de solution d'un problème nouveau et insaisissable. Le mystère du dénouement réel de ces questions avait toujours été pour lui – depuis l'époque où il avait commencé à en prendre conscience – quelque chose d'inquiétant et de menaçant. Une curiosité malsaine (pourquoi malsaine, nom d'un tonnerre!?) l'inonda comme une sorte de goudron chaud et abominablement agréable. Il eut un frisson et c'est alors seulement qu'il se remémora le rêve qu'il venait de faire. Il entendit la voix de quelqu'un dans l'abîme d'un *regard* impersonnel, qui se plantait en lui et le buvait d'une question mortelle, à laquelle il ne pouvait trouver de réponse. Il eut la même sensation que lorsqu'il n'avait pas suffisamment potassé un examen. Et cette voix parla rapidement, en bégayant – c'était une phrase tirée de ce rêve : « Les miéduvaliens se carment à la vue de Béat le Noir, buvage piécite. » Des mains de fer l'étreignirent et il sentit sous les côtes un chatouillement douloureux. C'était la sensation désagréable avec laquelle il s'était éveillé et qu'il ne pouvait définir. (Et puis, est-ce que cela vaut vraiment la peine de « vivre » tout cela, de s'y enfoncer, de s'y entripailler, afin que par la suite... brrr – mais nous verrons cela plus tard.)

C'est presque avec joie qu'il apercevait à *présent seulement sur l'image du souvenir* du musicien Bålezs (dont il avait fait la connaissance la veille) un dédoublement énigmatique, identique à celui que lui-même vivait intérieurement pour le moment. La force enchaînée qui se lisait avec une évidence incontestable dans les yeux de ce mâle, occasionnait en lui des tensions indescriptibles. Ses paroles entendues hier (et non comprises) devinrent tout à fait claires dans leur ensemble, dans leur masse non analysée, ou plutôt c'est leur ton général qui devint compréhensible. Il n'était même pas question de

sens conceptuel. Le sens dualiste de la vie résonnait sourdement sous la carapace des mystères « scolaires » conventionnels. Cette carapace était déchirée par des expressions dépourvues de sens :

« Que tout arrive. J'ai réussi à tout embrasser, vaincre, mordre et digérer : tout l'ennui et les pires malheurs. Pourquoi pensé-je *ainsi*? C'est tout à fait banal, et si quelqu'un me donnait de tels conseils, je me moquerais de lui. Et maintenant, je me dis cela à moi-même comme si c'était la vérité la plus profonde, la nouveauté la plus essentielle. » Hier encore ces mots auraient eu une signification autre, ordinaire – aujourd'hui ils semblaient être le symbole de nouveaux horizons qui se seraient ouverts dans une toute nouvelle dimension. Le mystère de la naissance et le fait que le monde serait unimaginable sans l'acceptation de son propre « moi » étaient les seuls rayons de lumière dans une ténébreuse série d'instant. Et ainsi tout s'embrouilla. Et pourquoi? Alors que la fin devrait être si... – mais nous verrons cela plus tard. Hier encore, toute la jeunesse proche se dessinait avec une extrême clarté, comme un présent qui se renouvelle continuellement. Elle était divisée en morceaux infiniment menus et cela empêchait la formation d'époques, même si (apparemment, aujourd'hui) les événements se groupaient par époques. À présent, assombrie et éloignée par un jugement secret, cette « grande » (?) région de la vie tombait dans une sphère d'immuabilité et d'achèvement, acquérant par là le charme fragile et insaisissable que donne, quand il est éprouvé tragiquement pour la première fois, le sentiment d'un passé sans retour. Sur cette houle inquiète de transformations qui semblaient se passer dans le même milieu que son ancienne vie, de transformations qui laissaient toute chose absolument identique et cependant incomparable avec ce qu'elle était la veille, le rêve qu'il venait de se rappeler apparaissait comme un enchevêtrement au contour net, sombre et distinct, mais à l'intérieur embrouillé, sur l'écran du présent, indifférent, transparent comme l'eau et illuminé de vide. Une fusion fulgurante des perspectives, comme lorsque le regard fatigué voit soudain tout infiniment lointain, petit et inaccessible, et qu'un seul objet garde sa grandeur naturelle, tandis que, par on ne sait quel mystère, cela ne change pourtant rien aux proportions objectives des différentes

parties entre elles dans tout le champ de vision. (Perturbation dans l'évaluation des distances, vue d'objets dans leur grandeur apparente et réelle, absence du facteur de prise de conscience des distances, qui modifie, à cause de possibles impressions tactiles, l'impression immédiate des rapports spatiaux en deux dimensions. – Mais passons...)

Genezyp se mit à se remémorer le rêve dans le sens inverse de son déroulement naturel. (Car un rêve n'est jamais vécu directement de façon actuelle à l'instant de son passage: *il existe exclusivement en tant que souvenir*. De là vient le caractère étrange qui s'attache à son contenu même le plus ordinaire. C'est pourquoi les souvenirs que nous ne pouvons localiser avec précision dans le passé prennent justement la coloration spéciale des rêves.) Du fond mystérieux d'un monde imaginaire sortit une série d'événements apparemment menus et dérisoires, comme s'ils n'appartenaient au souvenir de personne, et qui pourtant étaient tellement bien à lui, à Genezyp, et qui étaient dotés d'une sorte de puissance extraterrestre. Ils semblaient minuscules, paraissant pourtant jeter une ombre, menaçante, pleine de prémonition et de remords pour une faute non commise, sur cet instant présent d'insouciance post-baccalauréat et sur la lueur dorée du soleil d'hiver qui s'éteignait parmi les bois pourpres. « Du sang », murmura-t-il, et il ressentit un violent pincement au cœur en même temps qu'une vision de couleur rouge. Il aperçut le dernier maillon du crime perpétré et, plus loin encore, son début mystérieux, qui se perdait dans le néant noir d'un non-être de rêve. « Pourquoi du sang, alors qu'il n'y en avait pas du tout dans mon rêve ? » se demanda-t-il à mi-voix. À cet instant le soleil disparut. Seule la forêt au flanc du Grand Mont brillait sur le fond orange pâle du ciel comme une scie dentelée de rayons enflammés. Le monde prit une couleur de cendre dans le crépuscule violet bleuâtre et le ciel s'éclaircit encore un court instant d'une sorte de flamboiement hivernal, dans lequel vacillait l'étincelle verte de Vénus. Le contenu anecdotique du songe apparut de plus en plus distinctement, mais son contenu essentiel, insaisissable et inexprimable, se perdit dans le concret des événements remémorés, en laissant à peine une allusion à une autre vie, inaccessible, disparaissant aux confins de la conscience.

Le rêve: il marchait dans une rue d'une ville inconnue, qui rappelait la capitale et aussi une petite ville italienne furtivement entraperçue. À un certain moment, il remarqua qu'il n'était pas seul et qu'en plus du cousin Toldzio (indispensable dans ses rêves) marchait à ses côtés un grand gaillard inconnu, carré d'épaules et porteur d'une barbe d'un blond foncé. Il voulait regarder son visage, mais il disparaissait d'une façon bizarre et pourtant toute naturelle dans le rêve, chaque fois qu'il se tournait vers lui. Il ne voyait que la barbe et c'était elle qui constituait effectivement le trait essentiel de cet individu inconnu. Ils entrèrent dans un petit café au rez-de-chaussée. L'inconnu se plaça devant la porte opposée et se mit à appeler Genezyp par petits gestes imperceptibles. Zypcio éprouva un invincible désir de le suivre dans les autres pièces. Toldzio sourit du sourire ironique de celui qui sait tout, comme s'il se rendait bien compte de ce qui allait suivre, et Genezyp lui-même croyait bien le savoir et en fait il ne savait rien. Il se leva et sortit à la suite de l'inconnu. Il y avait une chambre avec un plafond bas qui se pelotonnait au milieu de masses vacillantes d'épaisse fumée. Au-dessus d'eux, l'espace paraissait illimité. L'inconnu s'approcha de Zypcio et se mit à le serrer dans ses bras avec une cordialité dépourvue de gentillesse. «Je suis ton frère, mon nom est Jaguar», lui murmura-t-il dans le creux de l'oreille, ce qui lui occasionna un infernal chatouillement. Déjà Zypcio allait se réveiller, mais il résista. Il éprouva un insurmontable dégoût. Il agrippa l'inconnu par le cou et commença à le faire plier jusqu'à terre, tout en l'étranglant de toutes ses forces. Quelque chose (déjà plus quelqu'un), une masse molle et inerte s'effondra sur le plancher et Zypcio s'affala par-dessus. Le crime était commis. En même temps il sentit que Toldzio voyait parfaitement qu'il n'éprouvait absolument aucun remords et n'avait qu'un sentiment précis: le désir de se tirer de ce mauvais pas. Zypcio dit quelque chose d'incompréhensible à Toldzio et s'approcha à nouveau du cadavre. Le visage était visible à présent, mais c'était plutôt une seule grande ecchymose monstrueusement difforme; sur le cou, sous *la barbe maudite*, on voyait clairement les marques bleues et rouges des doigts qui avaient serré... «S'ils me condamnent à un an, je tiendrai le coup. Si c'est cinq ans

– fini», pensa Zypcio et il pénétra dans une troisième pièce dans le dessein d’atteindre la rue par l’arrière de la maison. Mais cette pièce était pleine de gendarmes et, avec effroi, le criminel reconnut en l’un d’eux sa mère qui avait revêtu une capote de gendarme et un casque gris. « Introduis une demande, dit-elle rapidement. Le chef t’entendra. » Et elle lui tendit un grand papier. Au milieu était imprimée une phrase en italique, qui, dans le rêve, était pleine d’une monstrueuse menace, mais était aussi l’unique espoir. Et à présent, extraite avec peine des ténèbres de l’oubli, elle n’avait plus qu’un caractère de niaise baliverne : « Les miéduvaliens se carment à la vue de Béat le Noir, buvage piécite. » Fin du rêve.

L’ombre se fit de plus en plus dense et le ciel prit une teinte profonde de violette, semblant ainsi s’identifier avec le parfum au nom inconnu de la princesse Ticonderoga, maîtresse de la soirée précédente. (Par la suite, Zypcio apprit qu’il s’agissait du fameux *Femelle enragée* de Fontassini.) En regardant les étoiles qui s’allumaient, il ressentit une impression de vide amer. L’état précédent, le rêve criminel et le sentiment d’une richesse inépuisable en soi et au-delà de soi, tout cela disparut sans laisser de trace. Quelque chose passa comme une ombre, laissant derrière soi l’ennui, l’inquiétude et une sorte de chagrin dépourvu de charme, qui ne pouvait se transformer en rien d’élevé. Apparemment rien n’avait changé, et pourtant Zypcio savait que quelque chose d’énormément important était advenu, quelque chose qui pouvait décider de tout le restant de son existence. Cet état était indéterminé, il résistait à tout effort de compréhension – c’était un bloc sans faille (et cela valait-il la peine de tant s’occuper de soi, pour que plus tard?... Ah! Mais ne parlons pas de cela maintenant). Un comptable inconnu multipliait tout par un facteur d’une grandeur indéfinie. Pourquoi tout est-il tellement étrange? Un état métaphysique sans forme. En tout cas, il n’avait jamais pu croire en Dieu. (Quoique, lui semblait-il, sa mère en eût précisément parlé avec lui, il y avait très, très longtemps – pas de Dieu lui-même, mais de l’étrangeté. « ... Je crois en un Dieu, mais en un autre Dieu que celui qui est présenté dans les dogmes de notre Église. Dieu est tout et il ne gouverne pas le monde, mais lui-même en soi. ») À ce moment-là, Zypcio avait eu le sentiment

que le monde entier (en tant que Dieu) n'était que la concavité bleue d'une tasse chinoise, semblable à celles qui étaient rangées sur la crédence de chêne dans la salle à manger de leur maison. Cette impression était quelque chose d'*intraduisible, irréductible, intransmissible et par excellence irrationnel**¹. Rien à faire. Le Christ n'était pour lui qu'un magicien. Il avait dit cela à sa gouvernante lorsqu'il avait sept ans et cela avait jeté la vieille dame dans le désespoir. La foi de sa mère le touchait beaucoup plus et il sentait qu'il n'aurait jamais dans la vie quelqu'un de plus proche qu'elle, dans ses pensées les plus secrètes. Et cependant il y avait entre eux comme un mur infranchissable, même dans les instants les meilleurs. Son père, terrible dans la colère et froidement inflexible dans le calme, le remplissait d'une terreur insondable. Il savait que sa mère et lui luttaienent contre une force mauvaise de la vie, du côté de laquelle se trouvait cependant toujours le droit. Il eut l'envie d'aller chez sa mère et de se plaindre à elle de ce que les rêves sont terribles et de ce que dans l'existence se cachent d'horribles embûches, dans lesquelles lui, désarmé et inexpérimenté, devait tomber tôt ou tard malgré toute sa force. Un violent retour d'amour-propre lui fit vaincre cette faiblesse et, avec une fermeté virile, il se mit en devoir de passer rapidement en revue les données de son problème : il a dix-huit ans accomplis – il est vieux, très vieux – car enfin, vingt ans, c'est la vieillesse complète. Il doit percer le mystère et il le percera – par petits morceaux, dans l'ordre, lentement – tant pis, mais ça se fera. Il n'aura peur de rien, il sortira vainqueur de tout ou bien, évidemment, il périra, mais avec les honneurs. Mais tout de même, pourquoi et au nom de quoi faire tout cela ? Il fut soudain envahi par la répugnance. La phrase du rêve, dépourvue de sens pour ce monde-ci, prit la signification d'une sorte de formule de conjuration mystérieuse, qui pouvait venir à bout de tout. Les ténèbres descendaient rapidement et seuls de vagues restes de lumière crépusculaire se reflétaient dans les verres des gravures pendues aux murs. Et subitement le mystère de ce rêve et de l'avenir érotique devint le mystère de Tout – il engloba le monde entier et

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

lui-même. Ce n'était plus l'incompréhensibilité de chaque instant de la vie en particulier, c'était le mystère impénétrable de l'univers entier, de Dieu et de la concavité de la tasse bleue. Mais pas du tout le problème de la foi ou de l'incroyance posé à froid. Tout cela vivait et se passait en même temps, mais était également figé dans une immobilité absolue et mourait dans l'attente de quelque miracle inconcevable, d'une révélation définitive, au-delà de laquelle il n'y aurait plus rien – sinon le très-parfait, le très-magnifique Néant, impossible à imaginer. Il lui était déjà arrivé, en un instant semblable, de cesser de croire de cette foi obligée, qu'il éveillait artificiellement en lui avant ses examens – sur la requête de sa mère – la religion n'était pas une branche obligatoire. Du reste, la foi de sa mère, symbolisée par la tasse bleue, était fort éloignée des convictions du vicaire du village. Il lui serait difficile de fonder sa propre secte; tout le monde en avait déjà perdu l'envie. La révélation avait définitivement échoué. À partir de ce moment-là, toutes les pratiques religieuses étaient devenues un mensonge délibéré qu'il devait à sa mère; même elle, le seul être qu'il aimât vraiment, ne pouvait lui donner la foi. Malgré toute la vertu notoire de sa mère, Zypcio savait que se cachaient en elle des abîmes inexplorés, qui touchaient à ce versant sombre de la vie, sur lequel lui-même glissait à présent de façon lente, insensible. À cause de cela, il méprisait un peu sa mère, tout en ne se l'avouant pas. Il savait que, de toute son existence, il n'y aurait pas d'être plus proche de lui, il savait également qu'il allait la perdre bientôt, et malgré cela: ce mépris! Rien ne se passait simplement, nom de Dieu! Tout était embrouillé, enchevêtré, entortillé, comme une infernale salade de vie accommodée par un mauvais esprit. Cela lui semblait déjà être ainsi maintenant – et plus tard ce serait encore bien pire! Pourtant, d'un certain point de vue, certaines choses se simplifièrent plus tard à cause de cette insensible cochonisation que tous subissent dans la vie, sauf peut-être les saints. Car enfin, avait-il le droit de la mépriser? La simultanéité de ces deux sentiments contraires, l'attachement sauvage et le mépris, élevait toute cette combinaison à la hauteur d'une invraisemblable folie. Et en même temps, tout restait en place et rien ne changeait. Faire une brèche dans

cette digue intérieure qui le séparait de lui-même, démolir toutes les vannes, renverser les clôtures qui enserraient artificiellement les petits champs de la petite science scolaire! Ah! Pourquoi avait-il dormi si longtemps! Et avec cela, une idée d'homme étrangement mûr (c'est du moins ce qu'il lui semblait), l'idée que de cette façon (c'est-à-dire avec un passé tel que le sien) il profiterait deux, trois, quatre fois plus intensément... Mais de quoi? La vie en tant que telle n'existait presque pas encore pour lui. En même temps il avait une telle honte à cause de cette pensée – jamais il ne dirait cela à sa mère, jamais, au grand jamais. Le vieux parquet de la pièce voisine se mit à craquer et une petite peur puérile se combina en un délicieux mélange avec un embryon de courage viril. C'est alors seulement que Genezyp se rendit compte que vingt-quatre heures s'étaient déjà écoulées depuis son arrivée.

Information: Le baccalauréat avait eu lieu en hiver. On avait clos l'année scolaire en février par peur de la guerre. On avait à tout prix besoin d'officiers. Pour mars, tout le monde s'attendait à des événements extraordinaires.

L'avant-garde des communistes chinois était déjà dans l'Oural, à deux pas d'une Moscou noyée dans les boucheries contre-révolutionnaires. Fanatisés par les manifestes du tsar Cyrille, les paysans se vengeaient effroyablement du mal nécessaire qu'on leur avait fait sans le vouloir (avec le sentiment d'avoir fait le bien), ne sachant pas qu'ils se préparaient un destin cent fois pire.

Le vieux Kapen sentait de plus en plus se dérober sous lui le sol de son ancienne vie. Il ne pouvait même plus être aussi sévère qu'avant, quoiqu'il simulât encore la sévérité avec succès. Il voyait déjà des torrents imaginaires, des fleuves, des mers entières de sa délicieuse bière ludzimiéroise canalisés dans des directions précises, nationalisés, socialisés – il voyait des usines qui ne pourraient plus développer certaines « combines », des combines comme il en avait introduit tellement après avoir repris la brasserie de son père dans un état si primitif, que cela faisait plutôt penser à quelque chose sorti spontanément de terre qu'à l'ouvrage de

la main et du cerveau de l'homme. C'était ennuyeux comme la pluie. Il faudrait arranger cela par un « exploit » (?) quelconque, dans lequel il pourrait se surpasser lui-même et, par l'arbitraire de sa manière d'agir, prévenir la contrainte possible de pouvoirs supérieurs.

Zycio pensa à son père avec un petit frisson désagréable dans le dos. Ne prendrait-elle pas bientôt fin, cette terrible autorité qu'il exerçait sur lui et qu'il supportait consciemment depuis douze ans ? (Le reste de son martyre se perdait dans les ténèbres qui envahissaient sa première enfance.) Parviendrait-il à s'opposer de façon continue à ce pouvoir qui brisait en lui chaque réflexe d'indépendance ? L'expérience qu'il avait faite la veille dans ce sens l'avait laissé intérieurement déchiré et indécis. Genezyp avait, en effet, déclaré dès l'abord à son papa qu'il ne se lancerait pas dans la bière, qu'il n'entrerait pas à l'École polytechnique et qu'en septembre, pour autant que la guerre n'éclatât pas, il s'inscrirait à la Faculté des langues occidentales, pour laquelle il se préparait déjà depuis les derniers mois de l'année scolaire. La littérature devait remplacer dans une dimension idéale la fatigante multiformité de la vie ; grâce à elle, on pouvait tout avaler sans s'empoisonner et sans devenir un salaud. Telle était l'opinion du naïf futur aide de camp du Chef Suprême, encore ignorant de son destin. La réponse du père avait été une légère attaque d'apoplexie. Le vieux n'avait pourtant pas encore d'idée arrêtée quant à l'avenir de ce morveux – tout cela était lié aux derniers événements et aux changements intérieurs – mais le seul fait de la désobéissance filiale avait failli l'étrangler aussi proprement que l'aurait fait quelque individu hostile en chair et en os. Genezyp avait encaissé le coup avec un stoïcisme digne d'un marabout. La vie de son père cessa brusquement de l'intéresser. C'était un étranger quelconque qui lui barrait la route, qui s'opposait à la plus évidente des prédestinations. Après cette scène, il avait revêtu pour la première fois un habit (l'attaque avait eu lieu à sept heures du soir, il faisait déjà noir et la tempête de neige faisait rage autour du manoir de Ludzimierz) et à neuf heures il était parti en traîneau pour le bal de la princesse Ticonderoga. À présent, le visage de celle-ci surgit en un éclair au milieu des spires

d'un ennui au goût de bière, qu'il chassa loin de lui pour toujours. «Surtout ne pas devenir comme un de ces héros de roman vagues et indéterminés», murmura-t-il fermement pendant son trajet. Cela se passait dans une étroite clairière, qui allait quelques fois encore être le théâtre de transformations décisives. En chuchotant cela, il ne comprenait pas très bien le sens de ses propres paroles: il n'avait pas assez d'expérience. Un infailible instinct d'autodéfense (la voix du Daïmon) agissait indépendamment de l'intelligence, mais dans ses alentours. Le visage de la princesse – non, plutôt le masque ôté de ce visage dans l'instant d'intensité maximale de la fureur sexuelle –, c'était le cadran mystérieux sur lequel allait s'inscrire l'heure de l'épreuve et le genre de prédestination, en des signes connus de lui seul. Déjà il y voyait quelque chose qui se dessinait vaguement. Mais comment déchiffrer ces symboles, comment ne pas s'y tromper, quand on ne sait littéralement rien!

Information: La guerre anticommuniste créait une situation bizarrement paradoxale dans toutes les nations impliquées. Tous les participants avaient à présent chez eux une révolution bolchévique chronique, mais à Moscou c'était la Terreur blanche qui faisait rage, avec à sa tête l'ancien grand-duc, devenu le «tsar» Cyrille. La Pologne conservait sa neutralité et ne prenait pas part à la croisade antibolchévique, au prix de terribles efforts apparents de quelques personnes (l'une d'elles était l'actuel ministre de l'Intérieur, Dyament Hedredon) (en réalité, c'était tout autre chose qui assurait le succès de leur fameuse mission). Le résultat en était que le pays n'avait pas encore connu de révolution. Par quel miracle tout continuait à tenir à un fil, voilà ce que personne ne pouvait dire pour le moment. Tous s'attendaient à ce que la solution au moins théorique de ce problème vînt des élèves de l'école du professeur Kradok-Paluchowski, fondateur du «double système d'évaluation sociale». Il était en effet persuadé qu'à son époque un savant sociologue qui ne tendait pas vers un dualisme conscient (comme préparation à cette vraie cochonnerie qu'est le pluralisme) pouvait seulement être *une dupe des illusions** de l'objectivisme et ne pouvait exprimer qu'un magma théorisé constitué des points de vue d'une fraction sociale donnée. La réalité pratique de ce système, que ses élèves avaient

largement tripatouillé, était une organisation scientifique du travail – chose en elle-même aussi ennuyeuse qu'un radotage de vieillard au sujet du bon vieux temps. C'est cependant à cause d'elle que tout tenait encore ensemble, car les gens, abêtis par la mécanisation de toutes leurs actions, cessaient petit à petit de comprendre au nom de quoi ils les accomplissaient et devenaient tous identiques dans la crétinisation et le manque d'idées. Le travail se faisait d'une façon ou d'une autre, mais ce qui se passait *au fond des fonds**, personne ne le savait. L'idée de l'État *en tant que telle* (et celle des autres illusions qui en découlaient) avait cessé depuis longtemps d'être un moteur suffisant pour les sacrifices même les plus simples et pour le renoncement à la cochonnâtreté individuelle. Et pourtant tout marchait par une force d'inertie mystérieuse, dont les idéologues du parti *apparemment* au pouvoir – le Syndicat de Salut National – cherchaient en vain la source. Tout se passait *en apparence*: c'était l'essence de l'époque. Sur ce terrain de primitivisme spécifique qui s'américanisait rapidement, les femmes devenaient intelligentes à faire peur, en comparaison des hommes abêtis par le travail. La « précieuse », rare chez nous autrefois, avait baissé de prix en raison de l'offre énorme – c'était vrai du moins pour chacune en particulier; mais la masse de toutes ces femmes donnait le ton de la vie intellectuelle dans tout le pays. Des gens apparents, un travail apparent, un pays apparent – seule la domination des bonnes femmes n'était pas apparente. Il y avait UN homme: Salopinowicz – mais on verra cela plus tard. Et par-dessus le marché, les Chinois communisés aux portes d'une Russie désorganisée et dépeuplée. « On s'y attendait », répétaient en tremblant de peur et de rage nombre de gens qui aimaient, ne fût-ce qu'un peu, leur bien-être. Mais dans le fond, ils se réjouissaient fort, quoique peu sincèrement. Ils avaient toujours dit que cela se passerait ainsi. « Est-ce qu'on ne vous l'avait pas dit... ? » Et alors?!

Maintenant, après le réveil, la soirée de la veille paraissait s'élever par-dessus Zypcio lui-même comme un mirage noir et menaçant, s'accumulant de l'autre côté de l'ancienne vie de rêve et se déversant en formes incertaines sur la portion d'existence où il se trouvait à présent; le début de celle-ci avait précisément en arrière-plan les plus étranges des mutations historiques, comparables seulement aux commencements de la révolution russe. Cet épisode-là avait été le

*déclenchement**, mais à présent l'humanité basculait vraiment sur le deuxième versant de son histoire. La chute de Rome, la Révolution française semblaient des jeux d'enfants à côté de ce qui allait suivre. Maintenant – ce petit instant précis qui fuit et ne reviendra pas – cet instant qui, selon la théorie de Whitehead¹, est asymptotiquement évincé par les événements achevés. « Le présent est comme une blessure – à moins qu'on ne le remplisse de volupté, peut-être... » Ainsi parlait avec un sourire innocent la princesse Ticonderoga en croquant un petit gâteau aux amandes, identique dans son essence à lui-même, Zypcio – la sensation du même goût, de l'idée de ce goût partagé entre deux gueules animales (il avait hier l'impression que tous étaient des bêtes déguisées, ce qui n'était pas loin de la vérité) condensait en lui le sentiment de l'instant présent, de la simultanéité et de l'identité, dont tout semblait plein à éclater. Rien ne trouvait place en soi-même. Et puis, pourquoi maintenant seulement? Ah! comme c'est embêtant! Parce que justement certaines glandes avaient éjecté leur sécrétion dans la pulpe interne de l'organisme au lieu de la laisser partir par les canaux habituels. « Est-ce que c'est à cause des yeux de cette vieille peau? » Il pensait à la princesse Irina tout en sachant qu'il commettait une *terrible* injustice, qu'il devrait bientôt se repentir (oui, se repentir – comme il abominait ce mot!) à cause de son amour pour elle, parce qu'il lui aurait dit cela – *cela à elle!* (Il frissonna à la pensée de l'hideuse, animale et un peu malodorante familiarité à laquelle ils devraient un jour en venir.) Il aurait dit cela avec cette cruauté de la jeunesse, qui anéantit les derniers restes de sucs desséchés chez les demi-vieux et vieillards en train de se cadavériser. Naturellement, il ne comprenait pas tout son propre charme répugnant: Zypcio (« Valentino, sculpturale créature », comme la princesse l'avait appelé hier, ce qui l'avait fait entrer dans une terrible colère contre elle), avec son nez court, si droit qu'il en était presque retroussé, son nez petit, charnu, fendu par le milieu, mais pas du tout aplati, avec ses lèvres sanguines fermement dessinées aux lignes courbées en arabesques, mais absolument pas négroïdes. Il

1. Alfred N. Whitehead (1861-1947), philosophe, logicien et mathématicien anglais admiré de Witkiewicz.

n'était pas très grand (1,85 m environ), mais merveilleusement bien bâti et proportionné. Il y avait en lui en puissance toute une mer de souffrances pour des femmes qu'il ne connaissait pas encore. Et inconsciemment, toutes les cellules de son corps sain comme une langue de taureau s'en réjouissaient. L'âme s'élevait au-dessus de ces jeux olympiques des cellules (il n'y avait pas d'autre mot pour cela), l'âme un peu torse, anémique, même un tantinet monstrueuse et surtout absolument non développée (on ne pouvait rien en dire – peut-être un psychiatre, mais alors un bon – peut-être quelqu'un comme Bekhmetiev?). Mais il y avait heureusement de moins en moins de variétés sociales de ce type d'individu et même l'intégration de la totalité d'entre eux en un endroit donné n'aurait pu influencer sur la résultante du cours d'événements. Donc : hier encore, il dormait dans cette ancienne vie scolaire, même pendant cette petite soirée où, lui semblait-il, il représentait tout de même sans le vouloir toute la bière et la puissance des barons Kapen de Vahaz, présentement de Ludzimierz – mais aujourd'hui? Lui-même n'aimait pas la bière et le sentiment d'être un parasite sur le dos de malheureux (mais oui) ouvriers (même s'ils étaient noyés dans une *prosperity* à l'américaine, mais artificiellement polonaise, et perfectionnés jusqu'à l'absurde dans leur mécanisation) lui était pénible et douloureux. Il venait de choisir la littérature, parce qu'elle renfermait en soi la totalité de la vie et voilà que – crac! – son père faisait une attaque. Maintenant il était bien convaincu qu'il n'aimait pas du tout ce célèbre grand brasseur (« le roi du houblon », comme on l'appelait), c'est-à-dire pas du tout en comparaison de l'amour douloureux et pesant comme un fardeau qu'il portait à sa mère. Non, lui ne vivrait pas du calvaire (même inconscient) de demi-bestiaux pseudo-humains qui se tuent au travail, Dieu sait pourquoi. (Ah, comme ce serait facile d'en faire de purs esprits pleins de lumière! Mais pour cela il faut avoir des idées, et aussi se débarrasser de ces restes de l'ancienne Bourse, qui traînaient encore, dégoutants et puants dans les recoins de la misérable Âme polonaise, avec un grand Â.) Tout au plus pourrait-il recevoir un petit pourcentage (déjà un petit compromis) – sa mère et sa sœur aussi (le masque du compromis). Il est bon d'éviter à tout prix les contradictions avec soi-même après le « réveil ». Mais

aujourd'hui, cette résolution prenait un autre poids, elle englobait le passé endormi, réveillait en lui les échos de reproches jamais exprimés, faisait chanceler certains points stables : la maison, la famille, la mère et, comme détachée de la maison, la petite sœur de quinze ans, cette Liliane aux cheveux de lin, dont jusqu'ici il avait à peine remarqué l'existence. Toute la science scolaire, entre autres choses, se dissipait au vent, comme si elle n'avait pas été la science de l'école et de l'ordre, la seule vraie, mais une ineptie, qui pouvait être ainsi ou autrement, ou tout aussi bien ne pas exister. Encore un instant, un peu de patience, et la vie allait commencer : des saletés, des événements, des expériences intéressantes et de la pornographie. Ah ! assez ! Mais en quoi diable consistait ce changement ? Une inquiétude dans le bas-ventre, éveillée par le regard omniscient des yeux de la princesse, semblables à des turquoises dans une minable sertissure (Genezyp avait des yeux noisette – magnifique contraste), puis une légère humiliation à cause de cela : il devait être fonction de telles bêtises ! Les souvenirs de cette soirée étaient d'une étrangeté de qualité inférieure, comparés à l'instant qui venait de passer. C'est à présent seulement qu'ils s'organisaient en un rébus apparemment compréhensible. Des images défilaient devant lui comme en un mouvement de cinéma accéléré et des conversations se déroulaient aussi sous la forme de grosses pilules qui volaient comme des obus à travers les fourrés des significations conceptuelles. Oh, comme il saisissait leur sens tout autrement à présent !

Une soirée chez la princesse Ticonderoga

Un vautour aux yeux bleus sur un énorme canapé et une petite main étrangement molle, presque inconvenante dans sa mollesse. (« Si elle faisait ce que Toldzio avait essayé jadis dans le bois en ces jours inoubliables... » – quelque chose d'indécis passa soudain en son esprit – « Alors, c'est vers cela que nous nous dirigeons... ») Une petite main douloureusement timide et éhontée, omnisciente comme les yeux. Que n'avait-elle déjà touché dans sa vie, cette main, et qu'est-ce qui l'attendait encore? Mais déjà il parlait :

– J'ai passé prématurément mon baccalauréat. J'attends l'avenir comme on attend un train dans une petite gare de campagne. Ce sera peut-être un express international, mais peut-être également un petit tortillard omnibus, qui tournera sur une ligne locale faite de petites complications.

Les yeux de la princesse roulaient comme ceux d'un hibou, mais le visage était immobile. On sentait en elle tout « le regret de la vie qui s'enfuit sans espoir » – ça, c'était le titre de la valse qu'avait interprétée un instant auparavant Putricide Bâlezs, vêtu d'un frac, barbu, cheveux longs, légèrement bossu et bâti comme un bossu, longs doigts, boiteux en raison d'une jambe à moitié desséchée. Putricide Bâlezs, quarante-deux ans, était un compositeur génial et évidemment méconnu.

– Monsieur Putrice, jouez encore. Je veux contempler l'âme de ce garçon enveloppée de musique. Il est tellement ravissant qu'il en devient répugnant dans sa négligence intérieure, dit la princesse

d'un ton si désagréable que Genezyp manqua la gifler. «Ah, si je faisais cela! Je n'en ai pas le courage», hurlait en lui une petite voix enfantine. Les fauteuils enflaient, engloutissaient d'autres invités, qui paraissaient disparaître et se fondre dans un brouillard. Parmi eux se trouvait aussi le grand adorateur d'Onan, le cousin Toldzio, qui se morfondait déjà depuis deux ans dans une école pour jeunes corniauds diplomatiques. Il y avait Ticonderoga, tout vermoulu de l'intérieur et extérieurement vieillard avachi et croulant, et une multitude de dames du voisinage avec leurs fils et filles, et quelques banquiers et businessmen, toujours suspects et insaisissables dans leur essence – dont un véritable roi de la Bourse de l'ancien style, présentement exemplaire unique de ce type, qui faisait là une cure hépatique. Il devait se contenter des villes d'eaux du pays, car là-bas, dans les «véritables» endroits, se prélassaient les dignitaires bolchévistes du monde entier! En effet, aucun Polonais «de la majorité» n'avait le droit d'accéder à la *cultural reality* mondiale; il pouvait vivre d'illusion, mais seulement à domicile. Il y avait là également une orpheline, cousine éloignée de la maîtresse de maison, Eliza Baluchonska, probablement aussi princesse de quelque chose. C'était apparemment une personne fort insignifiante: de petites boucles blondes, de petits yeux tournés vers l'intérieur, et une rougeur de teint couleur d'aube automnale. Mais une bouche, une bouche... Genezyp ne pouvait même pas la percevoir convenablement dans l'état de développement actuel de ses instruments de connaissance. Et cependant quelque chose frémit en lui, dans ce centre des pressentiments où se blottissait l'avenir potentiel, sombre, peut-être horrible. «Voilà une épouse pour moi», dit en lui cette voix prophétique, dont il avait tellement peur qu'il la haïssait presque. Et pendant ce temps-là, au milieu d'un groupe de femmes un peu effrayées et amusées, le jeune (vingt-sept ans) Urban Mastur, le romancier, hurlait presque sur le fond sonore de la musique que jouait Bålezs, légèrement éméché.

– ... moi, je devrais m'exhiber avec ma connaissance de la vie devant ce public que je méprise, envers qui j'éprouve une répulsion aussi forte que devant des vers dans un fromage pourri? Devant cette hideuse populace abêtie par le cinéma, le dancing, le sport, la radio et les librairies de gare? Moi, je devrais écrire pour leur amusement

des romans « ferroviaires », pour pouvoir vivre ? Pour eux, jamais, pour ces... (on sentait nettement qu'il se retenait à grand-peine pour ne pas jurer abominablement – les mots « fils de pute » étaient suspendus dans l'air) pour ce ramassis de platitudes et prostituées ! – Il s'étrangla en avalant de travers la bave de la rage et de l'indignation.

Information : La spécialité de la princesse était les artistes méconnus ; elle les aidait même souvent matériellement, mais jamais bien au-delà du point dit de « non-crevaison-de-faim », sinon ils auraient évidemment cessé d'être méconnus. Par contre, elle ne pouvait souffrir les gens connus et reconnus de ce milieu, car elle les considérait, on ne sait pourquoi, comme une vivante insulte au sentiment qu'elle avait de sa naissance. Elle aimait l'art, mais elle ne supportait pas qu'il « fasse l'important », comme elle disait. C'était drôle, cette phrase, quand on pensait que toute création artistique avait presque complètement disparu. Peut-être que justement chez nous quelque chose couvait encore, en raison des rapports sociaux anormaux et artificiels, mais en général – grands dieux !

– Non, je ne serai pas leur bouffon – continuait à glapir Urban. Il s'étrangla et cracha du poison. – J'écrirai des romans, puisque dans l'art *véritable* il n'y a plus rien à faire, mais des romans *mé-ta-phy-si-ques* ! Comprenez-vous ? Assez de cette pouilleuse « connaissance de la vie » : je laisse cela à ceux qui sont dépourvus de talent et qui espionnent la médiocrité et la reproduisent avec volupté. Mais pourquoi font-ils cela ? Parce qu'ils ne peuvent s'imaginer personne au-dessus d'eux-mêmes. Ils n'ont pas pu créer des types supérieurs et parvenir à les contempler avec ce qui est appelé « le sourire serein et pseudo-grec de l'indulgence » par les critiques-parasites, du haut de la constatation que tous sont des cochons et moi aussi (ce que je leur pardonne et que je me pardonne aussi). Au diable, une fois pour toutes, la Grèce tout entière et cette vomissure pseudo-classique réchauffée. Ah non ! Chez eux, chez ces criticâtres, ces ténias, ces trichines logés dans le corps de l'art agonisant, cela s'appelle objectivisme et ils osent à ce propos évoquer Flaubert ! Non ! Vous le voyez d'ici, cet auteur pseudo-objectif, au sourire cochon, pataugeant dans la vulgarité

générale, qui se balade en personne parmi ses créatures – ha! cela s'appelle de la création artistique: espionner par le trou de la serrure ceux qu'on a le droit d'espionner, car les gens des hautes sphères ne se laissent pas espionner par n'importe qui, donc comment les décrire? Donc, voilà notre auteur qui se balade là-dedans comme un vrai membre de la compagnie; il trinque et est «à tu et à toi» avec eux, ivre de cette manie malsaine et inutile de s'abaisser, il se confie à des gens qui sont même indignes d'être ses héros – et cela se nomme objectivisme! Et cela se nomme une littérature de grande valeur sociale: on montre les défauts de divers salopards, on crée de petits types positifs artificiels et aussi consistants que du papier, qui ne sont pas capables de renverser un résultat négatif pour le changer en un optimisme d'ailleurs plat et fondé sur l'aveuglement. Et c'est d'une telle racaille qu'on chante les louanges!...

Il avala encore une fois de travers et demeura un moment dans une pose pleine de désespoir, après quoi il se remit à boire.

Après un frénétique tambourinage final, Bâlezs s'arracha au Steinway fatigué; il suait, son plastron était humide et ses cheveux étaient hirsutes et emmêlés. Ses yeux flamboyaient d'une lueur *bleu électrique**. Ne se possédant plus, il s'avança vers la princesse d'un pas chancelant. Genezyp était assis à côté d'elle – déjà la mutation commençait en lui. Maintenant, il savait qui lui indiquerait la voie de sa vie future. «Quoique, qui sait si je ne préférerais pas aller avec les autres», pensait-il vaguement en évoquant l'image nébuleuse de la débauche officielle, défendue par son père et inimaginable même par approximation. Quelque chose se déchira en lui comme un morceau de toile – seule la première traction fut douloureuse (c'étaient des pattes animales qui faisaient cela en lui, commençant par le creux de l'estomac, puis poursuivant jusqu'au bas du ventre, là...), ensuite cela alla de plus en plus vite avec une redoutable rapidité. C'est à cet instant-là qu'il perdit son pucelage et non le lendemain, comme il se l'imagina plus tard.

– Irina Vsevolodovna, dit Bâlezs sans accorder la moindre attention à Genezyp, je dois revenir à vous non comme un humble substitut érotique des temps révolus, mais comme un conquérant. Laissez-moi aller une seule fois là-bas, dans cette chambre close

– une fois – et ensuite je te conquerrai pour toujours, tu verras. Tu ne le regretteras pas, Irina Vsevolodovna, gémit-il douloureusement.

– Retournez chez votre rustaude. (Par la suite, Genezyp apprit que la femme de Bàlezs était une montagnarde encore jeune et jolie, qu’il avait épousée pour son argent et son chalet. Du reste, au début, elle lui plaisait même un peu.) Vous au moins, vous savez ce qu’est le bonheur, cela doit vous suffire – murmura la princesse avec un sourire courtois. Et pour votre musique, il vaut mieux que vous souffriez. Un artiste, un artiste *véritable* et non un moulin surintellectualisé qui moud automatiquement toutes les variations et permutations imaginables, ne doit pas craindre la souffrance.

Genezyp sentit en lui comme un polype féroce qui s’attachait aux parois collantes et enflammées de son âme et qui grimpa de plus en plus haut (dans la direction du cerveau, peut-être?) en chatouillant au passage des endroits jadis insensibles, d’une manière voluptueuse et impitoyable. Non, il ne souffrirait pas pour rien. En cet instant, il se sentait un vieux débauché, comme le père de Toldzio, le comte Porayski, frère de sa mère (encore tellement « galicien », un spécimen des temps immémoriaux). Jadis il avait rêvé d’être une canaille blasée de cette sorte; maintenant, bien qu’il n’eût à ce sujet aucune sorte d’information, l’image d’un tel avenir le remplissait d’une crainte répugnante. Le temps courait à une vitesse folle. Tel de Quincey sous l’influence de l’opium, Zycio vivait pour le moment des centaines d’années comprimées en quelques secondes, comme si c’était de la durée condensée en pilules sous l’effet d’une pression insensée. Tout était désormais irrévocablement décidé. Il était certain de pouvoir tirer de rien une force qui maîtriserait ce monstre de femme qui s’étirait discrètement d’un mouvement gracieux sur le canapé face à lui. Il savait qu’elle n’était plus de première jeunesse, quoiqu’elle eût par moments l’air d’une petite fille – trente-huit à quarante ans – c’était justement ce manque de fraîcheur et l’omniscience de cette splendide hyperfemme qui, en ce moment, l’excitait à en perdre connaissance. Le temps de se retourner et il était déjà sur ce versant de la vie interdit par son père. Et en même temps cette pensée froide: je dois devenir un homme mauvais.

Bàlezs reniflait ostensiblement, penchant son hideux nez épaté par-dessus l'épaule dénudée de la princesse. Il était extraordinairement repoussant et pourtant on sentait en lui la force refrénée du plus vrai des génies. À cet instant il semblait à Zypcio être un des chiens en laisse de ses jeunes années. Mais ce chien-là, il n'aurait pas voulu le délivrer – non, qu'il ronge son frein – il y ressentait un plaisir répugnant, criminel, malodorant au point de se sentir mal. (La seule présence de cette femme faisait émerger en tous les hommes ce qu'ils avaient de pire, de plus sordide. Ils grouillaient de monstruosité comme une charogne de vers.) Et tout cela sous le prétexte d'une petite soirée artistique, avec quelques spécimens de bouffons, pour l'amusement de la « haute » société. Même Zypcio qui, un instant auparavant, était encore presque un enfant innocent, était déjà lui aussi un candidat-cadavre-psychique en décomposition pour le divertissement d'un corps de femme inassouvi. L'ancien petit garçon bon et pur se heurtait désespérément à l'intérieur de lui comme un papillon contre une vitre, anxieux d'échapper aux horreurs qui l'attendaient. Le plaisir ! Être une bête brute oublieuse de la dignité humaine qui lui avait été inculquée a) par son père pendant les vacances, b) par madame Czatyrska, une aristocrate déchue, avec des prétentions principes, chez qui il avait été en pension, c) par les professeurs et d) par les lugubres camarades à l'âme particulièrement élevée que le directeur en personne lui choisissait à la demande de son père. Oh ! cette humanité ennuyeuse et fade qu'on lui imposait d'autorité, comme il la détestait ! Il avait sa dignité à lui et, à son avis, elle n'était pas pire que l'autre. Mais il devait la dissimuler, car « les autres » l'auraient foulée aux pieds et étouffée dans l'œuf. Sa dignité était l'incarnation de la révolte : lâcher tous les chiens en laisse, disperser les ouvriers de son père après leur avoir distribué toute la bière, délivrer tous les prisonniers et tous les fous – alors il pourrait aller par le monde la tête haute. Et ici brusquement la négation de tout cela sous la forme de cette femme impudique et le plaisir trouvé précisément dans cette négation. Mais pourquoi donc symbolisait-elle le contraire des anciens idéaux, les siens et ceux qui lui étaient imposés ? Est-ce qu'il pourrait « apprendre la vie » avec elle, tout en restant le même ? Effroyable, mais délicieux – il n'y avait rien à y faire.

Sa noblesse (cette chose simple qu'on ne peut décrire) et son idéalisme (la foi en de vagues « choses élevées », représentées par le cercle central dans le schéma imaginaire de son « moi »), soulevés par une lame de fond, se heurtèrent à la digue de l'animalité féminine, à la fois ciselée d'une manière toute personnelle et existant de toute éternité, hérissée des diverses armes au sexe, tels les canons d'un char ou d'une forteresse. Pourtant, à la base de n'importe quel début dans sa vie, il y avait toujours son père, ce brasseur obèse avec sa moustache grisonnante *à la polonaise**. Il aurait bien pu ne pas l'autoriser à se rendre à ce *Kinderball*¹, comme il appelait la soirée chez la princesse. Mais non – c'était lui-même qui l'avait poussé dans ce tohu-bohu de débauche et de jouissance, c'était lui qui avait insisté pour qu'il y aille, dès qu'il s'était senti mieux après l'attaque. Peut-être voulait-il ainsi l'éloigner de ses rêves de littérature? Mais aussi, pouvait-il être une autorité, en parlant de la situation prééminente de sa nation dans le cortège de la civilisation (mais sous certaines conditions: organisation du travail, abandon du socialisme, retour à la religion, catholique évidemment)? Comment pouvait-il aujourd'hui se considérer comme un des élus, quand il se passait de telles choses dans le monde entier, ce vieillard pseudo-sous-préfectoral, jouissant immodérément de la vie et poussé comme un champignon monstrueux sur le marécage de l'injustice et de la misère de ses ouvriers qu'il exploitait au maximum, selon les principes de cette même organisation du travail, leur faisant croire que dans deux cents ans, ils atteindraient le bien-être fordien, qui du reste avait pris fin depuis longtemps là-bas. (Il était apparu que les gens n'étaient pas après tout un tas de bétail et qu'il leur était difficile de vivre sans idées. Et toute la glorieuse Amérique avait éclaté comme un horrible gros abcès. Tout alla peut-être un peu plus mal pour eux après cela, mais ils savaient au moins, bien que pour un temps très court, qu'ils n'étaient pas des automates dans les mains d'automates identiques, mais un peu plus malins. Et puis, de toute manière, tout se terminerait partout de façon identique, c'est-à-dire par la mécanisation complète – à moins qu'il

1. En allemand: « bal d'enfants ».

n'arrive un miracle.) Zypcio ne pouvait supporter la vue de ces travailleurs sans avoir des frissons de dégoût et un malaise dans les tripes inférieures. (Et pourtant, s'il y avait là-dessous quelque chose d'érotique? Érotomanie? Non – mais il ne faut pas se cacher la tête sous l'oreiller quand des brigands égorgent le voisin.) Les voilà justement qui s'avançaient comme une colonne de fourmis sur la route menant des usines au «palais», dans l'obscurité bleue du soir d'hiver qui s'éteignait, entrecoupée par les faisceaux de lumière violette des lampes à arc. L'incommensurable tristesse des contradictions à jamais inconciliables, celles de l'existence de l'individu et de l'espèce, se leva en lui à cette vue (semblable à une carte postale d'un autre monde), puis s'estompa au moment où il se rappelait les paroles du jeune écrivain Urban Mastur.

– ... je ne serai pas un clown, avait répété Mastur avec un entêtement d'ivrogne. Je fais cela uniquement pour poursuivre les desseins secrets de mon propre développement intérieur. Je suis empoisonné par des choses non dites, dont je puis seulement prendre conscience en écrivant un roman. Ce sont elles qui, en se décomposant dans mon cerveau, produisent la ptomaïne de la confusion, de la paresse et de l'impuissance. Je dois voir ce qu'il y a derrière cela. Qu'une bande de bestiaux à demi mécanisés, indignes d'une véritable création artistique, mais avec la prétention d'être des demi-dieux et peut-être quelques sages en voie de disparition, que je ne connaîtrai pas personnellement, que tous ceux-là me lisent, qu'est-ce que cela peut me faire à moi, à moi? Je n'ai pas l'intention d'être un producteur d'injections fortifiantes pour sentiments nationaux agonisants ou pour instincts sociaux en dégénérescence, pour tous ces vers en train de crever sur la charogne pourrie de la magnifique brute des siècles passés. Je ne veux pas décrire ces hommes de l'avenir qui exhalent le vide d'une santé bestiale. D'ailleurs, que pourrait dire d'eux un homme vraiment intelligent? De ceux-là qui entrent dans leur destin comme une épée dans le fourreau ou un bijou dans l'écrin. Une fonction idéalement adaptée à l'instrument n'a rien d'intéressant du point de vue psychologique, et de nos jours un roman épique est une fiction d'écrivassier stérile. Mais ce qui est plus intéressant que n'importe

quoi, c'est l'inadaptation *absolue* (!) de l'homme à la fonction de l'existence. Et cela n'apparaît que dans les époques de décadence. C'est alors seulement qu'on aperçoit les lois métaphysiques de l'être dans leur atrocité toute nue. On peut me reprocher de créer des gens sans volonté, des oisifs, des analytiques incapables d'un acte. Que de moins intelligents que moi s'occupent d'autres types, même avec leurs aventures tropicales et leur sport! Moi, je ne décrirai pas ce que le premier idiot venu peut voir et raconter. Moi, je dois pénétrer dans l'inconnu, jusqu'au fondement essentiel de ce que les imbéciles superficiels voient et dépeignent sans peine. Je veux rechercher les lois de l'histoire du monde non seulement ici, mais partout où il y a des créatures pensantes. Je n'ai pas l'ambition de dépeindre la vie dans sa totalité, car cette totalité est ennuyeuse, comme un exposé de la théorie d'Einstein, ce dernier grand penseur de la physique, est ennuyeux pour ma cuisinière.

Bàlezs cessa de renifler l'épaule de la princesse et s'étira, accentuant ainsi la monstruosité de sa constitution difforme.

– Et pourtant tu seras un bouffon, Urban Mastur, proféra-t-il.

Il prenait une dimension gigantesque, dominant tout ce salon de la vision colossale de son propre futur. (Même la princesse Irina Vsevolodovna fut impressionnée et le regarda soudain comme s'il était un autre: comme si dans le superlupanar d'une métropole cosmique, il se trouvait sur une pyramide de filles nues ou superbement vêtues, dans toute la gloire due à l'inventeur d'un nouveau stupéfiant, après l'épuisement de toutes les cocaïne, peyotl et apotransformine. Comme si elle-même était à ses pieds (dont l'un était desséché – de ce pied ses ennemis disaient qu'au moins ce monstre puerait moins si on l'en amputait). Lui aussi était nu, il montrait des jambes velues, tordues, avec de hideux pieds de grenouille. À genoux et à plat ventre devant lui, les adeptes-toxiques de son poison se vautraient dans les dernières convulsions du délire.)

Information: Tout cela était une grossière exagération. Presque plus personne n'avait besoin de l'art. De rares maniaques entretenaient ce snobisme à grand effort dans certains cercles fort limités.

Bàlezs, bienfaisant empoisonneur de spectres subclaquants, souriait diaboliquement, enivré du triomphe et de la gloire dont débordait tout l'espace aux alentours. Des vagues d'éther filaient vers l'infini ou bien des champs magnétiques verticaux s'étendaient en largeur (aucune importance – cela n'intéressait plus personne à l'exception de quelques physiciens-théoriciens en voie de disparition), portant dans l'espace mort interplanétaire des vagues de sons extraites de son âme sale et ténébreuse de presque vieux monsieur (plutôt de demimonsieur péquenot) se rassasiant trop tard de la vie. Bàlezs continua en s'adressant à l'écrivain, qui tombait dans une prostration complète :

– Rien ne te protégera de la bouffonnerie, quoi que tu penses de toi-même. La vérité sur toi-même est-elle ce que tu t'imagines, ou bien ce que tu es effectivement dans la société qui s'enchevêtre selon des lois métaphysiques transcendantes ? Les artistes ont toujours été les bouffons des grands de ce monde et ils le resteront, du moins tant que des déchets de cette ancienne grandeur se promèneront par le monde, comme les princes Ticonderoga ici présents dans leur propre palais. (La princesse manqua mourir tant son amour-propre était flatté. Elle aimait l'audace en société chez ses invités de catégorie « inférieure ». Elle se régala de leurs impertinences, elle les collectionnait et les inscrivait dans son « petit journal », comme elle appelait ce ramassis d'impudents épanchements masculins.) Tu peux t'imaginer que tu écris pour ton propre approfondissement, mais socialement tu n'es qu'un saltimbanque qui amuse cette élite à l'âme accablée d'ennui par l'assouvissement de tous ses désirs, cette ex-élite qui n'est plus maintenant qu'une racaille et qui par miracle se maintient encore à la surface chez nous, comme une écume sale sur le courant violent de la nouvelle humanité naissante. Moi, je me rends compte de cela et je ne pourrais pas être autrement, mais toi...

– Je ne veux pas connaître la société. Je dois vivre dans cette boue, mais je m'en isole, s'écria à nouveau Mastur avec une passion subite. À moins que ce ne soit une société idéale et pas notre démocratie mensongère. Peut-être là-bas, en Occident ou en Chine...

– Ne considérons donc pas la société, si tu le veux absolument, mais l'essence même de l'homme – en dehors de toute illusion personnelle en tout cas – par rapport aux siècles futurs. Il ne faudra

pas attendre le jugement dernier ; dans deux cents ans, chacun de nous sera tel qu'il est, sans jolies robes, sans les ornements variés qui lui étaient indispensables pour vivre, sans charme personnel.

– Vous surtout, monsieur Putrice, interrompit perfidement la princesse.

Bàlezs ne la regarda pas.

– On saura alors ce qu'on pouvait réaliser avec ce charme personnel. Du reste, cela n'est pas mauvais, même dans la sphère de l'art, sans parler de la vie des politiciens, des conquérants et autres transformateurs des valeurs réelles. Ah, si je n'étais pas un bossu avec une jambe sèche comme un bâton...

– Nous savons tous comment vous vous efforcez de vous prouver la force de votre âme et de vos combinaisons sonores. Mais justement, c'est une affaire un peu louche, cette force d'âme. S'il n'y avait pas la valeur émotionnelle des sons eux-mêmes...

– Vous voulez parler, madame (Bàlezs ne donnait jamais leur titre aux personnes titrées), de ces garçons prétendument séduits par moi. (L'homosexualité était admise depuis longtemps et à cause de cela avait beaucoup régressé.) Ces éphèbes qui remplacent pour moi toute une vie déçue ? dit Putricide brutalement, comme s'il vomissait sur le magnifique tapis ruthénien. Oui, je n'ai pas besoin de me cacher. (Une brume de puissance lubrique assombrit son visage ; il était presque beau.) C'est mon seul triomphe, lorsque moi, répugnant infirme, sans l'ombre d'un véritable désir, je souille un pur, beau...

– Assez !

– Et lorsque ensuite il retourne chez les filles, moi je suis déjà au-delà de tout cela et je peux alors m'enfoncer dans mon univers de pure construction de sons, où je suis serein comme Walter Pater lui-même, au-delà de cette répugnante et lugubre sexualité, au-delà du hasard de tels moments – je suis dans le royaume sans qualités de l'absolue nécessité dans l'arbitraire ! Car y a-t-il rien de plus terrible que cette heure entre deux et trois heures de l'après-midi, quand on ne peut rien se cacher à soi-même et que l'horreur métaphysique toute nue perce comme un croc les ruines des illusions quotidiennes, à l'aide desquelles nous tentons de tuer le non-sens

d'une vie sans foi... Ô Dieu! – il se cacha le museau entre les mains et resta immobile.

Les invités effrayés hochaient la tête en pensant: «Que peut-il bien se passer dans cette tête chevelue, juste à côté de nous?» Et pourtant il n'y en avait pas un qui n'enviât à Bâlezs ce monde inconcevable (même s'il était imaginaire et ne rapportait aucun revenu), dans lequel il vivait «comme ça», librement, comme eux sur cette île de galimatias attardé pseudo-fascisto-fordien, fatigante par son bien-être même. La princesse caressait la tête de Bâlezs, perdue dans la contemplation de sa propre vieillesse. Soudain, quelque chose s'était tordu en elle. Elle avait connu de pareils instants par milliers et les craignait épouvantablement.

Genezyp ne comprenait en réalité rien du tout, mais ses entrailles continuaient à se déchirer à l'infini. Il buvait pour la première fois de sa vie et de drôles de choses commençaient à se passer dans sa tête et dans tout son corps. Et cependant tout restait comme sur une petite image: *interesselose Anschauung*¹. Cet instant était détaché du passé et de l'avenir, soustrait au jugement des idéaux-tumeurs qui lui avaient été greffés; il s'enfonçait à reculons dans l'infini, là où se trouvait encore une autre personne, un jeune dieu (à l'instant d'avant, c'était la princesse): «L'arc-en-ciel était à sa ceinture, la lune à ses pieds» (Miciński², *Isis*). Une infernale joie d'irresponsabilité: soudain il comprenait les derniers mots de Bâlezs, «nécessité dans l'arbitraire»; quelle profondeur dans ces paroles. «C'est moi cela, c'est moi», murmura-t-il gaiement. Il se voyait lui-même comme de l'autre côté de la réalité, au-delà d'un fleuve pareil au Styx d'une gravure de Doré. Il était superbe dans sa beauté parfaite et sur le fleuve flottaient des désirs terrestres noyés, tels des tripes ensanglantées. (Mais tout cela n'était pas encore comme ce qui se passait maintenant.) C'était arrivé. Il regretta son ancienne inconscience, alors qu'il était déjà trop tard pour tout. Il eut une nostalgie insensée de l'époque vraiment irresponsable de la discipline enfantine, avec son monolithisme qui ne

1. En allemand: «contemplation désintéressée».

2. Tadeusz Miciński, poète, dramaturge et romancier (1873-1918), l'un des auteurs favoris de Witkiewicz, qui a dédié *L'Inassouvissement* à sa mémoire.

reviendrait plus. En même temps, on aurait dit que la dernière enveloppe de fausseté et d'illusion tombait de son père (il agonisait peut-être en ce moment après son attaque?) et une pousse nue indécente comme une asperge ou un jeune bambou surgit du fumier humide et fumant. Ce dieu au lointain, c'était lui-même, et cette pousse stupide aussi – il était devenu double «dès cet instant et à jamais». À nouveau il ressentit tout cela à l'intérieur de lui: l'étrangeté était en lui-même: le monde, le salon, les demoiselles, la vieille débauchée – son sourire aiguisé par le regret forcené de la cochonnerie féminine passée, de sa domination de «ces épouvantails malins-stupides» (elle n'appelait jamais autrement les hommes en pensée) – *tout cela était en lui*. Pendant une seconde, il douta totalement de la réalité de toute cette fantasmagorie. Il était seul et se sentait voluptueusement bien. Il ne savait pas que des yeux de jeune fille le contempaient, qu'ils voyaient tout et voulaient le sauver – les yeux d'Eliza. En regard des mutations intérieures bestiales qu'il endurait, c'était comme la piqûre d'un moustique sur une jambe broyée. Si seulement il avait pu se détacher des yeux de cette femme et regarder dans l'autre coin, près du piano, toute la vie aurait semblé autre. «Pourtant c'est humiliant, cette prédestination en la personne d'une bonne femme, car évidemment ce sont des êtres inférieurs» – voilà ce qu'il aurait pensé il y a cinq ans encore, quand il fuyait les embrassades de quelque soubrette perverse, ce qui lui était d'ailleurs complètement sorti de la mémoire. À présent il ne pouvait plus penser de la sorte. (Mais que représentaient ces petites impressions ivres en comparaison de l'éveil de l'instant présent? Maintenant seulement il semblait tout savoir, mais combien y avait-il encore devant lui d'instant semblables, de degrés de plus en plus élevés [ou de plus en plus bas, cela dépend du caractère de l'ensemble des combinaisons, de son exposant dans la sphère éthique] d'initiation dans le mystère du monde?)

Mais la princesse tourna vers lui des yeux qui savaient tout du plaisir et du tourment et le lécha tout entier de ce regard: il était à elle. «C'est elle qui m'introduit là-dedans», pensa-t-il avec terreur, et soudain il sentit à côté de lui la présence vivante de sa mère, comme si elle était là pour le défendre contre cette superfemme dénaturée. Pourtant, cette mère chérie était tout à fait semblable à

ce démon – sinon réellement, du moins en puissance. Elle aurait pu être une pareille débauchée – et alors? «Rien – je l'aimerais autant, pensa-t-il avec une grandeur d'âme un peu forcée. Quand même, c'est une chance que cela ne soit pas le cas.» Il sentit la jalousie de la mère et le terrible secret de la maternité (ce droit qu'elle avait sur lui), mais il n'y avait là-dedans aucun sentiment de reconnaissance. Malgré tous les liens apparents, il était tombé de quelque part sur cette terre par hasard (le plus terrifiant des hasards, car il est inéluctable, voilà le mystère) et personne n'en était responsable, même pas sa mère et encore moins son père. La source de son existence, cette suite de tragédies compliquées de tant de corps et d'âmes en désaccord avec eux-mêmes et entre eux (et tout cela pour fabriquer un tel dégénéré) lui devint compréhensible pour un instant. «C'était cela que je devais être, une fois dans toute l'éternité, tout juste cela ou rien du tout.» Il eut l'intuition de l'impuissance du concept de causalité face à l'existence: le sentiment du caractère statistique de toute la physique et de la «dérivation» du concept de causalité psychologique à partir de deux sources: la nécessité logique et la physiologie, qu'on pouvait, à la limite, réduire à la physique. Mais cela, il ne le *savait* pas, il devait l'apprendre un peu plus tard. Et juste à côté: la mort, la plus grande sanction de l'existence individuelle. Seulement à ce prix... Il continua de penser à sa mère: «Si elle était morte, elle me défendrait; vivante, elle ne m'est d'aucune aide. Elle est trop humaine, quotidienne, imparfaite et pécheresse dans le sens ecclésiastique. Pourtant, elle a dû faire ce genre de chose avec mon père... Brrr...» D'avoir compris cette terrible vérité, non enfantine, lui semblait-il, il se sentit fier. Et c'est déjà en tant que «vieux» qu'il s'abandonna au regard de l'autre et qu'avec gêne il lui dit (avec les yeux seulement): «oui». Et il fut terriblement honteux, horriblement, comme un gamin, indignement. Elle, se tournant vers les invités, se poulécha la lèvre triomphalement, du coin acéré et rose de sa petite langue de chat. La garce sensuelle qui avait été martelée sur toutes les enclumes savait déjà que la proie était sienne. Et tout son corps savant frémit, tandis qu'elle ravissait déjà en pensée la virginité de ce joli garçon qui ressemblait à Rudolph Valentino. Même Urban Mastur, qui avait depuis longtemps cessé d'être son amant et l'avait vaincue

(ou plutôt avait vaincu sa science érotique), ressentit une brusque secousse des couches inférieures. S'il pouvait la posséder maintenant, tout de suite, avec ce sourire et ce désir de l'autre, désespérément froide – oh, quelle volupté ce serait! Mais ce petit désir soudain passa rapidement. Par contre, Bâlels se vautrait dans le désespoir sexuel comme dans une fosse à purin. «Créer d'abord en soi une force sans vergogne / pour pouvoir se passer de ces charognes», il marmonnait les vers d'un jeune hyperréaliste sans talent, l'un de ceux qui relient des mots à l'aide de la colle de la déformation perverse du sens et non par l'inspiration. L'ermitage du prince Basile émergea de sa mémoire, du temps où ce noble personnage appréciait encore les drogues, n'en étant pas encore arrivé à la dernière de toutes, qui a nom mysticisme. Mysticisme et non religion. «La religion est la plus profonde des vérités. Et tous ses dérivés ne sont plus de la foi, mais un attrape-nigaud pour âmes faibles, incapables de regarder dans les yeux leur propre vide métaphysique. Plus rien à voir avec la religion. Et certains le savent et s'empoisonnent consciemment par ramollissement de l'âme, manque de volonté de la vérité et peur de l'absurde que révèle toute vérité définitive, si on ne l'enferme pas hermétiquement dans des concepts-limites. Mais tout le monde ne peut pas se permettre le luxe de concepts-limites.» Voilà ce qu'avait dit un jour Bâlels à Basile. Et cependant quel délice ç'avait été, lorsque, loin, loin au-delà du vert céladon, s'était étiré le pays illimité de la «Galette Noire»... C'est ainsi que se nommait cette terre, sur laquelle le moi non spatial avait semblé échouer, après avoir traversé l'océan menaçant, mais fini, du néant complet – ç'avait été un miracle. C'était là qu'ils avaient abouti avec peine pour la dernière fois trois ans auparavant, après avoir absorbé un litre d'éther à eux trois (le troisième était le logicien Afanosol Bum, dit Boum). Mais la stérilité de ces mondes aux confins de la conscience, ces petites excursions tout juste plaisantes dans la région du néant actualisé et de la solitude absolue *presque* métaphysique, et l'impossibilité de les utiliser pour sa sphère personnelle fermée d'autoconstruction de sons avaient dégoûté Bâlels de ce procédé d'ailleurs défendu. De plus, sa femme avait solidement cogné sur sa face velue lorsque, le lendemain, il avait exhalé l'odeur répugnante de ce poison stérile. C'est ainsi que,

pour deux motifs qui n'avaient rien de commun, Bâlezs avait renoncé au dernier des stupéfiants de catégorie supérieure et s'en était tenu au bon vieil alcool : celui-là agissait directement sur son pouvoir créateur, il était même fertilisant, sans compter la colossale facilité technique qu'il offrait en permettant la condensation de l'insaisissable vision musicale. Ce n'est pas pour rien qu'un certain hyperconstructiviste moscovite avait dit de Putricide : *Etot Bâlezs pichet kak khotchet* – ce Bâlezs écrit comme il veut. Il n'y avait pas une seule combinaison visionnaire de sons que ce volcan métaphysique enfermé dans une petite pastille n'eût décomposée en un symbolisme intelligible rythmique ou sonore. Mais cela aussi devait bientôt appartenir au domaine des miracles disparus à jamais – l'assouvissement vital brisa ce superbe talent, qui croissait proportionnellement à la disproportion entre le désir et sa réalisation. La princesse avait raison, comme toutes les « précieuses » de son époque.

Subitement, Genezyp fut soulé au point de perdre conscience. Il discutait de quelque chose avec la princesse, lui promettait quelque chose – il se produisait des choses incommensurables, même si avait pu exister cette fameuse « mesure psychique de Lebesgue », cette possibilité de différencier les ultimes, les plus minuscules déviations du psychisme humain. Le monde paraissait éclater d'auto-inassouvissement définitif. Des « morceaux d'âme » se déchiraient en lambeaux et étaient transportés vers des régions inconnues par un tourbillon enflammé d'alcool mêlé de cervelle de jouvenceau. À un certain moment, Zypcio se leva, quitta la pièce comme un automate, s'habilla et sortit du palais en courant. Il était grand temps. Il vomit horriblement. Un moment plus tard, un tourbillon de neige dure granulée l'assailit sur le Plan des Grains. Mais il ne s'était pas encore éveillé ce soir-là – il n'avait pas encore compris l'horreur dernière des instants qui ne reviendront plus.

Son père mourut au petit matin. Il aurait pu encore vivre deux ou trois jours. Il se passa une chose terrible (mais pour qui ? pour quelques vieilles tantes peut-être) : avant que le vieux ne fût mort, il avait déjà complètement cessé d'exister pour Genezyp.

Le vent hurlait et sifflait en enveloppant le palais du brasseur dans les nattes virevoltantes de cette tempête qu'on appelle « la

Mère Bourrasque». Dans le cabinet vert sombre du vieux Kapen se trouvait seulement l'infirmière, mademoiselle Ela. Genezyp embrassa la patte molle de son père mourant sans la moindre émotion.

– Je sais que tu dois devenir son amant, Zypcio, éructa le vieux. Elle t'apprendra la vie. Je le vois à tes yeux, pas besoin de mentir. Que Dieu te garde, car aucun mortel ne sait ce que cette vipère pense vraiment. Il y a quinze ans moi aussi j'ai été une de ses grandes flammes, lorsque je brillais à la cour de notre très regretté souverain. (La Pologne avait été un royaume pendant quelques années, mais ce n'était pas du tout sérieux. Des Bragance ou quelque chose de ce genre. On les avait jetés comme des ordures.)

– Monsieur le baron, du calme, murmura Ela d'un ton suggestif.

– Silence, vous – incarnation de la mort. Le néant personnifié, cette Ela. Je sais que je vais mourir, mais je vais passer le pont joyeusement, parce que je sais tout aussi bien que rien de nouveau ne m'attend de l'autre côté. J'ai joui de la vie, tout le monde ne peut en dire autant. Dans l'expansion comme dans la culmination, en un mot la création, voilà. Mon avorton de fils n'est pas fort réussi, mais après ma mort je vous le secouerai encore, parole d'honneur : j'en ferai de la chair à saucisses !

Genezyp se raidit. Pour la première fois, il voyait en son père non ce vieillard menaçant, proche, aimé – rageusement aimé, avec les dents serrées – mais quelqu'un d'autre, un passant inconnu, presque indifférent – cela, c'était l'essentiel. Et cependant il lui était à cet instant beaucoup plus sympathique. Maintenant il pourrait devenir l'ami de son père ou le haïr pour toujours ou partir, indifférent. Il était pour lui un monsieur étranger, un X à la place duquel on pouvait mettre n'importe quoi. Zypcio le contemplait d'une distance infinie, qui était engendrée par la mort prochaine, la première mort de sa vie.

– Donc tu me pardonnes, papa, et je peux faire ce que je veux ? demanda Zypcio presque avec tendresse.

Savoir que son père avait été jadis l'amant de la princesse le rapprochait de lui, mais d'une manière que, sans savoir pourquoi, il trouvait vilaine et honteuse.

– Oui, dit le vieux Kapen et avec un certain effort il éclata d'un rire cruel et bestial et ses petits yeux verts clignotèrent dans leurs

plis de graisse avec l'intelligence froide et la méchanceté terrifiante d'un rhinocéros. Un monstrueux vieillard sorti d'un rêve longtemps oublié : des genévriers dans lesquels, dans la pénombre du soir, sifflait un petit vent pénétrant et sous eux, ramassant des brindilles, un vieillard au visage invisible – on ne voyait et on n'avait le droit de voir que sa barbe, le reste n'était pas de ce monde. Il savait ce qu'il faisait, le vieux, en laissant son fils libre, et pourtant il avait fait un mauvais calcul. Toute l'envie qu'avait Genezyp de faire des études littéraires tomba d'un seul coup. Il se trouvait psychologiquement nu, tremblant de froid, de manque de sommeil, d'abus de boisson et de fièvre post-érotique. L'avenir tempétueux et multiplement ramifié lui barrait la vue de l'instant présent, qui rapetissait comme s'il était vu par le mauvais bout d'une lorgnette et disparaissait presque sous le sens caché et menaçant des événements qui approchaient et étaient déjà potentiellement digérés.

– Au revoir, père, je dois aller dormir, dit-il durement et impoliment, et il sortit.

– Quand même, c'est bien mon sang, souffla le papa à mademoiselle Ela avec satisfaction, presque triomphalement, et il tomba dans un assoupissement prémortel. Une aube bleuâtre, blottie dans les nuages de neige galopants, se leva derrière les collines oblongues du pays de Ludzimierz.

Information : L'arrière-plan politique de tout cela était pour l'instant trop éloigné. Mais quelque chose glissait lentement du haut des montagnes sombres de l'inconnu, comme un glacier. De petites avalanches pressées, n'ayant pas autant de temps que lui, se produisaient sur les flancs, mais personne n'y faisait attention. Des hommes d'État de tous les partis, qui avaient perdu leurs anciens particularismes, dans le bien-être général *artificiel* et souffrant au fond d'un pseudo-fascisme en manque d'idées, étaient envahis par une largeur de vues et une insouciance inconnues jusque-là dans ce pays et confinant même à une sorte de joyeuse idiotisation. La vivante Muraille de Chine croissait et se fortifiait, jetant une ombre sinistre et jaunâtre sur tout le reste de l'Asie et sur l'Occident. Deux ombres – d'où venait la lumière, cela personne ne le savait. Même les

Anglais, morcelés en petits États bolchévisés, se persuadèrent enfin qu'ils ne formaient pas une seule nation homogène. D'ailleurs, en dehors de la Pologne, plus personne ne parlait de nation. Ce qui concordait du reste avec les dernières conclusions de l'anthropologie.

Kapen pensait obscurément : « Une attaque sclérotique, un épanchement de sang sur un renflement quelconque du cerveau – à quoi bon une explication ? Je suis un tout autre homme. Et si je continuais à vivre dans cet état, peut-être bien que je socialiserais la fabrique, c'est-à-dire : j'en ferais une coopérative et j'y enverrais Zypcio comme simple ouvrier. De lui-même, il deviendrait peut-être contremaître. D'ailleurs, qui sait si je ne vais pas le faire, en tout cas pour la fabrique, pas pour Zypcio ? Je vais dormir un peu, puis je ferai un nouveau testament. Je ne mourrai certainement pas pendant ce sommeil ! » (Mais sur ce thème devaient encore lui venir d'autres pensées : son étrange ami Salopinowicz, général-quartier-maître de l'armée, qui était amoureux [et comment !] de sa femme quand elle était encore jeune fille [à propos, comme elle lui était devenue indifférente maintenant, cette femme].) « Je m'amollis complètement, nom de Dieu, continua-t-il. Il est bon que je meure, ce serait honteux de mourir sans avoir honte de son déclin. Mais en tant que mourant, je peux encore jouer un bon tour à quelqu'un. » Il s'enveloppa dans son passé délavé, pâli et lointain comme dans sa couverture à fleurs violettes. Il s'enveloppa dans les deux existences en même temps et s'endormit courageusement en croyant fermement qu'il verrait encore une fois cette terre. Et, avec délectation, il pensa que cela lui était complètement égal de se réveiller le lendemain ou le jour suivant.

Genezyp sentait en lui une force mauvaise. Néanmoins il devait vivre comme le lui ordonnait son père, qui était certes déjà un autre, mais qui du fond du passé fonctionnait encore comme une machine défectueuse. Il fonctionnait malgré son état d'« autre », c'était surprenant au possible, mais pas encore aussi étonnant que toute chose, absolument toute chose, l'était après l'éveil d'aujourd'hui. Une clarté sans nom s'étendait rapidement sur des régions de l'esprit de plus en plus lointaines, telle la lumière solaire qui pourchasse l'ombre d'un nuage chassé par le vent. Et cela lui rappela qu'au moment où il était

le plus ivre, peu avant de sortir, il était convenu avec la princesse d'un rendez-vous pour deux heures du matin. Il fut épouvanté d'en être arrivé aussi loin. «Théoriquement» il savait tout – ce «tout» sexuel d'un élève innocent de huitième – mais il n'avait jamais imaginé que cette science théorique pût si facilement et si intimement s'accrocher à la réalité. Tout resta soudain comme rivé ou fiché dans le sol, tout le passé lui était présenté comme sur un plateau, soustrait au temps, froid et coagulé. L'instant présent aussi était figé dans cette bouillie sans durée, comme un couteau planté dans le ventre d'un ennemi. Comme un petit ruisseau, la vie «murmurait» quelque part entre les éboulis, mais cela ne faisait qu'amplifier la fantastique immobilité du tout. On aurait dit que le monde entier s'était arrêté dans sa course, se contemplant soi-même avec des yeux exorbités par la terreur. «Rien ne demandera rien dans sa propre tombe vide.» Voilà ce que le camarade «défendu» avait écrit. Et soudain «quelque chose» lâcha et tout reprit son cours à une vitesse folle, par contraste avec l'immobilité précédente, comme un torrent qui désintègre des bouchons de glace flottante. L'écoulement du temps, qui avait semblé arrêté peu auparavant, devint une torture insoutenable.

– Je ne tiendrai pas le coup tout seul, dit Genezyp à mi-voix.

Il se rappela à nouveau le mufle velu de Bâlezs et ses yeux lorsqu'il parlait de musique, le soir précédent. «Celui-là doit tout savoir et il m'expliquera pourquoi tout n'est pas vraiment ça et est pourtant *bien ça* en même temps», pensa-t-il; il décida d'aller immédiatement chez Bâlezs. Il était envahi par une angoisse et un besoin de mouvement irrépressibles. Il avala un rapide goûter (c'était comme au temps jadis, tellement enfantin, alors que maintenant de telles choses...) et il sortit de la maison, se dirigeant presque inconsciemment du côté du Grand Mont, où Bâlezs vivait au milieu des bois avec sa famille. Il ne connaissait cet homme que depuis la veille et, sans savoir pourquoi, il lui semblait la plus proche de toutes ses nouvelles connaissances, bien qu'il ne ressentît pas le moins du monde de sympathie particulière à son égard. Il croyait que lui seul comprendrait quelque chose à son état actuel et lui donnerait peut-être un conseil.

Une visite chez Bàlezs

Il marchait en trébuchant, plongé dans la contemplation du ciel, dans lequel s'accomplissait le mystère quotidien (mais certes pas banal) de la nuit étoilée. L'astronomie telle qu'on lui avait appris à la concevoir à l'école ne présentait pas beaucoup d'attrait pour lui. Horizon et azimut, angles et déclinaisons, calculs compliqués, précessions et mutations l'ennuyaient horriblement. Une courte esquisse d'astrophysique et de cosmogonie, perdue dans l'avalanche des autres branches, avait été le seul domaine à provoquer une légère inquiétude, voisine d'une effervescence métaphysique fort primitive. Mais «l'inquiétude astronomique», si proche jadis des états supérieurs conduisant aux considérations philosophiques, est à notre époque rapidement chassée par le jour quotidien, comme un luxe inutile. En marchant, Genezyp avait l'impression qu'il regardait le ciel nocturne pour la première fois de son existence. Jusqu'alors, il avait été pour lui, malgré tout ce qu'il en savait, une surface à deux dimensions parsemée de points plus ou moins brillants. Malgré sa connaissance de la théorie, sentimentalement, il n'avait jamais dépassé cette conception primitive. À présent, cette étendue acquérait tout à coup une troisième dimension, accusant des différences d'éloignement et des perspectives infinies. La pensée, lancée avec une force furieuse, gravitait autour de mondes lointains et s'efforçait d'en percer le sens profond. Les connaissances acquises, gisant dans la mémoire comme une masse inerte, commençaient maintenant à remonter à la surface et à se grouper autour de questions formulées

à neuf, non comme des problèmes de l'esprit, mais comme un cri d'effroi devant l'omnimystère contenu dans l'infini du temps et de l'espace et dans le fait apparemment simple que tout était précisément ainsi et non autrement.

Par-dessus les trois tours calcaires de la Triple Aiguille, Orion planait comme un cerf-volant géant, entraînant sur sa queue Sirius en folie. La rouge Bételgeuse et le Rigel blanc argent montaient la garde de chaque côté du bâton de Jacob, et Bellatrix, plus pâle qu'eux, semblait fendre l'espace de son tranchant. Entre les Pléiades et Aldébaran, deux planètes luisaient d'un éclat tranquille, qui ne tremblait pas : Mars orangé et Saturne, de plomb bleuté. La ligne sombre des cimes, qui s'étirait depuis la Triple Aiguille jusqu'à la tour nord de la Croupe Sèche, se découpait très clairement comme la crête d'un saurien antédiluvien sur le fond de poussière brillante de la Voie lactée, qui tombait verticalement derrière l'horizon. Genezyp était pris de vertige à force de regarder les étoiles. Le haut et le bas cessèrent d'exister – il était suspendu au-dessus d'un précipice terrible, amorphe, insubstantiel. Pendant un instant, il prit conscience de l'infinité effective de l'espace : tout cela existait et durait pendant cette seconde qu'il vivait. L'éternité paraissait n'être rien en comparaison de la monstrueuse énormité du temps compris dans l'infini de l'espace et des mondes qui y existent. Comment concevoir cela ? C'était inimaginable et en même temps cela s'imposait avec une nécessité ontologique absolue. Le même mystère lui montra de nouveau son visage masqué, mais d'une autre manière. Le monde gigantesque et lui, métaphysiquement solitaire (il faudrait pouvoir former une unité avec quelqu'un), sans aucune possibilité d'entente (car que sont les concepts en comparaison de l'horreur d'une donnée immédiate ?!). Malgré tout, dans ce sentiment de solitude, il y avait une sorte de délectation douloureuse. Et en ce même instant, il se sentit petit dans l'incommensurable enchevêtrement de l'univers – pas petit par rapport à l'étendue du ciel nocturne, mais petit dans ses sentiments les plus profonds : envers sa mère et envers la princesse.

Genezyp marchait à présent la tête penchée en avant et écoutait avec désespoir le crissement de la neige. Les instants stériles tombaient dans le passé et se baignaient dans la douleur. Les étoiles le

fatiguaient déjà avec leur dédain muet et leurs clins d'œil entendus. Il éprouvait une répugnance envers tout, même envers une conversation avec Bâlezs, mais il continua à se traîner par la force d'inertie de la décision prise précédemment. La route montait à travers un bois de sapins. Les arbres couverts de gros flocons de neige paraissaient tendre d'énormes pattes blanches terminées par des griffes noires et exécuter par-dessus sa tête il ne savait quel mystérieux exorcisme. À travers les fourrés sombres, la lueur des étoiles perçait par moments, vive et inquiétante comme un signal avertisseur de danger. Lorsque sur la hauteur derrière la forêt brillèrent les lumières d'un jaune éclatant de la maison de Bâlezs, Genezyp fut soudain convaincu que cet instant était le tournant de sa vie, que de la façon dont se passerait cette soirée allait dépendre toute une chaîne d'événements ultérieurs, même, dans une certaine mesure, indépendamment de possibles constellations extérieures. Il sentit une force sauvage qui lui permettrait de diriger la réalité à volonté, sans égards pour rien – qu'une montagne s'écroule sur lui et l'ensevelisse, mais surtout ne pas laisser partir cet instant qui fuit. Le contraste des toiles d'araignées remuant des blocs d'acier et des murailles – la forme capricieuse d'un petit nuage du soir, qui est la sentence de vie ou de mort pour des peuples entiers (la pluie à la veille de la bataille de Waterloo). Mais tout part du hasard, des Grands Nombres, puis est soumis à une direction consciente; lui aussi serait une particule dans ce courant et non une loque désorganisée, non un petit caillou égaré entre des roues dentées. «L'illusion du pseudo-individualisme, qui se développe comme une petite tumeur maligne sur le grand corps de la société croissant inexorablement, au moment de l'éclatement définitif de l'histoire», aurait dit le logicien Afanasol Boum.

Genezyp se mesura du regard aux fenêtres éclairées du chalet, comme à quelque chose d'hostile, mais en même temps de cher et de proche, qui devait être vaincu. Il entra dans l'énorme vestibule, éclairé par une petite lampe bizarre. Les manteaux et pelisses de Bâlezs accrochés au portemanteau le remplirent d'une espèce d'alarme superstitieuse. Sans savoir pourquoi, ils lui semblaient être une chose infiniment puissante et de mauvais augure, plus puissante dans leur qualité et leur immobilité que leur propriétaire

seul. L'inertie mystérieuse de ces vêtements avait l'air d'exprimer d'incalculables possibilités d'actes à accomplir, alors que Bâlezs lui-même paraissait n'être qu'un instant d'une individualité qui s'écoule, mesquine, privée de toute force et durée.

Il entendait seulement maintenant le son d'un piano venant d'une pièce éloignée. La musique de l'homme invisible augmentait encore l'impression de sa puissance secrète. Genezyp fut parcouru d'un frisson d'inquiétude et frappa sur le gong qui pendait à une porte à gauche de l'entrée. (Oh, comme tout allait devenir autre! – les anges gardiens en qui personne ne croyait éclatèrent en sanglots de désespoir impuissant.) Le son du piano se perdit en un grondement métallique prolongé et un moment plus tard dans l'encadrement de la porte se montra à Genezyp le mufle monstrueux et velu de brute géniale qu'il lui semblait connaître depuis des temps immémoriaux.

– Entrez, dit Bâlezs d'une voix menaçante, autoritaire.

Zypcio entra et fut environné par une odeur amère d'herbes d'été. Ils pénétrèrent plus loin, dans une chambre énorme, au sol recouvert d'un tapis noir pelucheux et éclairée par une lampe à l'abat-jour bariolé. Dans un coin à droite se trouvait une sculpture colossale représentant la tête d'un géant à laquelle s'accrochait un petit génie difforme.

– Je déränge peut-être? demanda Genezyp, impressionné.

– En effet – et peut-être non. Peut-être valait-il mieux interrompre cette improvisation. Il n'est pas bon de se dépasser soi-même illégitimement. Pour parler franc, je n'aime pas les jeunes gens de votre âge. Je ne peux pas répondre pour eux de certaines choses qui... – mais qu'à cela ne tienne.

– Ah oui, vous en avez parlé avec la princesse hier soir. Mais je ne comprends pas...

– Silence! J'étais ivre. Et du reste (il s'adoucit subitement et ses dimensions psychiques s'amenuisèrent d'une façon inouïe), sois mon ami. Je ne réponds de rien, répéta-t-il solennellement. Je vais te tutoyer.

Genezyp se tordit de dégoût. Mais il sentait qu'au-delà de cet instant se cachait quelque chose qui valait la peine qu'on le paie d'un dégoût passager de soi-même.

– D’ailleurs, je ne t’ai pas du tout invité... au contraire, je me suis défendu contre cette visite. Tu étais ivre, tu ne te souviens plus.

Il se tut, se plongea dans une réflexion qui semblait terriblement amère, perdu dans la contemplation des dessins du tapis oriental qui pendait au mur.

Genezyp se sentit offensé.

– Dans ce cas..., commença-t-il d’une voix que la blessure intime faisait trembler.

– Dans ce cas, assieds-toi. Tu vas prendre le café.

Genezyp, poussé par une force incompréhensible, s’assit sur le canapé.

– Tu avais visiblement une raison importante de venir jusqu’ici, puisque l’imposante quantité de fluide mauvais accumulé autour de ma personne ne t’a pas rebuté.

Il passa dans la pièce voisine et on l’entendit s’affairer avec la machine à café. Un moment plus tard, ils étaient attablés devant des tasses à thé pleines d’un café à l’arôme peu subtil, mais en revanche très fort et très sucré. «Alors?», demanda Bèlezs, au milieu du silence rompu seulement par le son lointain et «nostalgique» des sonnaillles de traîneaux. Genezyp s’approcha de Bèlezs et lui saisit la main (l’autre frémit). Pourquoi faisait-il cela? Pourquoi mentait-il? Était-ce bien lui qui agissait *comme cela*? Non, sans aucun doute, et cependant... Oh, terrible est la complication de certains individus! Ces couches de personnalités étrangères, ces tiroirs secrets, ces coffres à la clé perdue – personne ne les connaît, même pas le délinquant lui-même... Superposée à l’état précédent de sincère curiosité métaphysique et à l’espoir que Bèlezs résoudrait toutes les incertitudes d’une seule phrase, venait maintenant une chose hideuse, étrangère et incomparable à quoi que ce fût. Et de plus, cela avait quelque chose d’odieusement familier, comme si longtemps auparavant... *tout était la faute de Toldzio*, qui, la veille, lui avait raconté l’histoire avec tous les détails. À ce moment-là déjà, Genezyp avait été pris d’une excitation malsaine. Mais la responsabilité de Toldzio ne datait pas de maintenant, mais de bien plus longtemps. Et lui, ce gamin naïf, décida brusquement de mystifier Bèlezs et de feindre d’être sa victime jusqu’au «dernier moment», c’est-à-dire jusqu’à l’instant de

la violence. Il devait démasquer la puissance étrange de cet homme, il devait la posséder, l'ingurgiter, faire qu'elle devienne sa propriété. C'était lui, ce garçon ambitieux, qui pensait cela – c'était presque impossible à croire: il allait vivre quelque chose qu'il aurait volé, lui qui voulait tout découvrir par lui-même depuis le début, lui qui, à l'école, avait honte d'apprendre les choses faites par d'autres. «Ah, si je pouvais écrire moi-même toutes les mathématiques depuis le début, c'est alors que je serais un vrai mathématicien!» Tout cela apparut dans l'éclair d'une phrase. Il la prononça légèrement, presque joyeusement, et pour Bàlezs, ce fut l'une des plus grandes occasions de triompher sombrement de sa propre laideur. Qui sait (oui, qui?) si ces instants ne furent pas plus importants pour sa création musicale que toutes les «amourettes» normales, agréables en vérité, mais humiliantes par leur caractère inachevé. (Ce mot «amourette» donne la nausée. Il y a beaucoup de mots dans la langue polonaise qui ne sont *gebrauchsfähig*¹ qu'entre guillemets.)

– Je n'ai absolument pas peur de vous. Je suis totalement indifférent; mais si vous le désirez, ne vous gênez pas. Je suis innocent, «puceau», comme on dit, mais je sais tout et je sens en moi une force fatale qui peut causer la perte de tous ceux que j'approche.

Bàlezs s'enflamma soudain d'une ardeur hideuse – cette explosion était presque véritable en comparaison de toutes celles qu'il avait feint de ressentir. C'était bête au-delà de toute expression, ce que Zypcio venait de dire. Mais il était satisfait de lui-même, il était fier d'avoir pu, lui, écolier ignorant frais émoulu du baccalauréat, mystifier et duper si diaboliquement ce bossu qui avait l'air de tout savoir. N'était-ce pas déjà l'effet de ces petits yeux d'émail bleu qu'il avait contemplés trop longtemps peut-être la veille? Mais cela, il l'ignorait encore.

Bàlezs, voulant éprouver le coefficient de «dégoûtabilité» de son nouvel ami («écoeurabilité», «répulsabilité» – il n'y a pas de terme

1. En allemand: «utilisables». Dans le texte original, Witkiewicz poursuit cette phrase: «Par exemple les mots *dziarski* (“gaillard”), *junacki* (idem), *werwa* (“verve”), *swada* (idem), *wnikliwy* (“pénétrant”), *poczynania* (“exploits”) et autres mots “honteux”.»

pour cela, ni de transformation de suffixes satisfaisante), voulant tout simplement vérifier s'il était facile de dégoûter Genezyp de lui-même et de ses machinations, l'embrassa brusquement sur la bouche de ses lèvres larges, qui sentaient (ou plutôt empestaient) la viande crue ou la gueule d'animal. Oh, comme ce fut répugnant! S'enfuir, ne rien feindre, ne pas le connaître – ah! pouvoir ne pas connaître même cette femme – pouvoir tout vomir et aimer une petite jeune fille pauvre, ordinaire. Et soudain une seule pensée froide, et le dégoût objectivé, rendu inoffensif comme un serpent aux dents arrachées, fut déjà loin de lui, comme la douleur d'une jambe brisée après une injection de morphine. «Pour connaître de tels mystères, cela vaut la peine de souffrir un peu», pensa en lui une créature étrangère sans cœur, sans conscience ni honneur. À partir de ce moment-là, il cultiva en lui-même ce petit monstre et écrivit son journal (c'est le journal qu'a publié le D^r Wuchert en 1997 sous le titre *Carnet d'un schizophrène*. Le docteur devint célèbre grâce à lui. On le soupçonna d'en être l'auteur.) C'était précisément la description des aventures de ce monstre. Genezyp pensa mourir en se livrant passivement à ce premier baiser sur la bouche. Bâlez continuait à mastiquer mais, ne trouvant aucune résistance, il s'arrêta subitement – cela n'excitait pas son amour-propre.

– Excusez-moi... je veux dire: excuse-moi, Zypcio. Cette éruption a également une autre signification. J'avais un frère, que j'aimais beaucoup. Il est mort de la même maladie (pourquoi disait-il cela? Il y avait certainement un mensonge là-dedans), celle que j'ai surmontée: *ostéomyélite scrofuleuse*. Moi je suis un infirme. Mais j'ai toujours rêvé d'une fin splendide, dans laquelle je jouirais pour toute l'éternité. Mais je n'ai jamais connu l'amour vrai et je ne le connaîtrai sans doute jamais. Mais toi, tu ne comprends pas cela. Sais-tu seulement ce que cela signifie?

Le dégoût étouffait Genezyp, c'était comme si une masse, grande comme toute cette maison, mal lavée, puante et suante s'était abattue sur lui. Les paroles de Bâlez lui semblaient encore plus répugnantes que cet horrible baiser. Et pourtant il ressentait pour lui de la compassion, beaucoup plus que pour son père mourant. Il le saisit par l'épaule et l'étreignit.

– Dites-moi immédiatement tout à partir du début. Vous êtes marié. La princesse m’a dit hier que votre femme est jolie.

– Ce n’est pas un mariage. Ce n’est qu’un grand crime avec des tortures. J’ai même des enfants. Ma maladie n’est pas héréditaire à la troisième génération. Adolf Bålezs sera un homme sain et il profitera de la vie à la place de son père, et même à la place de son oncle. Ninon sera une bonne mère, car ma femme aussi est bonne. Et c’est cela justement...

Soudain, il se mit à sangloter violemment; de honte, les yeux de Genezyp lui sortirent de la tête, et la pitié, répugnante comme un scarabée écrasé, déchira cruellement, sans pitié précisément, ses viscères.

– Ne pleurez pas... Tout s’arrangera. Je suis venu chez vous aujourd’hui pour que vous résolviez pour moi toutes les énigmes. Vous devez savoir cela, car votre musique est omnisciente. Mais moi je veux savoir cela en concepts, et c’est tout autre chose. Mais vous aussi, vous pouvez faire cela, car hier vous avez dit quelque chose qui va plus loin que la constatation que tout est comme cela et pas autrement. Je ne sais pas exprimer cela. (Les sanglots de Bålezs s’apaisèrent petit à petit.) La soirée d’hier, la maladie de mon père – non, ça, c’est peut-être le moins important – et aujourd’hui le réveil après ma sieste de l’après-midi, tout cela m’a complètement retourné. Je ne comprends rien, car tout ce qui m’avait paru jusqu’à présent le plus normal au monde s’est cabré au bord d’un abîme et reste comme cela, sans pouvoir s’y précipiter. Il n’y a rien de plus là-dedans que le mystère pur en lui-même. Mais je n’ai jamais assez réfléchi pour pouvoir comprendre cela, donc...

– L’instant de la révélation ou, comme on dit maintenant, le début de la dinguerie, dit Bålezs en s’essuyant les yeux. J’ai aussi connu de tels instants, tu sais. (Ah, ce «tu»! Quelque chose se tordit en Genezyp.) Mais on en a de moins en moins avec le temps. Car avant que j’aie compris de quoi il s’agit: hop! et tout se transforme en sons – pas les sons eux-mêmes, seulement leur construction, qui se met à me dépasser, moi et beaucoup d’autres, du reste. C’est grâce à cela seulement que je ne deviens pas fou. J’ai le sentiment de savoir qui je suis, mais si personne ne me comprend jamais, même après ma mort, est-ce que ce sera la preuve que je suis un

écrivain de musique, qui a l'illusion d'être quelqu'un – car, cré-nom, je sais trop de choses pour avoir de telles illusions – ou bien sera-ce la preuve que la musique est finie et que je suis ce maudit choisi par le destin, comme Judas fut choisi pour la trahison, afin qu'en moi précisément s'accomplisse cette fin?

Genezyp eut le sentiment absolu que la vie, qui jusqu'alors, figée dans sa monotonie, n'avait pas de durée, s'était engagée sur une nouvelle piste, sur un plan incliné, et que maintenant allait commencer cette accélération qu'il avait attendue et désirée. Déjà défilaient des états d'âme connus, qui demeuraient dans le passé, comme des vues du pays natal par les fenêtres d'un train qui fonçait de plus en plus vite et l'emportait vers des régions lointaines et inexplorées. Bâlels continua :

– Et c'est ainsi que cela doit être. J'accepte la transcendance de cette loi, sa nécessité absolue, cette loi – répéta-t-il – selon laquelle, si l'art existe dans un monde quelconque, il doit suivre la même ligne d'évolution des formes que chez nous, il doit être lié à la religion et à la métaphysique, qui sont, tout comme lui, une nécessité pour les êtres pensants. Mais seulement en temps opportun. Car ensuite il doit périr, dévoré par ce qui l'a créé, par le magma social qui, se cristallisant en une forme parfaite, doit éjecter de soi-même ce qui fait obstacle à ce processus. Mais pourquoi est-ce moi justement ce maudit? Quoique – le sentiment de la véritable nécessité de son individualité, de celle-là et non d'une autre – tout le monde ne possède pas cela, c'est un grand luxe. Ha! j'ai une supériorité sur les autres, moi, je ne plierai pas. Même si je le voulais, quelque chose me l'interdirait, une force plus haute que moi: une ambition; mais pas par rapport au monde: par rapport à l'infini...

Ses yeux brillaient d'une puissance que semblait atteindre le nombril même de l'univers et soudain ce faible avorton velu sembla à Genezyp être une divinité puissante (pas un dieu), correspondant à quelque fonction spéciale ou quelque phénomène – il devait en exister quarante ou cinquante de ce genre, s'occupant de certaines réalités importantes: la musique, les autres arts, les vents, les éléments, le temps, les catastrophes... Et en même temps il pensait: «Il est une nécessité pour lui-même uniquement parce qu'il est un

artiste. Il ne me comprendra jamais et il ne m'expliquera rien, parce que pour moi, ce qui est d'une étrangeté hors mesure, c'est le fait que MOI je sois ainsi et non un autre.» Tout à coup, il fut secoué par le doute: «Et de quoi donc s'agit-il? D'un pianotage qui n'est au fond utile à personne? Non, c'est un peu exagéré! Cela n'est ni aussi important, ni aussi magnifique. Une apparente profondeur dans l'indétermination. Non, je préfère la pensée, mais laquelle? Ma propre pensée, je ne l'ai même pas encore en embryon. Que penser?! Mon Dieu! Ne pas tomber sur la fausse route, sur laquelle on ne peut que se mentir jusqu'à la fin de la vie. La révélation – mais qui peut affirmer que celle que je vais rencontrer ou qui va tomber sur moi est justement la vraie?» Il sentait que seuls un effort aux limites du possible, un sacrifice de soi, une ascèse absolue, un renoncement à ce qui l'attendait aujourd'hui irrévocablement et le tentait infernalement par le moyen d'un plaisir mauvais (sans qu'il sût pourquoi, cela lui semblait être le contraire de ce qu'il faisait en délivrant les chiens en laisse), cela seulement pouvait lui ouvrir cet autre monde. Ah! c'était au-dessus de ses forces. À cet instant, il renonça à la connaissance pour la vie entière. Il y a des natures qui ne peuvent vivre dans la débauche et simultanément accéder au bonheur de la connaissance des vérités suprêmes – il faut choisir. Ô bienheureux ceux qui en se détruisant se créent de la façon la plus vraie et conquièrent ainsi la perfection sur terre. Ce qui se passe là-bas avec leur âme, mieux vaut ne pas y penser, mais ici ils sont parfaits, même dans le mal. Cette journée était véritablement un tournant. Mais la journée *de qui*? Vaut-il la peine de s'occuper d'un grain de poussière accidentel dans l'abîme de l'inconnu, un grain de poussière tel et non autre parmi l'*aleph* à la limite des autres grains de poussière? (Aleph = premier nombre transfini de Cantor. Il ne peut y avoir qu'un aleph d'existences particulières dans toute l'existence infinie, et, Dieu merci, pas un *continuum*. Impossible de démontrer ici pourquoi il en est ainsi.) L'existence de ce grain de poussière ne peut s'exprimer en une loi universelle, dans laquelle on introduirait comme variables des valeurs de grandeur arbitraire dans la hiérarchie des existences particulières. Comment Husserl avait-il dit cela? Un professeur du lycée avait répété ses paroles au cours de

la leçon de mathématiques : « Si Dieu existe, sa logique et sa mathématique ne peuvent différer des nôtres. » Voilà ce qui importerait vraiment, pas de savoir comment se sent un quelconque imbécile, ou même un pseudo-intellectuel, ou même (ô blasphème !) un génie ! Il s'agit des *lois* et non de tel ou tel accident. Voilà tout ce qui tournait dans le petit crâne de Genezyp. Il dit à Bâlezs d'un ton suppliant (de pareils instants, d'un seul mot prononcé en temps opportun dépend parfois toute une vie, mais les gens ne savent rien et ils se piétinent les uns les autres – parfois au nom des idéaux – dans le marais de la réalité distordue, déformée par un filet de faux concepts jeté sur elle. La réalité laisse échapper sa quintessence sous l'influence des concepts. Mais c'est de la qualité de ceux-ci que dépend le fait qu'elle sera un poison ou la plus nutritive des vitamines) :

– Monsieur Putrice (c'est le diminutif qu'on donnait à Putricide Bâlezs). Je ne sais pas qui je serai demain. Tout s'est retourné en moi, et non selon un angle dans le même plan, mais bien en un autre espace. Ce sont des conceptions trop hautes pour moi (il dit cela avec amertume et ironie), je ne crois pas comme vous à une telle importance de l'art. Vos conceptions sont plus hautes que les choses auxquelles elles se rapportent – intrinsèquement plus hautes en tant que pensée – car vous avez exagéré la valeur de leur fondement réel. Moi, j'aime la littérature, car pour moi il y a là plus de vie que dans ma propre existence. La vie est là, plus concentrée qu'elle ne le sera jamais dans la réalité. Le prix de cette condensation est l'irréalité. (Bâlezs s'esclaffa. « Il sait quelle est la différence entre l'illusion et la vie réelle – ha, ha ! Lui-même n'est tout entier qu'une seule grande illusion. Je peux ne pas avoir de remords. ») Mais ce qui m'importe, c'est *cette vie-ci*. Qu'elle soit unique en son genre, et donc en même temps nécessairement *différente*, un modèle, un idéal de perfection, même en ce qui est ou ce qui pourrait être le mal – bien plus : qu'il y ait de la perfection même dans ce qui est raté. Cela, c'est le sommet de la vie... (Il regardait droit devant lui fixement avec fièvre.) Mais maintenant tout se transforme si horriblement, si étrangement que je ne sais plus s'il s'agit de moi ou de quelqu'un d'autre. Cette contradiction du changement et de la continuité...

– Rappelle-toi une fois pour toutes que si nous avons des doutes quant à la continuité de notre moi, c'est parce qu'il est précisément continu. Une telle question serait impossible sans cela. Cette unité de la personnalité nous est donnée directement dans sa continuité – et nos doutes n'ont d'autre source que la trop grande hétérogénéité des complexes partiels. Même chez ceux qui souffrent de dédoublement de la personnalité, les fragments de durée doivent être continus; il n'y a pas de durées infiniment courtes...

– Je comprends intuitivement ce que vous dites. Mais ce sont déjà des idées trop avancées pour moi. Moi, je n'ai pas de base générale. J'aimais mon père et j'avais peur de lui. Il meurt, et maintenant cela ne me fait rien du tout. (Bàlezs le dévisagea attentivement, mais ce regard ressemblait à celui qu'on jette dans un miroir.) Je me sens mal comme jamais auparavant, et cela sans aucune raison – comme si j'avais la sensation que tout, mais alors tout, dans le monde entier n'est pas comme cela devrait être. Tout est enrobé dans une sorte de gaine, même l'astronomie. Et moi je veux toucher les choses toutes nues, comme je touche mon propre visage de ma propre main... Je veux tout changer, afin que ce soit comme cela doit être. Je veux tout posséder, étouffer, serrer, écraser, torturer!!!...
– cria hystériquement, presque en pleurant, Genezyp, qui ne se reconnaissait pas lui-même dans ce qu'il disait. Une fois formulée, une pensée jusqu'ici sans importance devenait l'unique réalité.

Information: Bàlezs restait silencieux et souriait sarcastiquement. Il ressentait presque constamment la même chose. Mais lui, il transformait (il *devait* et il savait transformer) cet inassouvissement métaphysique en sons, ou plutôt en constructions de sons, qui se présentaient d'abord à lui sous la forme d'un ensemble de virtualités *spatiales* indéfinies et se dissociaient ensuite, tels des événements ouverts, en des séquences temporelles, déjà chargées, comme des branches ploquant sous le poids de lourdes grappes, de terribles disharmonies que personne ne voulait comprendre, ni même écouter. Jusqu'ici il n'avait pas renoncé au thématisme dans le sens ancien, mais il vacillait déjà au bord du gouffre et était prêt à tomber dans un magma de complications musicales encore potentiellement

compréhensibles pour lui, mais presque impossibles à exécuter dans aucune instrumentation, et confinant au chaos total et au pur nonsens musical (et non sentimental). Les sentiments ordinaires en tant que tels et leur expression étaient totalement inexistantes pour lui. Il était loin le temps où des états bien définis de cette sorte et qui pouvaient même s'exprimer généralement en mots constituaient le fondement sur lequel ses premières idées musicales poussaient comme des fleurs simples et humbles. Oui – elles étaient simples par rapport à ses dernières œuvres, mais non en comparaison de Stravinsky, Szymanowski et autres sommités d'une époque révolue. Dans leur simplicité se trouvait déjà en puissance cet ouragan tourbillonnant aux limites de l'exprimable, avec lequel il se mesurait actuellement, après avoir porté à des dimensions inaccessibles l'art de décomposer les complexes sonores qui se présentent immédiatement. C'est pour cette raison qu'il était tellement haï et boycotté. Toute la musique contemporaine du pays avait juré sa perte. On ne l'admettait pas aux concerts, on décourageait en invoquant des difficultés imaginaires les virtuoses qui voulaient exécuter ses œuvres. Du côté officiel on lui rendait impossible tout contact ou entente avec le bolchévisme étranger, là où il aurait encore pu obtenir de son vivant reconnaissance et approbation. Privé de l'unique moyen d'action, c'est-à-dire de l'argent, il était impuissant, et après une courte lutte, il avait même cessé de s'occuper de ce problème. Il « restait », comme on disait ici à Ludzimierz, dans un grand chalet bâti sur les terres de sa femme et il possédait tout juste assez pour ne pas devoir travailler pour gagner sa vie – c'était son unique consolation, car il ne pouvait compter sur des leçons, à cause de la réputation qu'il avait comme musicien (malgré ses immenses connaissances, reconnues même par ses ennemis), et, d'autre part, en raison de la longueur de ses doigts, il était un pianiste très médiocre. À moins de jouer dans un de ces jazz-bands, devenus d'ailleurs de plus en plus rares. Mais il n'avait pas encore pu se résoudre à cela. Il fuyait cette musique comme la peste et d'ailleurs il était trop vieux pour un tel tapage. Ce qui le faisait enrager le plus, c'était qu'il avait un petit talent annexe justement pour cette sorte de composition. Il possédait un petit dossier tout plein de cette saleté. Mais il n'avait pas le courage de l'utiliser dans un but lucratif. Du reste, le jazz agonisait – les gens s'étaient déjà presque totalement désintéressés

de cet amusement. Seuls dansaient encore les derniers débris des crétins à l'ancienne mode.

Le terrible problème de Bålezs était sa «vie sexuelle», comme on dit «scientifiquement». Il avait conquis une jeune fille autochtone, fille d'un riche paysan, à l'aide de sa musique artificiellement primitivisée dans ce but (Bålezs était aussi un bon violoniste, mais sa conformation ne lui permettait pas, ici non plus, d'atteindre la perfection) et grâce au fait qu'il était un «monsieur de la plaine» (il était le fils d'un organiste de Brzozów). Elle était son seul soutien en cette affaire, la base sur laquelle, dans d'autres conditions, il aurait pu développer ses insuffisances de séducteur. Mais ses expériences avaient été misérables et affreuses. Certaines femmes, attirées et légèrement excitées par sa musique, se donnaient parfois à lui plutôt par honte perverse que par désir. Mais par la suite, humiliées par son aspect (sa jambe sèche, sa bosse et par-dessus le marché l'odeur de champignon qu'il dégageait dans les moments d'échauffement), elles le fuyaient avec dégoût, le laissant aux prises avec ses appétits inassouvis. C'est ainsi qu'avait été son «idylle» avec la princesse. Il avait failli tomber dans la folie furieuse. Pendant longtemps, il avait été anormal et il avait exécuté à cette époque des choses terribles: des combinaisons de photographies, de bas et de souliers volés – brrr... mais il guérit. Il finissait toujours par revenir à sa femme, qui, ayant appris de lui des procédés infiniment raffinés, était le meilleur remède contre ses expéditions dans la sphère inaccessible des véritables amours «mondaines», toujours ratées, condamnées d'avance par son infirmité. «Tonnerre! Pour une déveine, c'est une déveine», disait alors Bålezs, et il se plongeait avec une frénésie redoublée dans sa musique, qui devenait plus monstrueuse de jour en jour. Chez lui s'accumulaient les morceaux d'«œuvres posthumes» (seuls avaient été publiés les préludes de jeunesse dédiés à la mémoire de Szymanowski), qui seraient la pâture des pianistes futurs, quand il n'y aurait plus du tout de nouveautés, quand la musique, dévorée de l'intérieur par son propre inassouvissement et sa propre complication, aurait, comme disait Bålezs, «passé l'arme à gauche» – quelle expression vulgaire – mais c'est ainsi qu'il parlait, l'homme de Brzozów, le mari de la riche Maryna du village voisin de Murzasichle. C'est là qu'il l'avait connue, un jour qu'il errait par les marais gelés d'automne (car *sichle* signifie «marécageux») – il était venu dans la

région pour soigner ses bosses aux sources sulfureuses de Ludzimierz. Il l'avait rencontrée un soir très tard (il était enveloppé dans sa pèlerine, on ne voyait pas la bosse) et il l'avait séduite sur-le-champ en lui jouant au violon un de ses préludes de jeunesse. Il revenait d'une noce et depuis le matin déjà il était un peu ivre. Maryna était *terriblement* mélomane. Elle oublia (même par la suite) la bosse et la jambe sèche, et ne réagit pas du tout à l'odeur de champignon – elle en connaissait de pires: celle des vaches, des chèvres, des moutons, des peaux de biques, des choux, et la petite puanteur paysanne en général. La musique *diabolique* de Putrice remplaça pour elle l'amour des beaux garçons, de même que tous ses raffinements d'«homme de la ville», qu'elle ne pouvait absolument pas comprendre, mais qu'elle désirait encore et encore. Quel Jeannot ou Jacquot aurait voulu faire avec elle de telles choses, s'humilier ainsi dans un fétichisme malsain? Mais elle était gonflée de fierté, autant que de choux et de harengs en saumure. Par-dessus le marché, elle était devenue une «dame» et elle fréquentait les endroits où l'on appréciait la musique de son mari, à l'instar des autres paysannes femmes d'artistes dans le pays. Somme toute, le pays était resté à certains égards figé dans l'état dans lequel il se trouvait avant la croisade antibolchévique. Les cochonneries politiques s'étaient gélatinisées et cette galantine, arrosée à présent d'argent «bolchévique» étranger, restait bien ferme; ainsi tout continuait sous une apparence complètement fascisto-fordienne, mais en réalité tout était resté comme dans l'ancien temps, alors qu'au-delà de la frontière orientale une bagarre inouïe faisait rage. Le «péril jaune» (qui sait, peut-être le plus grand péril sur notre globe ennuyeux) était passé du domaine des mythes méprisés à celui de la réalité sanglante, quotidienne, «incroyable-mais-vraie». Rien ne pouvait ébranler notre pays dans sa défense héroïque de l'idée nationale dans le sens ancien, presque préhistorique, c'est-à-dire du XIX^e siècle, face au déluge de la Cinquième ou Sixième (même les plus vieux ne se rappelaient plus) Internationale. Mais le syndicalisme, soit ouvrier, sorélien, soit américano-fascisto-intellectuel, n'est pas une mince affaire à réaliser. Combien de temps avait passé depuis cette époque-là! La Pologne était comme toujours la «rédemptrice», le «rempart», le «bastion» – puisque depuis des siècles c'était en cela que consistait sa mission historique. En elle-même elle n'était rien – c'est seulement en se

sacrifiant pour les autres (cette idéologie était trop profondément enracinée chez tout le monde) qu'elle commençait à exister vraiment. Malgré tout, cela n'allait pas si mal pour certaines gens (c'est évident – est-ce qu'un cadavre peut se sacrifier pour quelqu'un, cela servirait-il à quelque chose?). Mais les classes inférieures droguées par « un fascisme original sur une toile de fond pseudo-syndicaliste » (comme l'avait écrit un certain bolchéviste en style ancien) ne pouvaient absolument pas s'organiser. La pulvérisation complète de toute idéologie, l'automatisme spécialisé et le petit bien-être suspect à l'aide des fonds « bolchéviques » venant de l'ouest en étaient la cause. On attendait les événements, on attendait une solution venant de l'extérieur – on attendait tout simplement les Chinois. Inconsciemment, même les représentants du Syndicat de Salut National les attendaient : ils ne voulaient de responsabilités à aucun prix – même la prison à perpétuité, mais ne répondre de rien. Répondre ? Bon, mais *devant qui* ? Il n'y avait personne devant qui... – terrible... et pourtant... il n'y avait qu'un seul homme prédestiné pour répondre même approximativement par quelque action formidable à un destin effrayé par soi-même, et qui se tordait en point d'interrogation. C'était celui qu'on nommait le « GQM », le général-quartier-maître Salopinowicz, grand organisateur de l'armée (il avait pour principe : « Créer de la puissance, on en aura toujours besoin, et le but aussi on le trouvera bien – si ce n'est celui-là, ce sera un autre »), stratège génial de l'ancienne école (ancienne, c'est-à-dire non chinoise) et le démon le plus imprévisible parmi les plus courageux qui restaient encore à l'horizon assombri de l'individualisme. (Évidemment c'était le courage face aux dangers intérieurs qui était ici la valeur principale, et non le courage ordinaire, animal, physique. Quoique celui-là commençât aussi à manquer aux plus vigoureux.) Le reste de ce qu'on appelait les individualités remarquables (en dehors de quelques *Übermenschen* de qualité inférieure qui lui ressemblaient et qui appartenaient à son état-major) était une bande de spectres apeurés, des sortes de maquereaux sociaux castrés et non des hommes véritables du sexe masculin. En regard de la disparition générale de toutes les valeurs humaines, la figure, d'ailleurs magnifique, du général-quartier-maître prenait des dimensions gigantesques. Tenir la tête haute dans le but de voir les choses les plus ordinaires, telle était l'attitude psychique à l'ordre du jour. Cet état de choses étrange

était uniquement le résultat de la non-participation de la Pologne à l'aventure antibolchévique. Des forces refrénées en dépit de leur prédestination (forces d'ailleurs contraires) avaient fermenté en produisant des toxines, qui, habilement dosées et réparties, permettaient aux dirigeants de la politique étrangère de l'Occident bolchévique d'empoisonner chez nous toute conscience de l'instant historique. Seul le GQM était inempoisonnable – aucun venin n'avait de prise sur lui et il immunisait de sa force son entourage immédiat dans des buts insondables, d'une insondabilité absolue, car ils étaient incompris même de lui. Quelle volupté d'être un tel homme! – L'être un seul instant et même périr dans les tortures à ce prix, mais l'être! Mais laissons cela pour l'instant.

Bàlezs cessa de rire et contempla Genezyp comme on regarde une victime. Une pensée géniale lui illumina le crâne, comme une bougie dans une lanterne: se rendre maître de ce gamin, papa va claquer, sa brasserie, son argent, la gloire, la victoire, ses ennemis abattus, Maryna comme une reine, toutes les femmes à lui, tous à plat ventre devant lui – S'ASSOUVIR! «Dans leur subconscient, tous sont des salauds», avait-il coutume de dire en jugeant d'après lui-même. C'étaient des vérités vraiment trop banales, mais dans les complications de l'existence et dans les discussions théoriques au sujet de la vie, Bàlezs n'était pas très balèze.

– On verra cela plus tard, dit-il. La grandeur de toute chose se trouve seulement dans l'art. Il est le mystère de l'existence placé sous nos yeux comme du sanglier sur un plat, comme quelque chose de tangible, tu comprends, et non comme un système de concepts. Ce dont tu parles, j'en fais des phénomènes presque matériels. Mais je ne les entends pas dans l'orchestre – c'est terrible, et pas seulement pour moi. Quelqu'un a dit que la musique est un art inférieur, car ce sont des marteaux qui tapent sur des boyaux de mouton et des cordes ou bien un crin de cheval qu'on frotte sur les mêmes boyaux ou bien des tuyaux ensalivés dans lesquels on souffle. Du vacarme – le vacarme est quelque chose de grand, il assourdit, aveugle, tue la volonté et crée une véritable furie dionysiaque dans une dimension abstraite au-delà de la vie. Et pourtant il *existe*, il n'est pas seulement

une promesse de l'esprit. Le silence, c'est la mort. La peinture, la sculpture, cela reste sur place, c'est statique. Quant à la poésie et au théâtre, ce sont des collages de diverses valeurs polluées par la vie. Ils ne te donneront jamais *cela*...

Il s'approcha de son Steinway bien-aimé, le seul luxe qu'il se fût permis après une lutte terrible avec son beau-père, Johym Murzasichlański, et il commença à jouer (oh, comme il joua!!!). On aurait dit qu'un grondement de tripes humaines souterraines se ruait sur le ciel, mais pas sur ce ciel terrestre, sur le ciel du néant universel, véritablement infini et vide, et de là, tombant de nuages d'orage métaphysique, s'écrasaient au fond même du mystère rampant, aplati, enflammé, *stérile*. Les jointures du monde craquaient : dans le lointain rayonnait l'apaisement de la mort, transformé en sommeil paisible d'une divinité inconnue, rompue sur la roue de tortures sur-divines : celles de la compréhension immédiate de la véritable infinité. L'œil de la conscience satanique du Mal omniprésent s'arrondissait sur les déserts sans limites des derniers concepts prétendument indifférents, et une lueur causant une douleur insupportable, forant la cuirasse infrangible des éternelles ténèbres de l'être, se répandit en une souffrance sans douleur, en une sorte de *malaise** français porté à la puissance d'un *continuum*. Genezyp s'immobilisa comme un lièvre dans un sillon. Il n'avait jamais encore entendu une telle musique, aussi insolente, *métaphysiquement indécente* – il y avait là quelque chose de cette petite musique dans le parc, lorsque Toldzio et lui... Mais jadis ce n'était qu'une illusion puérite, alors que maintenant cela se passait en réalité. Un onanisme métaphysique – il n'y a pas d'autre mot pour cela. Car il s'y trouve la solitude suprême (qui est plus solitaire que l'onaniste?), et l'impudeur, et le plaisir, et la douleur, et l'étrangeté ultraterrestre de cet amalgame indifférencié de douleur et de plaisir, et la beauté inaccessible enfoncée comme un croc dans la hideur dernière. Ah! cela surpassait tout. Zypcio devenait un petit ver de terre dans les déserts infinis d'une solitude sans fond, comprimé en une pilule aussi dense que de l'iridium et qui, comme un serpent, s'avalait elle-même et ne pouvait s'avalier, étripée et étirée sans fin sur les latitudes géographiques (et non plus astronomiques) du globe illimité de l'Être spatial. Sans aucun effort,

il franchit en soi-même un col si haut qu'il se perdait dans les nuages. Plus jamais il ne reviendrait là, à cette conception normale de soi-même et du monde qu'il avait avant le baccalauréat. Une demi-heure auparavant encore, il aurait pu être quelqu'un d'autre. *Zufall von Bücher und Menschen*¹... – de ceux qu'on rencontre au mauvais moment – Nietzsche avait écrit quelque chose de ce genre. À présent, Zypcio roulait dans le précipice comme un rocher arraché du sommet. Évidemment, il n'en savait rien en réalité. Pour cela il aurait fallu être un vieillard à la viande psychique pourrie et muni de la lardoire aiguisée de l'autoanalyse, un vieillard flasque et décrépît. (Du reste, chez quelques-uns l'autoanalyse devient tout simplement de l'autolècherie, comme chez un chat qui minaude.) «Quand même, c'est quelque chose», murmura-t-il froidement à soi-même, ou plutôt à quelqu'un qu'il ne connaissait pas encore en lui, quelqu'un d'effrayant. Il se détourna rapidement de ces «choses», tout en sachant qu'il faudrait un jour les regarder en pleine gueule. Bâlez jouait de plus en plus terriblement, de plus en plus inaccessiblement – il sentait qu'il avait trouvé en ce blanc-bec musicalement inculte un auditeur adéquat. (Il disait toujours: «Pour ma musique, il faut ou bien un sauvage, ou bien un connaisseur hyper-ultra-raffiné – et que tout ce qui est entre les deux aille au diable.» Malheureusement, toute la société était «entre les deux».) Il n'improvisait pas, c'était une transcription pour piano d'un poème symphonique intitulé *Diarrhée des Dieux*, composé un an auparavant. Dans son carton à projets, il avait des œuvres cent fois plus terribles, presque injouables – non seulement trop difficiles pour ses talents de pianiste, mais injouables en général, indémêlables, musicalement indéchiffrables: il les appelait lui-même ses «inexécutables». Pourtant, une des esquisses commençait à «cuire», comme il disait, et la partition se gonflait petit à petit de dessins bizarres, de signes inquiétants qui recélaient en eux la potentialité du rugissement métaphysique d'une bête solitaire dans le gouffre du monde. Il s'interrompit brusquement et claqua le couvercle de son seul animal fidèle. Il s'approcha de Genezyp, qui était bouleversé jusqu'en son fond animalo-métaphysique, réduit

1. En allemand: «Hasard des livres et des hommes...»

en une sorte d'informe bouillie humaine. Il dit triomphalement, bestialement :

– Le vacarme... le vacarme infernal, mathématiquement organisé. On peut dire tout ce qu'on veut de la supériorité des créations immobiles et silencieuses ou de la plénitude des arts complexes, avec leur marmelade d'éléments contradictoires, pourtant c'est ce vacarme qui est le plus grand de tous les arts. Je voudrais que toutes les bonnes femmes du monde en deviennent humides, mais elles ne sont pas encore assez évoluées pour cela. Ha! Quelque part en Californie des petites filles grandissent pour moi, elles sont peut-être encore dans leurs langes, comme ma Ninon il y a quelques années. (Il se maîtrisa.) *Musik ist höhere Offenbarung als jede Religion und Philosophie*¹. Ha, ha! Et c'est un grand enfant du XVIII^e siècle qui a dit cela : Beethoven! Mais s'il entendait ce que je fais, il en vomirait d'horreur. La charogne agonise, mais moi je suis le dernier des derniers, car ce Pondillac et ce Gerrippenberg, et même Pujo de Torres y Ablaz, ce ne sont que des alouettes des champs à côté de moi. Il y en a eu des milliers comme cela. La grandeur est seulement dans la perversion – mais où sont les limites idéales de ce monde, car en réalité il se termine *ici*, dit-il comme pour soi-même et frappant sa tête chevelue d'un monstrueux doigt de grenouille. Mais il surveillait attentivement son nouveau protégé. Il savait déjà tout de lui.

– Aujourd'hui tu seras son amant, Zypcio.

Genezyp fut secoué tout entier par l'affreuse terreur sexuelle de l'ingénu typique.

– N'aie pas peur : moi aussi je suis passé par là. Il vaut mieux perdre ton innocence avec cette vieille bique que traîner dans les boxons...

– Ah non! (Son père avait pensé la même chose!) Je ne veux pas, je ne veux pas! Je veux d'abord aimer...

Il se dressa, puis se rassit, sans force.

– Hein? demanda Bâlezs. Ne fais pas le délicat avec moi. Ne parle même pas d'amour : ou bien c'est une vulgaire illusion, ou

1. En allemand : «La musique est une révélation plus haute que n'importe quelle religion ou philosophie.»

bien une vie comme la mienne. Tu es un homme fort comme moi. Tu seras encore plus fort, si tu trouves un point d'attache pour ta force dans notre minable monde. C'est une chose de plus en plus difficile pour des types comme toi. Tu tiens trop peu du robot – car que ce soient ceux-ci ou ceux-là qui sortent vainqueurs, notre fascisme ou le communisme chinois, sans parler du compromis occidental, le résultat sera le même: une machine heureuse – c'est banal comme l'affirmation que le monde est infini. Moi j'attends les Chinois. Ici, dans notre marécage, leur puissance va se briser, à moins d'un miracle. Car ils vont avaler la Russie comme une pilule. Et cela n'ira pas plus loin. Car là-bas (il indiqua du doigt l'angle de son chalet à droite de Genezyp) à l'Ouest, cela aura déjà flambé: le communisme est la première couche de fumier de ce qui va venir et va demeurer relativement éternel. Alors il n'y aura plus de musique en ce monde. Peut-être sur un satellite de Jupiter, sur la planète Antarès ou sur Aldébaran, peut-être cela ne sera-t-il pas de la musique, peut-être y a-t-il là-bas d'autres qualités perceptives, fondées sur d'autres vibrations – mais il y aura et il y a quelque chose là-bas, dans l'être étranger et infini, fracassé en petits tas d'Existences Vivantes: ces stupides petits globes sur lesquels naissent des colonies comme la nôtre: toi et moi, et elle, et les autres...

Il s'immobilisa dans son inspiration prophétique, dernière idole menaçante de l'avenir... mais présentement époux d'une riche pay-sanne, bossu, puant le champignon, barbu et mégalomane – mégalomane relatif, ainsi qu'il se qualifiait lui-même. Genezyp se ressaisit, mais l'autre le dominait absolument. Il cita Miciński: «Mais me conduit une main vengeresse, mais me conduit un mal éternel!...»

Dans l'imagination de Genezyp passa en un clin d'œil une vision de choses éternelles: la douleur sourde d'un espace mort – quelque part, infiniment loin, Dieu le Père sommeillant, avec une barbe givrée d'hélium et sur une petite planète tiède une croix, et sur elle, écartelé en vain, Son Fils, avec un cœur lacéré et flamboyant, le seul feu véritable dans le désert glacé du monde. Mais qu'en avait-on fait? Aujourd'hui encore (par une tolérance en vérité plus grande que celle de Torquemada) un monsieur titré, en frac, assisté d'une garde armée de hallebardes (alors là, ces hallebardes qui gardent

le Vicaire du Christ, c'est un comble! Mais tout le monde y est tellement habitué qu'on ne le remarque pas), donc ce monsieur donne à quelque sage directeur des âmes (imprégné du système de Taylor!) une sorte de petit chapeau rouge, au milieu d'un cérémonial dont n'auraient pas eu honte Philippe II, ou même Xerxès ou Cambyse! Car malgré tout le «bolchévisme», de telles choses se passaient encore même en Occident (et chez nous aussi) et le pape subsistait avec l'ancienne pompe des souverains de ce monde – lui tout seul, et personne n'y prêtait même attention. Et peut-être sans cela, sans ce constant compromis de l'Église, ce sacrifice sur la croix aurait-il été vraiment vain, et peut-être n'y aurait-il pas maintenant de «Muraille de Chine mouvante» se ruant sur l'Europe. Peut-être Bouddha aurait-il suffi? Non – sans doute pas. Car sans notre problématique sociale, née justement de la religion, les masses stagnantes de l'Orient se seraient-elles mises en marche? «D'où puis-je bien savoir tout cela?» murmura Genezyp. Et là-dessus encore la vision de la barrette d'un confesseur de village, des immortelles sur des champs en friche, des cierges qui se brisent et d'une méchante vieille femme (pas un vieillard cette fois) ramassant des brindilles dans le soir glacé d'automne et par-dessus tout ça les conversations avec sa mère. («Je n'ai même pas pensé à elle depuis plusieurs heures!») Oui, ça, c'étaient des choses éternelles. Du moins elles l'avaient été jusqu'alors. À partir de maintenant, cela allait changer, autre chose acquerrait une dimension éternelle. Et l'autre qui parlait toujours («Quand va finir cette torture!»):

– Et tu dois me le promettre, Zypcio. Je t'aime bien pourtant, je ne sais pas pourquoi...

– Mais ne m'embrassez plus jamais, murmura la victime. (Une étreinte de la patte répugnante.)

– ... tu dois me promettre que tu ne tenteras jamais de devenir un artiste. D'accord?

– Oui. J'ai été écrasé par la puissance de votre musique. Mais ce sont des symboles, des expressions qui ont une signification conventionnelle, comme dans la logique scolaire selon Boum. Moi, je veux la vie. Ce tapage est une illusion.

– Oui, c’est pour cette illusion que je vis *ainsi* (dans cet « ainsi » il y avait tout : toute la misère et la gloire intérieure de celui qui devient fou pour une idée). Mais je ne renoncerais pas à cela pour tous les triomphes de tous les aviateurs, ingénieurs, inventeurs, chanteurs, potentats ou pénitents du monde entier. Mais toi tu ne feras jamais cela. Je sais – tu es doué et il se peut qu’un diable en toi te pousse à quelque chose de ce genre. Mais je te le dis franchement : c’est en moi que tout se termine. Déjà moi je suis malheureux, car j’étouffe à l’intérieur de moi-même, dans mes propres formes que je ne peux déjà plus dominer. (« Tôt ou tard je sombrerai dans la démence blême, car j’étouffe non dans le monde, mais en moi-même » – de nouveau Genezyp se rappelait une phrase du poème de son « mauvais » condisciple.) Tu te mentirais depuis le début, et comme tu es ou que tu sembles fort, ce serait d’autant plus dangereux pour toi. Plus la nature est forte, plus le processus d’épuisement est violent. Moi-même je ne résiste que parce que je suis physiquement faible comme une loque. Mais j’ai des nerfs comme des câbles d’acier. Et même eux vont craquer un jour. Tu comprends ?

– Je comprends, dit Genezyp, quoique en réalité il ne comprît rien du tout.

Mais il *sentait* que c’était la vérité. En fait, ces dangers-là ne le menaçaient pas. Bâlels transposait tout en des dimensions artistiques. Une autre psychologie lui était étrangère ; inconsciemment il considérait tous les gens comme des artistes ou bien comme des automates sans âme, de là venait son amoralité. D’autres menaces (sous la forme d’un doigt ou de quelque chose de plus menaçant encore, venant d’on ne sait qui, venant même d’au-delà de la terre) clignotaient quelque part sous les éboulis d’obscurs pressentiments et s’éteignaient soudain comme des étincelles derrière une locomotive lancée dans un paysage inconnu.

– Je n’en ai jamais eu l’intention. Je veux la vie elle-même sans aucun supplément. (Que faisait-il donc de cette « littérature » tant désirée ?!) Je serai moi-même dans un petit fragment d’existence.

Cette humilité était peu sincère. Mais il était tout simplement soudain effrayé comme un cheval devant une automobile et il se mentait à présent à cause de cette frayeur.

– Ce n'est pas aussi facile que tu le penses. Je veux te donner la maîtrise d'une force sans nom, avec laquelle tu pourras te battre comme avec une épée. Qui tueras-tu? C'est égal – toi-même peut-être. Bien se tuer, même en continuant à vivre après, c'est peut-être le plus grand art. Il faut que tu saches le faire.

– Mais à quoi cela ressemble-t-il en pratique? (Cela, Genezyp ne devait jamais le savoir.)

– Le jour quotidien, disait Bälezs, perdu dans ses réflexions. Ai-je créé cela tout seul? Je suis possédé par une force étrangère, cosmique.

– Dans l'acception astronomique?

Tout cela dans le fond exhalait déjà une trivialité insupportable, jusqu'à en avoir mal à la peau à cause de l'ennui invincible qui se répandait sur le monde entier. Et ce contraste monstrueux entre la création et la vie d'un artiste (quoique... Dieu sait ce qui se passait en lui dans la réalité), que Genezyp ressentait seulement maintenant, devenait une chose aussi insoutenable que «la mesure d'un nombre incommensurable». Déjà on croit y être... et puis, pas encore – ah, assez! Il faut prendre la vie par morceaux, même si dans chaque fragment se dissimule l'infini.

– Tu es bête. Quand je dis «cosmique», je pense aux grandes lois de l'être tout entier.

À la lumière de cet ennui, même l'instant d'exaltation musicale qu'il venait de vivre sembla à Genezyp être une comédie indigne causée par un vacarme désagréablement énervant. («Ce serait la même chose si j'écoutais le fracas d'une machine géante quelconque. Oui – mais géante. La grandeur est remplacée ici par la proportion. Et alors?» Ce n'était pas encore ce qu'il avait en vue quand il était venu là sous l'impression immédiate de sa «révélation».)

– Non, jamais je ne voudrais devenir un artiste, dit-il durement. Ne vous fâchez pas, mais que signifie ce bruit-ci ou un autre du même genre, même s'il est un tant soit peu ordonné pour en faire de la musique ou de l'art en général? La littérature, dont je veux précisément m'occuper, a une signification beaucoup plus grande, car il s'y trouve un contenu dépendant non de l'ordonnance, mais de soi-même, du fondement dont il est issu. Tripatouiller à froid

ces contenus qui sont donnés là à chaud... (Il s'étonnait lui-même de parler ainsi.)

– La forme – ne comprends-tu pas? (Bàlezs serra ses poings velus. Il avait la mine d'un homme qui sent le sol se dérober sous lui.) La forme qui doit se déformer elle-même afin de se suffire à elle-même. Pis – elle doit déformer la réalité.

Genezyp était de plus en plus étonné de lui-même. Les aiguilles de la révélation lui transperçaient le cerveau. Mais il sentait déjà l'obscurité approchante. Son appareil conceptuel était trop petit, trop peu exercé. L'autre étouffa ce feu brutalement et d'une façon qui semblait insincère.

– La forme, répéta-t-il, la forme en soi, qui exprime directement le Mystère de l'Être! Au-delà, il n'y a que l'obscurité. Les idées n'y suffisent pas. La philosophie est déjà morte. Elle barbote en secret dans de petites questions de causalité. Officiellement, il n'y a plus de chaire à l'université pour elle. Il n'y a plus que la forme qui exprime encore quelque chose.

Il pensa à des œuvres inachevées, à la limite de la compréhension, créées non pour quelqu'un mais pour lui-même. « Ce morveux a raison, gémit-il presque en pensée, mais moi je dois profiter de la vie. »

– Qu'est-ce que cela peut faire? L'importance de l'art n'est qu'une question de convention. Les gens se faisaient des illusions à ce sujet – maintenant c'est fini. Les artistes sont totalement inutiles. C'est là-dessus que repose ce malentendu avec le public, cette situation d'artiste méconnu dont vous faites inutilement un héroïsme.

– Homme de l'avenir! grogna l'autre avec dégoût. Mais pourtant tu as raison, Zypcio. Tu es terriblement brutal, c'est ton bonheur. Tu as de la force, mais fais attention qu'elle ne t'empoisonne si tu ne trouves pas à temps des façons de l'employer.

– Mais vous ne m'avez toujours pas expliqué pourquoi tout est devenu aujourd'hui tellement autre et étrange.

– N'essaie pas de comprendre. Prends-le comme cela vient, comme un trésor sans prix, et ne le gaspille pas, n'y réfléchis pas, car tu ne trouveras rien – tu n'arriveras qu'à disséminer l'étrangeté en lambeaux de concepts morts. Je peux te montrer un homme qui a fait cela: il est ici. Et surtout n'essaie pas d'exprimer cela, n'importe

comment – n'en parle même à personne, car tu tomberais dans l'art et tu vois ce que cela donne chez moi: je veux que tout cela devienne de plus en plus étrange et j'entasse les impossibilités les unes sur les autres pour y arriver. Mais la bête est inassouvie, rien ne lui suffit. Évidemment on peut s'accoutumer à l'intensification de tels moments comme à la vodka ou à quelque chose de pire encore. Après il n'y a plus rien à faire: il faut aller toujours plus loin, s'enfoncer là-dedans jusqu'à la folie.

– Et qu'est-ce que la folie?

– Tu veux une définition classique? L'absence de commune mesure entre la réalité et un état intérieur, poussée à un degré qui dépasse les normes de sécurité admises dans un certain milieu.

– Donc, vous aussi vous êtes un fou? Votre musique est dangereuse et c'est pour cela que vous êtes méconnu.

– Dans une certaine mesure – oui. Comme il est brutal, ce blanc-bec! Tu ne succomberas pas dans la vie, mais prends garde à la folie. Conserver sa pleine valeur à cette étrangeté que tu as ressentie pour la première fois aujourd'hui, sans y penser et sans vouloir la traduire, c'est une tâche d'une énorme difficulté: elle doit briller comme une lampe derrière une vitre mate, mais ne t'avise pas de briser cet écran et de regarder la lumière en face. Tu devrais alors l'intensifier jusqu'à l'aveuglement, et c'est justement ce qui me menace. Peut-être que si je pouvais vivre comme je voulais, je ne serais pas un artiste. La raison de cela est mon infirmité, semble-t-il. C'est ainsi que sont les créateurs de nos jours. Activités substitutives...

– Mais dans la pratique...

– C'est de la rage, cette obsession de la pratique! Je ne te dirai pas comment tu dois te laisser violer par cette bonne femme ni ce que tu dois manger demain au petit déjeuner. Je te dis seulement: essaie de conserver à l'état primitif ce que tu as découvert en toi aujourd'hui et apprends à dominer ta propre force. Crois-moi – c'est plus difficile que de vaincre sa faiblesse.

«Suis-je vraiment aussi fort que ce mal fichu le croit? pensa Genezyp. Quoique personne ne connaisse sans doute sa propre force avant de l'avoir mise à l'épreuve.» Il se rappela une phrase

de son père : « Nous sommes toujours plus forts que nous ne l'imaginons. » Et une autre phrase, tirée des modèles de calligraphie de troisième, lui vint à l'esprit : « La force de caractère est fondée sur la domination des faiblesses passagères. » Tout cela ne s'appliquait pas à l'instant présent. Que pouvait bien lui importer en ce moment le problème de la force ? Bàlezs était satisfait. Le douloureux ennui de son existence actuelle, en dépit des luttes terribles avec l'inconnu dans le domaine des sons purs, ne se démentait que lorsqu'il pouvait, comme on dit familièrement, « grimper sur le dos des autres ». C'était la princesse qui avait inventé cette expression. Il devait parler à quelqu'un de ses dangers, dénicher chez les autres les moteurs subconscients de leurs actions, prophétiser, conseiller – en un mot, fausser autant que possible la prédestination de quelqu'un. En dehors de la musique, c'était en cela qu'il se sentait vivre le plus véritablement, mais il trouvait peu de sujets adéquats pour ses expériences. Il s'incrusta en Genezyp comme une tique. En dehors des possibilités financières, il était un sujet parfait, qui lui permettait d'amplifier sa propre importance en projetant des conceptions presque imaginaires sur un moi étranger.

La maîtresse de maison entra, une petite blonde d'une spiritualité hélas seulement apparente. Elle avait des yeux étroits à l'iris noisette clair, des pommettes saillantes et un nez idéalement droit. Toutefois dans la bouche un peu étroite se cachait une sensualité perverse et les mâchoires larges donnaient à son visage (mais seulement si on l'observait plus attentivement) quelque chose de sauvage, de presque bestialo-primitif. Elle avait une voix basse, à la sonorité métallique, une voix gutturale qui paraissait brisée de larmes et de passion secrète. Bàlezs présenta Genezyp à contrecœur.

– Monsieur le baron nous fera l'honneur de dîner ? dit madame Bàlezs avec une certaine humilité.

– Pas de titre, Maryna ! coupa sèchement Putrice. Évidemment que Zypcio reste. N'est-ce pas, Zypek ? – Il accentuait d'une façon déplaisante sa familiarité. Visiblement il cherchait à en imposer à sa femme.

Par le couloir froid ils passèrent dans la deuxième partie de la maison, qui était meublée à la paysanne. Les deux enfants de Bàlezs

étaient en train de laper du lait caillé. Une fade atmosphère de psychisme malodorant prit Genezyp à la gorge. La dissemblance de cette pièce-ci et de l'autre, de la réalité et de la conversation qu'il venait d'avoir était vraiment trop désagréablement apparente. Et cependant ici aussi se manifestait la puissance mauvaise du maître de maison. « Comme parfois la force peut être répugnante », pensa Genezyp en observant les deux Bâlezes comme un complexe unique. Bien qu'il ne sût rien de leur couple, la pensée du contact physique de ces deux êtres lui était odieuse jusqu'à la douleur. Par la porte ouverte d'une autre chambre on voyait le grand lit conjugal, vivant symbole de cette répugnante combinaison de corps. Les rapports sexuels d'un tel couple devaient être une souffrance insoutenable, pareille à un malaise intense dans la peau pendant une grippe, pareille à l'ennui régnant dans un petit salon avec des invités de troisième ordre, mais élevé à une puissance illimitée, pareille au désespoir du prisonnier, pareille à la douloureuse nostalgie du chien en laisse qui contemple les jeux d'autres chiens libres. À eux deux ils constituaient un tel chien – un chien à deux têtes. Et pourtant il devait y avoir là-dedans une sorte de plaisir pervers. (Madame Bâlezes plaisait un peu à Genezyp, mais l'image de l'autre sorcière masquait les sentiments plus précis qu'il aurait pu avoir.) Détacher leur laisse – c'était son rêve en cet instant. C'était bien comme il le pensait, mais Bâlezes automatisait ses souffrances d'une façon si génialement compliquée que, bien qu'il eût théoriquement connaissance d'une autre vie, heureuse, sans ce fondement d'ennui douloureux enflé comme la vessie d'un urémique, une autre existence était néanmoins inconcevable pour lui dans la pratique, tout aussi unimaginable que l'ombre d'un prisme sur une sphère dans la quatrième dimension. Et une chose aussi banale que par exemple, mettons – un voyage dans sa propre auto sur la Riviera française, des langoustes, du champagne et des poules de luxe, se présentait de façon tout aussi abstraite que la logique symbolique d'Afanazol Boum. Tout le malentendu vital traversait la membrane osmotique des sonorités pures ; suivait alors une sublimation de la honteuse réalité, qui la transportait dans une autre dimension, celle de la justification. Mais personne, pas même Bâlezes, ne savait comment cela s'effectuait. La transition était aussi

rapide que le passage de l'état d'ivresse à la cocaïnisation – «hop et voilà» – on ne savait ni quand, ni comment. «Mystère du génie», disait parfois l'inventeur de cette méthode quand il était ivre.

Un silence lourd les oppressait tous de l'intérieur. Même les enfants, à qui Putricide s'efforçait de témoigner sa tendresse, sentaient le caractère étranger de l'atmosphère, coagulée comme un blanc d'œuf par l'acidité, par la faute de cet hôte inconnu et de l'intensité monstrueuse de la conversation qui avait précédé. (Pendant les vacances, Zypcio n'avait jamais pu aller nulle part, en dehors des excursions sportives avec le garde-chasse Zygfryd, et à cause de cela, il ne connaissait aucun voisin, même les plus proches. Chez lui, il n'assistait même jamais aux réceptions. Tel était le système d'isolement du vieux Kapen. Il ne voulait fournir à son fils des impressions intéressantes que lorsqu'il serait digne de les recevoir. C'est pourquoi maintenant il avait brusquement «mûri», non par la vertu d'un document quelconque, mais à cause de la sensation d'être débarrassé de sa laisse et la moindre chose lui laissait une impression infernale. Il ne pouvait presque pas croire à sa liberté – il craignait de se réveiller de cet état comme d'un sommeil.)

Lorsque Genezyp prit congé après le dîner, sans avoir vraiment assouvi sa soif d'une solution au tourmentant problème de son éveil, Bèlezs prit inopinément la parole. (Il ne pouvait tout à coup, à sept heures et demie à peine, se séparer de sa nouvelle victime. La projection sur cet écran de sa personne putréfiée dans l'ennui était trop attirante. En outre, il sentait le besoin d'un triomphe concret sur ce jeune homme qu'il trouvait à la fois beau et odieux – un triomphe non seulement sur son âme, mais aussi sur son corps, afin d'éprouver à nouveau sa puissance virile. N'était-ce pas là, par hasard, que se cachait le secret du coefficient indéterminé de la transformation de la réalité? Si le moindre petit rouage venait à manquer, toute la machine tomberait en petits morceaux. La tension intérieure était tout simplement terrible. «Vous vivez à grands frais, *gospodine* Bèlezs», avait dit un jour Bekhmetiev. Mais personne ne se rendait compte de la subtilité de cette combinaison. Et qui cela regardait-il, après tout? Peut-être dans une biographie dans cent ans, quand il n'y aurait vraiment plus aucun fait marquant. Et la

dernière symphonie, qui apparaissait vaguement dans le champ de son imagination comme sa plus grande œuvre, ne trouvait pas assez de stimulants pour s'arracher de l'intérieur sanglant du créateur et venir au monde. D'ailleurs cela n'avait de symphonie que le nom ; c'était une véritable tour de Babel de thèmes non coordonnés entre eux, et le compositeur en puissance lui-même avait quelquefois peine à croire que ce fût une vraie construction. Peut-être était-ce sa dernière œuvre ? Et ensuite, quoi ? Une sorte de vide douloureux se déployait derrière les contours nébuleux de cette idée gigantesque. Et de plus, l'impossibilité d'entendre ses propres œuvres symphoniques jouées par un orchestre faisait sombrer Bâle dans un désespoir sauvage, à la limite de la rage. Par cette abstinence il avait perfectionné en lui-même son imagination auditive d'une façon tellement infernale qu'il entendait intérieurement des associations sonores avec leurs couleurs et leurs rythmes inconcevables pour d'autres gens. Mais cela n'était rien pour lui – rien, nom de Dieu !)

Il dit donc :

– Viens avec moi. Nous allons rendre visite au prince Basile dans son ermitage. Cela sera une sorte d'épreuve.

– Je n'ai pas d'arme.

Cet ermitage était loin dans les bois qui s'étendaient à l'est de Ludzimierz jusqu'au pied même des montagnes.

– Mon parabellum suffira. Je l'ai reçu de mon beau-père.

– Et puis à deux heures du matin je dois être...

– Ah, ah ! C'est donc cela ? Eh bien, c'est tout juste pour cela que tu dois venir. Un excès d'énergie la première fois ne peut que te déconsidérer.

Genezyp acquiesça avec indifférence. L'étrangeté était à présent refroidie et figée sur place. Il était envahi par une inertie interne, il était prêt à tout, il n'avait même plus peur de la princesse en cet instant. Sur toute cette journée et sur l'avenir s'appesantit l'ennui des choses établies à l'avance, irrévocables ; c'est ainsi que lui apparaissait sa dernière transformation. Tranquillement, il pensa que son père se mourait peut-être là-bas de l'autre côté de la forêt, au milieu des formidables quantités de bière produites par lui, et il n'éprouva aucun remords de l'avoir abandonné. Il se réjouit même

secrètement derrière un petit paravent (psychique) de ce que lui, Zypcio, l'opprimé, allait devenir chef de famille et prendrait la responsabilité de tout. Le problème de l'exploitation du travail de ces figures sombres de l'autre côté de la vie était la seule dissonance dans cette harmonie. Mais on verrait bien, cela s'arrangerait.

– Mais ne m'embrassez plus jamais, rappelez-vous, dit-il doucement à Bålezs, comme ils marchaient dans la neige crissante de la grande plaine qui s'étendait sur quatre kilomètres jusqu'à la forêt de Ludzimierz qui noircissait l'horizon.

Les étoiles scintillaient, jetaient des lueurs changeantes irisées. Orion naviguait déjà vers l'ouest parallèlement aux sommets spectraux des montagnes du lointain et à l'est, Arcturus, gigantesque et rougeâtre, s'élevait tout juste au-dessus de l'horizon. Le ciel couleur d'améthyste, à peine éclairé à l'ouest par la serpe de la lune qui venait de disparaître, se baldaquinait, se coupolait au-dessus de la terre éteinte avec une majesté qui paraissait fausse à cet instant. « Nous sommes tous des prisonniers, en nous-mêmes et sur ces globes », pensa obscurément Genezyp. L'apparent arbitraire de la vision « post-baccalauréat » d'un avenir pensé à l'époque « pré-baccalauréat » se contractait en une identité inéluctable de toute chose avec elle-même. Ils mouraient déjà, les jours qui n'avaient jamais été et les soirées futures pleines d'attentes et d'aventures, dans le pressentiment de la nature prédestinée et sans issue de la vie, du caractère et de la jeune mort incompréhensible – de la mort peut-être encore de son vivant. Le temps s'était de nouveau arrêté, mais autrement – ô combien ! Non plus comme un compresseur en vue du prochain bond, mais tout simplement d'ennui. Une peur sans objet (pas celle des fantômes), inconnue jusqu'ici de Genezyp, soufflait entre les troncs égaux des pins et de la brume des broussailles de genévrier. Il cherchait en vain en lui son élan de l'après-midi. Il était mort. Il n'avait même plus envie de converser. « Pourquoi m'emmène-t-il, cet affreux, que veut-il de moi?! »

Bålezs se tut lourdement pendant toute une heure. Soudain il s'arrêta et arracha le pistolet du fourreau qu'il portait à la ceinture.

– Les loups, dit-il brièvement.

Genezyp scruta l'épaisseur du jeune fourré et aperçut une petite lueur jaunâtre. Tout juste à côté en apparut une deuxième, et ensuite trois paires à la fois. « Il lorgnait de côté », pensa-t-il en une fraction de seconde. Bâlezs n'était pas courageux, mais il avait la manie de mettre à l'épreuve son endurance. En dépit des rencontres fréquentes avec les loups, qui du reste ne rôdaient pas en bande par là – quatre à la fois tout au plus –, il ne pouvait s'habituer à eux. Cette fois-ci encore il s'énerva sans raison : il déchargea toute sa réserve de cartouches dans la direction des petites lueurs miroitantes. Le vacarme se répercuta sourdement au fond de la forêt enneigée. Les petites lueurs disparurent. Il tâta dans son sac – au mouvement qu'il fit, Genezyp devina qu'il n'avait pas d'autre chargeur. Il sortit un petit canif de sa poche, c'était la seule arme qu'il eût sur lui. Comme d'habitude, il n'avait pas peur au moment même du danger – il avait déjà connu quelques moments semblables – la peur lui venait parfois quelques jours plus tard. Mais un terrible regret lui étreignait le cœur et les boyaux en dessous, jusqu'à ce nœud de tripes étranges dont il ne comprenait pas encore toute la signification. « Jamais, plus jamais », pensa-t-il avec une terrible pitié de soi-même, terrible en comparaison de son ancien courage « de jeune mâle ». Il revit les yeux d'émail omniscients de la « vieille bique » (une expression de Bâlezs, qui pour toujours s'associa chez lui à l'image de cette dame), qui en cet instant l'attendait bien en sécurité dans son boudoir couleur fraise des bois. Ces deux heures du matin étaient devenues pour lui une éternité inaccessible, et dans ce court laps de temps, il détesta la princesse elle-même comme son pire ennemi, comme le symbole de la vie inaccomplie qui pouvait lui échapper à jamais ici sur ce maudit chemin forestier. S'il avait su en quelles circonstances horribles il se rappellerait cet incident relativement plaisant : la possibilité d'être stupidement dévoré par des loups, peut-être bien qu'il n'aurait pas voulu vivre plus longtemps, peut-être serait-il retourné chez Bâlezs et, après avoir chargé le pistolet, en aurait fini avec lui-même d'un seul coup – ou bien là-bas chez le prince Basile, ou bien encore après deux heures du matin... Qui sait ? À présent c'était comme si quelqu'un lui avait raflé sous le nez un roman prodigieusement intéressant qu'il venait de commencer. Et il se rendit clairement compte qu'il ne savait rien, ni qui il était

vraiment, ni qui il serait. Devant lui s'ouvrait un trou, un trou sans fond, étroit et peu praticable. Le monde s'estompait sous ses pieds, comme effacé. Il était penché au-dessus de ce précipice. Mais penché *vers où*? Ce gouffre n'était pas un espace... Cette ignorance de soi-même devint en même temps le comble de la conscience, tout à fait différente de l'état dans lequel il s'était trouvé après son réveil. Il savait avec certitude qu'il ne savait rien, mais alors absolument rien. Le fait même de l'existence était inconcevable. Et Zypcio vola dans ce gouffre, il vola jusqu'à ce qu'il s'arrêtât soudain, comme planté dans la neige, de nouveau sur le même chemin forestier de Ludzimierz. «Où étais-je – mon Dieu! – où étais-je?!» Tout tourbillonnait dans une bourrasque de pensées indéchiffrables qui s'éteignaient soudain comme des bougies soufflées. Tout cela le surprenait tellement qu'il en avait un instant oublié les loups, qui pouvaient déboucher à tout moment d'un autre côté: sur le flanc, par-derrière. Bàlezs restait silencieux et tenait son pistolet par le canon. (Chez lui, la terreur se présentait toujours sous une forme masquée: un désespoir de ne pas pouvoir écrire ce qu'il avait là au fond de son terrible crâne chevelu, ou de ne pas pouvoir terminer la partition des esquisses contenues dans la serviette de maroquin rouge, unique souvenir de sa mère, l'épouse de l'organiste de Brzozów. Il était attaché à cette serviette presque comme à ses enfants, dont en revanche il était presque aussi fier que de ses œuvres les plus monstrueuses: un tel infirme avait engendré de si jolies petites canailles [comme il les appelait], saines, rustres, taurinement solides. Il était étrange que ses enfants et leur destin présumé n'intervinssent jamais en tant que masque pour sa terreur normale, animale.)

La forêt se mit à bruire de l'intérieur et la neige des arbres tomba avec un bruit faible et sourd, faisant craquer dans sa chute de petites branches sèches.

– Allons, reprit Bâlezs.

Malgré les coups de feu qui avaient précédé, sa voix résonna comme un coup de canon aux oreilles de Genezyp: elle interrompait la plus étrange des minutes qu'il eût connues jusque-là, peut-être la seule de son espèce, celle qui ne reviendrait jamais, même approximativement. En vain essayait-il de la décomposer en petits fragments

de souvenir : lui, la forêt, les loups, Bâlezs, le regret de la vie et de ce qu'il ne connaîtrait pas l'amour (ah, mon pauvre!) – tout cela s'y trouvait maintenant encore. Mais cette minute-là, dans ce passé à peine écoulé, s'arrachait au cours des événements, comme un point élevé à partir d'une droite dans un espace à trois dimensions. « Ô mystère, entre encore une fois en moi, installe-toi ne fût-ce que pour une seconde dans ma pauvre petite cervelle de jeune gaillard inexpérimenté, afin que je puisse me rappeler ton visage et que je puisse me souvenir de toi dans les moments les plus affreux qui doivent venir. Éclaire-moi, afin que j'évite les choses effroyables qui sont en moi, car celles qui sont en dehors de moi ne me font pas peur » – ainsi marmonnait Zypcio en marchant la tête baissée derrière la créature simiesque coiffée du bonnet de fourrure carré des Houtsoules¹. Ces supplications ne furent pas entendues. La forêt bruissait sourdement, immobilement : le silence lui-même bruissait.

Un instant plus tard, ils étaient dans la clairière de Białoziera, qui entourait l'ermitage du prince Basile. Il était onze heures.

1. Houtsoules : montagnards du versant nord des Carpates orientales.

Une visite à l'ermitage du prince Basile

Par les fenêtres de la maison de rondins brillait la douce lumière orangée des lampes à pétrole. Une fumée à l'odeur de résine se tassait très bas entre les rares pins et hêtres. Ils entrèrent. Hormis le maître de maison, vêtu d'un habit-robe de chambre brun, il y avait là déjà un homme entre deux âges avec des yeux de poisson et une barbe fauve : Afanasol Boum, un Juif. C'était un grand logicien et ex-grand richard, que Basile connaissait depuis le temps où il servait dans un régiment de la garde impériale, le « Pavlovski ». Le prince se rappelait justement ces temps heureux où, sous-lieutenant tout jeunet, il marchait au pas de parade spécial du « Pavlovski », brandissant (ô splendeur !) son sabre nu, tandis que les soldats tenaient l'arme comme pour l'attaque. Toute la garde leur enviait cela, ainsi que leurs bonnets de grenadiers : des shakos du temps de Paul I^{er}. C'était l'époque de la brève seconde contre-révolution. Longtemps plus tard, ayant perdu toute sa fortune, Boum s'adonna à la logique par désespoir et en peu de temps atteignit des résultats surprenants : de son seul et unique axiome, que personne en dehors de lui ne comprenait, il tira une logique entièrement neuve et, dans les termes de celle-ci, définit toute la mathématique, ramenant l'ensemble des définitions à une combinaison de quelques symboles fondamentaux. Il avait toutefois conservé le concept de classe de Russell et disait amèrement à ce propos, en paraphrasant la sentence de Poincaré : *Ce ne sont que les gens déclassés qui ne parlent que de classes et de classes des classes**. À présent il n'était plus que professeur dans un lycée slovaque de

la vallée de l'Orawa polonaise. Ce n'étaient pas des temps adéquats pour que des génies de l'envergure de Boum fussent reconnus. Pour des raisons ignorées, ses idées étaient considérées dans les cercles proches du Syndicat de Salut National comme périlleuses pour l'équilibre mécanique fasciste (et artificiel de surcroît). Quant à un passeport pour l'étranger, on le lui refusait régulièrement.

Le prince Basile Ostrogski, ancien amant d'Irina Vsevolodovna Ticonderoga bien entendu, récemment converti au pseudo-catholicisme franco-polonais dégénéré, vivait présentement sa dernière « incarnation » de la première série comme garde forestier dans les forêts de l'époux de la princesse.

Les arrivants furent accueillis quelque peu fraîchement. On voyait que ces messieurs, après s'être plongés dans les souvenirs du passé, revenaient à contrecœur à la morne réalité présente. Et pourtant ils étaient tellement accoutumés à la Pologne que, en dépit du fait que la « Terreur blanche » durait chez eux en Russie depuis près d'un an, ils n'avaient pas envie d'y retourner. Peut-être étaient-ils retenus par l'incertitude du nouveau système et la crainte de la « mouvante Muraille de Chine », qui, selon nos politiciens nationaux de l'année précédente, devait se briser sur cet obstacle. En outre, Basile, homme de cinquante-six ans, avait inopinément découvert en soi la « polonitude ». Quoi d'étonnant ? Les Ostrogski étaient en effet d'anciens magnats polonais et le catholicisme avait été jadis leur foi. Lui-même n'avait jamais été véritablement orthodoxe, car en fait il n'était pas croyant. Et maintenant la révélation lui était tombée dessus à cause des livres de certains Français cherchant à toute force le salut, qu'Irina Vsevolodovna lui avait envoyés dans son « ermitage ». C'est seulement après cela qu'il était devenu un ermite *en règle** – jusque-là il n'avait été qu'un garde forestier ordinaire.

Quelques heures auparavant, les deux hommes avaient justement terminé une discussion, au cours de laquelle Afanasol avait convaincu le prince de l'irréalité de sa conversion. Ces anciens monarchistes avaient aussi évoqué la nouvelle foi de Murti Bing, un Malais mythique comme une vision de De Quincey ; elle était semblable, *apparemment*, à la théosophie et elle commençait à se propager en Russie et même un petit peu chez nous. Des échos

leur en étaient même parvenus ici, dans ce désert. Ils étaient tout à fait d'accord pour conclure que c'était une bêtise dont le succès témoignait du déclin complet de l'intellect chez les Slaves en général. En Occident, il n'eût même pas pu en être question. Là-bas régnait une tolérance générale jointe à la croyance en une renaissance de l'humanité grâce à un bien-être matériel total. Malheureusement, le bien-être a ses limites infranchissables, et qu'y aurait-il après ? De quelle nature serait cette « renaissance », voilà ce que personne ne savait et ne saurait jamais, jusqu'après l'extinction du soleil. À moins que l'on ne nommât renaissance la paix, l'absence de toute création à l'exception de perfectionnements techniques, et un bonheur bovin après l'abattage d'un certain nombre d'heures de travail mécanique.

Après un rôti de sanglier et un excellent genièvre, la conversation revint sur le thème précédent. Afanasol, qui était également le créateur d'une nouvelle mathématique – ou plutôt d'un système complet fondé sur l'analogie avec la géométrie –, n'était pas satisfait de son sort, car il était ignoré par l'ensemble des savants polonais qui occupaient des situations officielles. Avec Bâlezs, cela formait un trio de mécontents parfaits. Car malgré tout son néocatholicisme, le prince Basile n'aurait pas été opposé à ce qu'on lui restituât les quarante mille déciatines¹ de ses propriétés ukrainiennes, avec le château d'Ostrogski en tête. Mais même à ce stade avancé de la contre-révolution, il ne pouvait être question pour le moment d'abolir la réforme agraire, surtout en Ukraine. Et peut-être le prince n'aurait-il pas pu retourner à son ancienne vie : il s'était acidifié, puis encroûté, ankylosé dans son ermitage et les femmes n'existaient plus du tout pour lui, en raison d'une impuissance sexuelle complète. Si Genezyp avait pu supposer dans quelles vicissitudes du destin il retrouverait ces deux hommes, peut-être aurait-il de nouveau préféré mourir de terreur qu'endurer la souffrance inhumaine qui l'attendait. Bâlezs disait :

– ... il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas : pour être bon, puisque je dois l'être, pourquoi dois-je également accepter toutes ces balivernes fantastiques, auxquelles je n'ai jamais pu croire même dans mon enfance...

1. Déciatine : ancienne mesure agraire russe, environ 1,1 hectare.

PRINCE BASILE: Parce que tu ne pourrais pas être vraiment bon sans cela...

BÀLEZS: Que signifie ce «vraiment»? Un petit supplément sans âme, destiné à exprimer une différence qui n'est qu'un semblant. J'ai connu des gens idéalement bons, qui étaient des matérialistes endurcis de la deuxième époque positiviste, celle qui a débuté à la fin de la période dancingo-sportive. Du reste, la bonté n'est pas mon idéal. Je n'y pense jamais consciemment comme à un problème. Je laisse cela aux mollassons notoires.

PRINCE BASILE: Justement, le fait d'y penser consciemment est une source de vraie bonté et non de simple mollesse. La bonté ne peut pas procéder de la faiblesse, mais seulement de la puissance. Et en ce qui concerne ces gens, souviens-toi que même les matérialistes actuels sont des disciples inconscients de toute l'ère chrétienne. D'ailleurs, il peut y avoir des exceptions. Toutefois nous ne parlons pas des exceptions, mais des principes généraux. On ne sait pas quelle sorte de gens ils auraient été si à leurs qualités ils avaient encore ajouté la foi. De bonnes actions sans foi sont comme incohérentes, isolées, absurdes – elles n'ont pas cette sanction suprême qui les lie en un ensemble d'un ordre supérieur. Un tas informe de quelque chose est toujours inférieur à une certaine construction de quelque chose, à un système comprenant les mêmes éléments. Faire le bien uniquement pour sa propre satisfaction, et non pour la gloire de Dieu et de tout l'Être et pour le salut éternel dans lequel seulement alors le monde entier sera un système de perfection, n'est qu'un caprice et est même contre nature. Même les gens qui sont foncièrement mauvais peuvent agir ainsi. Ce n'est qu'en rapport avec un tout que les bonnes actions acquièrent la signification supérieure d'une chose organisée, en tant que fonction d'une conscience collective.

(Genezyp s'ennuyait ferme, avec la force de quelques dizaines de chiens-vapeur. On le rejetait de plus en plus loin de toute compréhension conceptuelle. L'ennui des choses imparfaites! Ah! s'il pouvait arriver à connaître cela dans l'interprétation idéale des plus grands esprits! Mais cela ne se présenta jamais.)

BÀLEZS: Exactement comme des mauvaises actions commises en partant de la supposition que le monde est mauvais, qu'il doit être

mauvais et qu'en plus il est gouverné par une puissance mauvaise. Et puisque Leibniz, probablement le plus grand cerveau croyant...

BOUM: Pour autant qu'il ait vraiment été croyant, et n'ait pas fait semblant par bienséance: pour des mobiles de rapports sociaux ou de carrière à la cour.

BÀLEZS: Attendez: Leibniz n'a pas pu prouver la nécessité d'admettre l'affirmation que Dieu est infiniment bon dans sa perfection. Il est tout aussi possible d'admettre qu'il est infiniment mauvais. La quantité de mal sur terre, la fragilité du bien et l'impuissance de la Rédemption du Christ face au mal terrestre rendent ces suppositions possibles.

PRINCE BASILE (avec réticence): Il n'est pas permis de faire des suppositions qui offensent Dieu, mais seulement de croire en ce qui est donné à notre foi – voilà ce qu'il y a.

BÀLEZS (criant, irrité): Eh bien, donnez-nous cette foi, obligez-nous à l'avoir! Pourquoi alors l'incroyance existe-t-elle, pourquoi le mal existe-t-il? Je sais ce que vous allez dire: que les voies de Dieu sont insondables, que c'est un mystère qui dépasse l'entendement humain. Et moi je vais vous dire: je suis raisonnablement bon, dans la mesure où mon christianisme est subconscient et où ma maladie, il faut bien le dire, m'a fait sortir mes tripes animales – je sais que cette même maladie crée en moi un certain pourcentage d'amoralité. Que diable, j'ai le droit de profiter un petit peu de la vie, pour le prix de mes os tordus! Et je suis aussi un peu mauvais – plutôt par amertume que par vraie méchanceté ou par joie maligne du mal d'autrui – et je ne serais un autre par la vertu d'aucune idée supérieure, comme vous le pensez. Je serais peut-être meilleur, c'est-à-dire j'essaierais de le devenir, si je savais qu'à cause de cela je composerais encore mieux. Mais je ne sais pas non plus si une force extérieure quelconque pourrait modifier mes dispositions intérieures.

(Basile se taisait. «Oui, la foi est quelque chose qu'on ne peut pas greffer par la raison. Combien de fois ai-je moi-même pensé comme lui, et pourtant à présent, tout en comprenant sa misérable dialectique, je sais qu'il en est autrement. Pourquoi ne puis-je pas lui injecter mes sentiments en même temps que mon sang dans les

veines? Il pourrait alors croire sans cette déchéance intellectuelle qu'il craint tellement.»)

BOUM: Je dois te dire aussi, Basile, que pour nul sentiment de bien-être je ne pourrais renoncer à mes convictions, à moins que quelque chose d'affreux n'arrive à mon cerveau et que je ne devienne subitement idiot sans m'en apercevoir. Moi aussi jadis j'ai été à un cheveu de la foi, lorsque ma logique était entachée d'ontologie. À présent je crois seulement en mes symboles et mes règles pour utiliser ces symboles – tout le reste est contingence et cela ne vaut pas la peine d'en parler.

PRINCE BASILE: Oui, tu t'es trouvé un point de supériorité sur tout le monde. (Se tournant vers les autres.) Il a l'impression qu'il s'est évadé de l'existence et de ses lois morales. Il a pris la fuite dans des symboles sans signification et cela lui donne cette certitude absolue, malgré le fait qu'il ne soit absolument pas reconnu par les logiciens du pays, et qu'à l'étranger seul une espèce de fou...

BOUM: Lightburgh – la plus grande intelligence sur cette terre. Ah! Monsieur Basile, comme vous êtes tombé bas intellectuellement avec toute votre foi...

PRINCE BASILE: La plus grande intelligence, parce qu'il prête l'oreille aux murmures insinuants de ce Satan, qui ne croit plus à rien, pas seulement à l'immortalité de l'âme, mais même à l'existence de sa propre personnalité vivante.

BOUM: Et ne suis-je pas plus heureux que vous, Basile, vous qui êtes trop intelligent pour ne pas voir au fond de votre foi l'étincelle de conscience qui vous dit que ce qui croit en vous, c'est un être inférieur épouvanté par les ténèbres morales de l'univers et cherchant à celui-ci une issue dans quelque chose que la raison repousse, afin d'avoir la certitude que moralement le monde n'est pas une absurdité? Mais il n'est pas une absurdité malgré votre doute qui m'en dit beaucoup plus long que votre foi sur votre ignorance; il n'en est pas une tout simplement parce que la logique est possible – ça, c'est une preuve. Le sens d'un monde idéal dont la médiocre fonction n'est qu'une rationalité limite (et non absolue) de la réalité, est encore bien plus élevé que la question de savoir si un petit bonhomme donné peut supporter la vie ou non.

PRINCE BASILE : Comment peut-on comparer le fruit vivant de la foi qui m'a permis à moi, desséché dans le désert, alors que j'avais tout perdu, de renaître ici dans mon ermitage et de vivre dans la négation totale de ce qui a été mon ancienne existence, comment peut-on comparer cela à l'édifice vain et abandonné par Dieu de tes petits symboles?!

BOUM : Ton mérite aurait été beaucoup plus grand si tu avais accompli cela sans être dans une telle situation.

PRINCE BASILE : Et si toi tu l'avais accompli sans renoncer à ton formalisme logique. Il suffit de vouloir.

BOUM : Voilà! La volonté: c'est ici que se cache l'imposture. Excuse-moi, Basile, mais on croit ou non – mais celui qui *veut* croire, celui-là est déjà fort suspect.

BÀLEZS : Messieurs, vous me faites tous deux l'impression de naufragés qui auraient chacun inventé une fiction pour justifier la fin d'une vie de désillusion.

BOUM : Ma pensée n'est pas une fiction – je peux démontrer la nécessité de mon système. Avec le temps, il sera adopté par tous les gens véritablement intelligents.

PRINCE BASILE : En partant de certaines hypothèses – car sans hypothèses il n'y a rien. Moi aussi, en partant de mes hypothèses, je peux démontrer la nécessité de ma foi. En prenant les choses à l'extrême, je vous affirme qu'il n'y a pas de différence entre la religion et la mathématique: toutes deux ne sont que des moyens différents de louer Dieu. Seulement la deuxième trouve entièrement place dans la première.

BOUM : Voilà bien ton esprit de compromis: cette volonté de tout concilier à n'importe quel prix. C'est de l'eau tiède – on efface les différences incontrôlables. C'est le compromis de tout le catholicisme, car le catholicisme a tout de même affaire à la partie la plus remuante de l'humanité. La foi orthodoxe n'a pas encore besoin de tels compromis.

PRINCE BASILE : Tu vois, Boum: ceci est une preuve à mon avantage – ce n'est pas un hasard, le catholicisme seul a éduqué la meilleure partie de l'humanité. La partie protestante de l'Allemagne a été la cause du plus grand malheur de l'humanité, la Grande

Guerre. Les orthodoxes étaient le peuple le plus obscurantiste sous les tsars, et ensuite ils ont créé le bolchévisme, cette ruine de la civilisation, qui sera la cause de l'extermination de toute la culture, comme on le voit déjà en Occident.

BOUM (éclatant sauvagement de rire): C'est peut-être justement de cela qu'il s'agit. L'humanité peut s'étrangler dans la complication de cette culture. La religion ne pourra rien y faire.

PRINCE BASILE: Attends: les Anglais étaient le modèle de l'impérialisme pour le monde entier, c'est d'eux que les autres peuples ont appris à opprimer les races dites «inférieures». Maintenant cela retombe sur nous par l'intermédiaire des Chinois – et si l'on veut chercher les raisons profondes, ce sont peut-être précisément les Anglais qui ont préparé ce que les Allemands n'ont fait que déclencher. Ce sont eux qui ont créé l'État le plus cupide, stupide, essentiellement inculte, l'État de l'argent: l'ancienne Amérique, qui nous a réduits par son exemple, avec sa maudite organisation du travail, à l'état de manants provinciaux. Les automates n'ont pas besoin de religion. Et en définitive ils ont fini dans une sorte de pseudo-bolchévisme, car la prospérité et les autos et les radios ne remplaceront jamais les idées pour un homme. En l'absence de la religion (quelle qu'elle soit, aucune importance), de cette religion qu'ils avaient tuée, ils ont été obligés de faire la révolution, bien que toute lutte des classes eût déjà disparu précédemment.

BOUM: Et pourquoi donc votre Dieu permet-il cela? Ne comprenez-vous pas que chez nous cela est artificiel – je parle de ce pseudo-fordisme – mais là-bas c'était naturel, car leur société était jeune. Et s'il advient une révolution chez nous, ce sont les Chinois qui la feront, et pas nous. Car de nous-mêmes nous ne parviendrons à rien faire du tout.

BÀLEZS: Qui «nous»? Les Juifs?

BOUM: Monsieur Balezs, les Juifs n'ont pas encore montré ce dont ils étaient capables. Je parle des Polonais, en ma qualité de Polonais. Hé, hé!

BÀLEZS: Les Juifs vont peut-être dominer les Chinois, ha, ha!

BOUM (à Basile): Quand j'entends ces monstrueuses balivernes, il me semble que je ne vis pas au xx^e siècle. Je n'essaierai pas de vous

prouver quoi que ce soit, car vous n'admettez aucune preuve. Et d'ailleurs, c'est de la blague, Basile, tu ne crois pas tout ce que tu dis. Si l'on pouvait superposer la foi d'un véritable catholique et la tienne, c'est alors qu'on verrait ce qu'est la tienne. Ni ton Dieu, ni le Christ, ni la Sainte Vierge ne sont pour toi ce qu'ils sont pour un véritable croyant. Tu admets consciemment un compromis – la preuve en est que ces deux figures, la foi d'un vrai catholique et la tienne, ne coïncident pas. Tu ne te rends pas compte comme tu diffères de lui, pas seulement par les dogmes, mais par le mécanisme de ton psychisme en ces affaires.

PRINCE BASILE: Ce que tu prends pour un compromis n'est que l'évolution de la pensée dans la sphère du catholicisme. C'est une science vivante et non un ensemble de dogmes morts.

BOUM: Voilà en quoi tu te trompes lourdement. S'il s'agit de vérité absolue, de rationalisme en général, tout évolutionnisme est un non-sens. On n'en est déjà plus à la défense de la religion elle-même, mais de l'institution qu'elle a engendrée. L'institution veut vivre par habitude et fait des compromis avec sa propre religion, elle la transforme et elle s'adapte. Évidemment, grâce à cette tolérance, elle gagne un certain nombre d'adeptes dans ton genre. Mais ils ne sont qu'un pauvre matériau pour l'Église, qui veut lutter et a encore l'ambition de gouverner le monde. Il ne s'agit pas ici de quantité, mais de qualité. Tant que l'Église était vraiment vivante, créative dans la vie, elle brûlait et assassinait les hérétiques...

PRINCE BASILE: C'étaient des erreurs purement humaines. Maintenant arrive le moment de la réparation, car nous avons vu que ni le paradis bolchévique, ni la prospérité fasciste ne mènent nulle part. L'évolution interne est encore devant nous: quand tous seront bons, tous seront heureux...

BOUM: Ton cerveau s'est ankylosé dans cet ermitage. De pareilles opinions insignifiantes ne se discutent même pas. Et l'évolution «interne», comme tu l'appelles, durera jusqu'au moment où on fera sauter les cadres des dogmes fondamentaux, et puis ce sera la fin. Que dire alors de l'Orient, qui a adopté notre civilisation – pas notre culture, puisqu'elle n'existe pas, comme disait très justement Spengler – et toute la problématique sociale qui en découle, et qui

maintenant nous tombe dessus et qui sera peut-être dans quelques mois ici, dans ce pays de ténèbres entouré des fortifications de l'abominable trio : mesquinerie, bêtise, lâcheté ?

PRINCE BASILE : Tu es un autocynique, Boum. C'est l'horrible défaut des Polonais et même de certains Juifs. C'est pis que notre flagellation, car chez vous c'est plat. Quant au bouddhisme, c'est la seule religion dont l'unique valeur est qu'elle fait penser à une sorte de christianisme inachevé.

BOUM : Est-ce que ce n'est pas tout juste le contraire ? Le bouddhisme ne s'est pas « développé » au sens où vous autres l'entendez (je dis ce mot entre guillemets, avec ironie), car il était dès le début une philosophie profonde, basée sur les conceptions de la métaphysique brahmanique, c'était une religion pour les sages. Mais votre christianisme a commencé par les simplets et c'est pour cela qu'il doit maintenant tenter d'atteindre les esprits supérieurs. Mais dans cet effort il a perdu son essence même, tout comme il a perdu cette simplicité, afin de pouvoir exister socialement. Ce fut extrêmement futé de la part des empereurs romains – et ce fut peut-être aussi le motif de la conversion des patriciens – de reconnaître officiellement le christianisme : ils annihilèrent par là sa signification sociale et permirent aux puissants de ce monde de l'escamoter et d'en faire l'Église, vivant au début en bonne entente et d'égal à égal avec le césarisme. Ce n'est que par la suite, quand elle eut adopté les formes de ce césarisme, qu'elle engagea avec les descendants de celui-ci la lutte pour la domination du monde. Et lorsque celle-ci lui échappa définitivement, elle a commencé à chercher une porte de sortie par crainte des conséquences de ses doctrines sociales, qui ne sont fondées sur aucune métaphysique, mais seulement sur l'idée du bien-être matériel, et de là vient votre compromis. La seule chose qui puisse faire revivre l'Église serait un retour aux formes anciennes, du temps où elle n'était pas encore un État. Mais personne n'en a le courage et personne ne l'aura, car les gens qui pourraient avoir ce courage ne peuvent par principe entrer dans l'Église. Ce n'est en réalité pas votre compromis, frère Basile (c'est ainsi que Boum appelait le prince dans les moments de plus grande exaspération),

mais celui des dirigeants de l'Église, qui prennent des adeptes de votre calibre au piège de leur propre libre-pensée.

Le prince Basile se taisait. Son beau visage d'aigle, saturé depuis des siècles de raffinement physique comme un tissu imperméable l'est de caoutchouc, repoussait tout doute comme un bouclier. Le visage, oui, mais quelles étaient ses bases intérieures? C'était sur un petit marais assez misérable de contradictions sous-cutanées que se maintenait ce magnifique profil d'ancien seigneur. Il n'y avait pas en lui de force plongeant ses racines dans les profondeurs d'un organisme intact. Cette sorte de gens ne possédaient plus le pouvoir, non parce qu'on le leur avait enlevé illégalement, mais parce qu'ils n'auraient plus été capables de l'avoir. Ce n'étaient plus que des coquilles dont la farce avait été mangée. Le Dieu du prince Basile (qui n'était pas tellement saturé dans sa divinité ontologique) n'était même pas celui que propageaient les optimistes semi-religieux de l'Occident, des Français qui étaient devenus monstrueux dans leur vide antimétaphysique et qui ne savaient que faire de leur ennui extrême. Basile marmonna précisément quelque chose au sujet de ces « renaissances » françaises. Là-dessus Boum lui répondit :

– Pourquoi un tel mouvement de résurrection de la religion est-il impensable en Allemagne? Là-bas peut apparaître une théosophie, une chose tout à fait différente : l'expression de l'inassouvissement provoqué par les effets négatifs de l'évolution et de la propagation de la philosophie, qui, en fin de compte, ne remplit pas les vides créés par elle-même. Mais on ne pourrait imaginer que les Allemands, après un tel dressage de l'esprit – je ne parle évidemment pas de Hegel et Schelling, ça c'est de la bêtise – pourraient reprendre les anciens costumes, les épousseter et organiser une telle *mascarade* religieuse, dans laquelle la vieille Raison, sous un masque adéquat, jouerait le rôle de Dieu le Père au vu, au su et à l'assentiment de tous. Mais seul le rationalisme plat et antimétaphysique des Français du XVIII^e siècle, qui a ensuite engendré un monstre comme le positivisme – qui à son tour s'est transformé aujourd'hui en cette physique vulgarisée qui passe pour l'unique philosophie – seul ce rationalisme peut être la base d'un retour en arrière tel que cette prétendue renaissance de la religion.